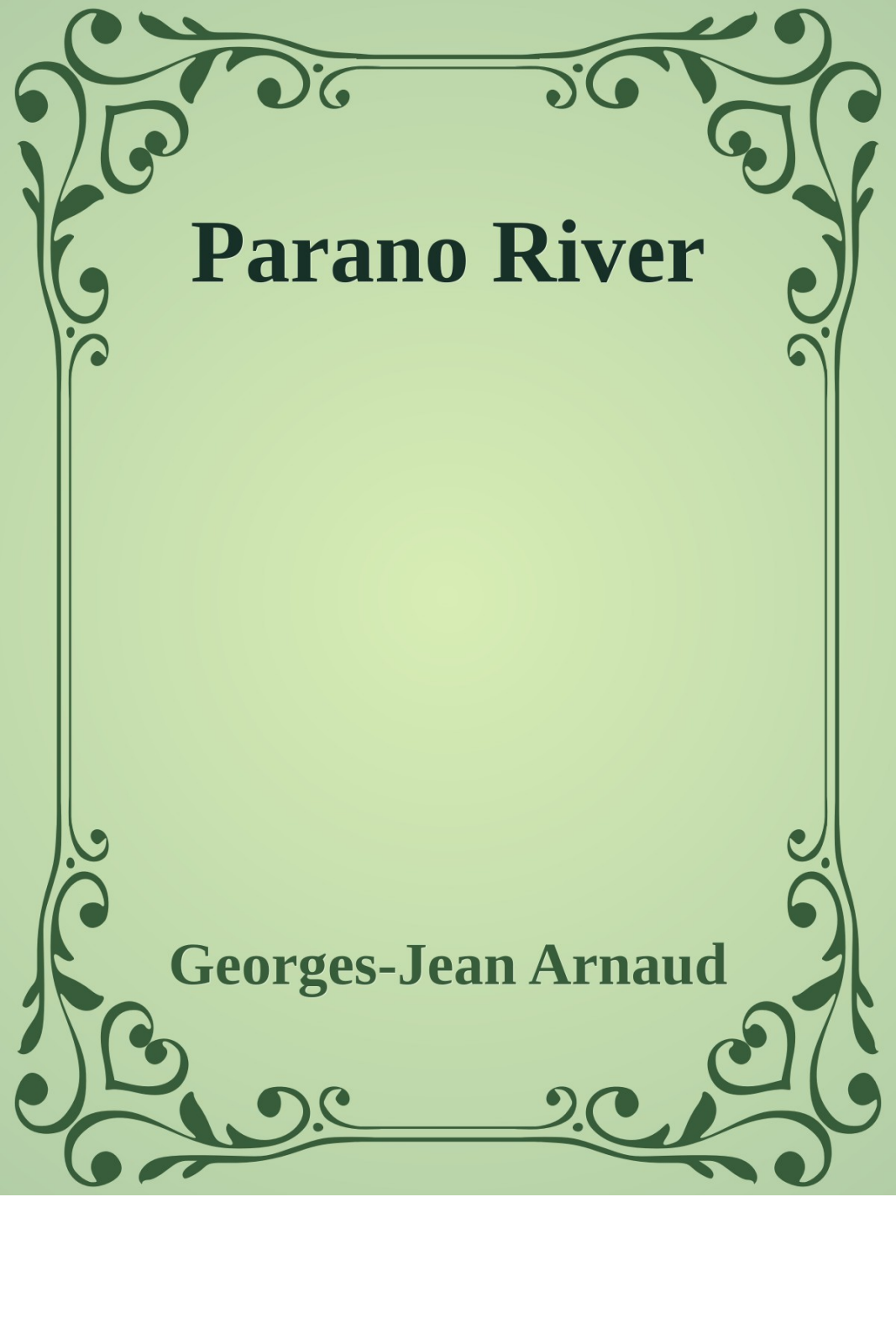


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the entire page.

Parano River

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

G.-J. ARNAUD

LA COMPAGNIE DES GLACES

Nouvelle

19

époque

Parano River

Fleuve
Noir

G.-J. ARNAUD

LA COMPAGNIE DES GLACES

Nouvelle

19

époque

Parano River

Fleuve
Noir

G.J. ARNAUD

PARANO RIVER

LA COMPAGNIE DES GLACES

NOUVELLE ÉPOQUE

19

Fleuve Noir

Série dirigée par François Ducos

© 2004, Éditions Fleuve Noir, département d'Univers Poche

ISBN : 2-265-07834-4

CHAPITRE PREMIER

À bord du *Dragon*, Yeuse put visionner tous les films vidéo tournés par Danglov, le compagnon de Farnelle, sur le lieu supposé de l'amerrissage du dirigeavion, dans une dérivation de l'Amazone relativement calme alors que le grand fleuve se comportait comme un torrent monstrueux, avec des remous de plusieurs kilomètres de rayon et des vagues boueuses de quinze à vingt mètres. Les sondeurs avaient repéré par plus de cent mètres de fond l'épave du cargo chinois *Tzingtao*.

— Si nous avons pu localiser ce cargo, nous aurions dû repérer le dirigeavion dans une eau beaucoup moins profonde, même si elle est boueuse.

La *Chimère* des Simone se préparait justement à ces explorations sous-marines dans le fleuve, mais aussi dans les différentes dérivations. Certains bras se terminaient en impasse. D'autres rejoignaient l'Amazone après des centaines de kilomètres de méandres dans la forêt engloutie. Les signes d'une glaciation en amont étaient de plus en plus nombreux, et les mini-icebergs rencontrés au début de leur séjour par Farnelle et Danglov atteignaient désormais des tailles respectables, dignes de ceux se détachant de la banquise antarctique.

— Tout me porte à croire, ne cessait de répéter Danglov, que le dirigeavion a poursuivi son vol en rase-mottes en direction de l'ouest, frôlant certainement la cime des grands arbres.

— Nous avons remarqué, ajouta Lienty, en survolant avec notre hydravion la région en question, des cassures dans les cimes de ces arbres monumentaux. S'agit-il d'un effet des tempêtes qui sévissent dans le coin ou bien est-ce notre dirigeavion qui les a fauchées ? Mais à certains endroits cet étêtage dépasse les cent mètres de large et zigzague bizarrement. J'ai l'enregistrement de ce que nous avons filmé et nous allons le projeter.

Yeuse écoutait, regardait, essayait de se forger une opinion. Depuis qu'elle le connaissait, elle avait estimé que Lien Rag était un homme qui ne disparaîtrait jamais de la surface de la Terre. Et lorsqu'il resta des années durant à bord de ce satellite énorme, en compagnie de Kurts et de Lienty, elle ne perdit jamais l'espoir de le revoir un jour.

Lorsqu'elle eut regardé les films de Lienty, elle posa la question qui lui apparaissait comme la plus importante :

— Pour quelles raisons auraient-ils poursuivi ce vol dangereux à la cime de la forêt sans chercher à se poser quelque part ? Dans les images que j'ai soigneusement examinées, il y avait des plans d'eau à la surface tranquille où l'amerrissage était possible.

Farnelle intervint alors :

— Je suis la seule qui ai vu le missile ouvrir une brèche dans le flanc droit de l'appareil, là où l'eau s'est engouffrée lors d'un premier amerrissage. Ils n'ont pu prendre le risque de rester sur cette première nappe, ont repris leur vol pour chasser cette eau, peut-être plus de dix tonnes, qui noyait la partie salon de l'appareil. Je suis certaine qu'ils ont volé tant bien que mal jusqu'à ce qu'ils trouvent une clairière. Y sont-ils parvenus ? C'est une autre histoire.

— Pensez-vous que la structure dirigeable était détruite ou en partie dégradée ? demanda Tom-Tom.

— Nous ne pouvons rien dire sur ce sujet. Nous n'émettrions que des hypothèses, dit Danglov, mais celle qui envisage un atterrissage en clairière me paraît bonne à considérer. Cependant, pour trouver ce type de terrain il fallait s'écarter du fleuve et repérer une élévation suffisante du lieu à choisir.

Le baleinier de Farnelle et Danglov devait quitter son mouillage pour reprendre sa route vers le nord. Jdriège, le petit-fils de Lien Rag, exigeait de remplir sa mission le plus rapidement possible. Le *Dragon* devait retrouver une tribu de Roux menacée par les Hommes du Chaud sur cette nouvelle banquise du Nord Atlantique qui s'étirait jusqu'à hauteur du tropique du Cancer. Le baleinier embarquerait ces gens-là pour les emmener en Antarctique. Yeuse en avait discuté avec le couple et estimait qu'avec la *Chimère* et la présence de l'hydravion de Lienty, les recherches pourraient se poursuivre dans de bonnes conditions. C'est à bord de cet appareil qu'elle rejoindrait les Simone pour envisager d'autres pistes exploitables.

Avant de quitter le bord du baleinier, elle rendit visite à Jdriège forcé de vivre constamment dans une cabine réfrigérée à moins quinze, ce qui ne facilitait pas un accès constant. C'était Farnelle qui s'occupait du jeune Roux. Ce dernier avait souffert de déshydratation et avait hâte de se retrouver dans des régions de plus grand froid. Yeuse fut déçue par son accueil boudeur. Il ne paraissait pas se soucier du sort de Lien qui était cependant son grand-père, Jdrien, l'ancien

messie des Roux mort depuis de nombreuses années, étant son père. Chez les Hommes du Froid la notion de paternité était une abstraction totale et en général les Roux se référaient seulement à leur mère, sauf dans le cercle restreint des petites tribus où le géniteur était le plus souvent connu.

Le garçon parla surtout de la tribu isolée dans cette nouvelle banquise du Sud Atlantique et qui souffrait d'une persécution continue.

— J'ignorais au départ de ce baleinier que je serais contraint de participer contre ma volonté à une aventure pareille. Lien Rag n'a pas tenu compte de l'urgence de mon entreprise et je ne lui pardonne pas de m'avoir trompé.

Furieuse, Yeuse se dirigea vers la porte, refusant de poursuivre sa visite et cette conversation.

— Votre ami s'est lancé dans une aventure stupide pour sa seule gloire et nous, Hommes du Froid, ne cherchons jamais à acquérir une réputation quelconque. Mais tout ce que je peux vous dire, c'est que je pense sincèrement que Lien Rag n'est pas mort.

Il était télépathe et même télékinésiste à l'occasion, mais ses pouvoirs ne pouvaient couvrir des territoires aussi vastes que ceux qui se présentaient dans cette région. Il le reconnut volontiers et elle s'en alla, pensant qu'il avait essayé de modérer son ressentiment en la rassurant.

Lorsqu'elle l'accompagna jusqu'à l'échelle de coupée où elle devait embarquer pour rejoindre l'hydravion de Lienty, Farnelle lui demanda à voix basse s'il était exact qu'elle comptait se présenter aux élections présidentielles.

— C'était mon intention, mais il n'en sera plus jamais question tant que je ne serai pas fixée sur le sort de Lien Rag. Liensun, d'ailleurs, a reculé le moment de son abandon.

— Et cette Vorgine gouverne toujours, remarqua Farnelle avec irritation. Je ne l'aime pas. Elle n'a aucune conscience du monde dans lequel nous vivons. C'est un ancien professeur ancré dans ses certitudes et ses vues d'un autre âge. Le genre à vouloir donner des leçons à tous les autres. Les mathématiques qu'elle enseignait lui ont à jamais gâché sa personnalité dans une ligne de conduite insupportable.

Yeuse lui fit part du comportement bizarre de Songe qui avait certainement essayé de trahir le secret de l'expédition de Lien Rag dans cette contrée.

— Elle espère toujours rentrer en grâce, non seulement auprès de la présidente de la Patagonie orientale, mais surtout auprès de la Caste qui s'est montrée généreuse avec elle. Quand j'ai quitté les Kerguelen, elle avait disparu et nul ne savait ce qu'elle était devenue.

L'hydravion de Lienty profita des dernières minutes de jour pour survoler une fois de plus cette large traînée d'arbres abattus qui traçait dans la forêt une allée tortueuse.

— Possible que les gouvernes de l'appareil aient été faussées ou encore le pilote blessé, commentait le chef pilote de Lienty.

Ils se posèrent pour la nuit dans une sorte de lac très calme. La *Chimère* remontait l'Amazone pas très loin de là.

— Ces Simone m'étonneront toujours, admirait Lienty, car ils mettent en péril non seulement un merveilleux bateau, mais une véritable nation en déplacement. Une nation sans terre, mais un État structuré tout de même. C'est un peu comme si les Kerguelen naviguaient en ce moment pour porter secours à Lien Rag. Ces gens-là n'ont pas d'autres endroits pour se réfugier, si par malheur leur navire venait à sombrer, et ils n'en sont que plus admirables.

— Ce sont des hommes libres depuis la nuit des temps qu'ils vivent à bord de la *Chimère*. Ils en connaissent le prix à payer, car chaque minute à venir apporte l'annonce d'un danger à affronter. Ils ont vécu longtemps en autarcie, jusqu'à ce qu'ils rencontrent Lien Rag et qu'ils puissent mettre un terme à leur dégénérescence physique et mentale. Au cours des années qui suivirent, ils firent de grands progrès scientifiques et purent sortir enfin de cette mer intérieure au sud-est de la banquise du Pacifique où ils tournaient en rond depuis que leur yacht de milliardaires s'y était laissé emprisonner.

L'équipage essaya sinon d'égayer le repas du soir, mais de créer une atmosphère moins stressante. Yeuse gardait un silence inquiet. Ce qu'elle avait vu de cet immense pays l'effrayait et même un appareil de la taille du dirigeavion pouvait y disparaître sans laisser de trace. Elle finit par avouer à Lienty qu'elle n'était plus aussi confiante désormais.

— Si seulement nous recevions les émissions, même très faibles d'une balise de secours, mais il n'y a rien.

— Le système radio a certainement été détruit et peut-être l'appareil manque-t-il de carburant pour alimenter les générateurs de batteries. Souvenez-vous de l'épopée de Liensun, lorsque son avion fut abattu lors de la guerre de Patagonie contre la Caste. L'appareil dut amerrir et dériva de longues semaines avant de se retrouver aux Falkland. Ils finirent par être sauvés et ils avaient survécu tout en s'efforçant de réparer les dégâts.

Elle dormit très mal, se leva à plusieurs reprises pour regarder par le hublot de la cabine. Elle n'avait pas éprouvé depuis longtemps pareille angoisse. Elle suffoquait à la pensée de cet environnement d'eau, d'arbres noyés et d'incertitudes totales. La nuit, ici, avait une densité peu commune, donnait l'impression d'être en inclusion dans une résine aussi dure que de la roche. Dans le salon, au sein de la lumière pâle d'une veilleuse, Lienty lisait de vieilles *Instructions Ferroviaires*. Elle s'assit à côté de lui et il lui offrit du café qu'il venait de faire dans la cuisine de bord. Elle lui parla de ses souvenirs de présidente de la Panaméricaine, des multiples fois où elle avait traversé l'immensité de l'Amazone devenue un glacis étendu. C'était sous ces latitudes que Lady Diana lui avait annoncé qu'elle était mourante et qu'elle faisait d'elle son héritière et sa dauphine.

— On me racontait qu'il s'agissait là du plus grand fleuve du monde lorsque les glaces ne recouvraient pas notre Terre, et j'avais peine à imaginer ce dont on me parlait. Depuis que j'ai vu cette sauvagerie, ces eaux bouillonnantes, je ne suis plus capable de raison garder. Nous vivons depuis toujours dans un monde de démesure, mais ici c'est encore autre chose, comme si des milliers de démons s'acharnaient pour faire fuir la vie sous toutes ses formes. Croyez-vous que des poissons, juste des poissons peuvent vivre dans ces eaux effroyables ? Je ne parle ni des hommes ni des autres animaux. Il me paraît inconcevable que même une minuscule crevette puisse s'accrocher dans les fonds de ce fleuve pour y trouver sa subsistance, alors comment des hommes, Lien Rag et les siens, pourraient-ils avoir survécu ?

Il l'écoutait en silence, mais elle lisait sur son visage sombre le reflet de ses propres inquiétudes. Lui aussi redoutait que les passagers du dirigeavion n'aient jamais pu s'en sortir. Il aurait peut-être fallu sonder l'estuaire au lieu de s'obstiner dans cette partie du fleuve. Ce n'était même pas un fleuve, mais une mer furieuse qui dévalait en ravageant tout de la cordillère des Andes à l'océan, mais qui commençait de geler en amont, si l'on en jugeait d'après les blocs de glace de plus en plus nombreux qui s'entrechoquaient.

— Ces eaux furieuses sont à l'image de la folie d'un Lascasas, murmura-t-elle. Je ne peux m'empêcher de les identifier à ce détraqué qui nous menace depuis si longtemps. Oui, ce fleuve lui-même est mégalo.

— Je partage votre impression, murmura-t-il, et en définitive je comprends, seulement depuis que je suis ici, pourquoi Lien Rag a tenté cette folie. Lui qui a toujours montré une grande clairvoyance politique savait bien avant nous que le Mal, le véritable Mal se cachait par là et qu'il avait une occasion unique de le détruire. Vous savez, il m'a toujours surpris par ce don de prévoir certaines choses. Et le fait que ses descendants, Jdrien, Jdriège, Liensun ou même Fleur possèdent des dons surnaturels ne m'étonne plus. Vous a-t-il parlé un jour de ce gène d'éveil dont nous autres les Ragus aurions été dotés avant de quitter le Bulb dans les temps anciens ? De nous tous, c'est Lien qui fut choisi et reçut ce don de comprendre le sens caché des choses. Il y eut aussi notre ancêtre, cette femme qui écrivit un livre dont on assurait qu'il possédait des pouvoirs inconnus.

Yeuse frissonna, n'osa lui demander si Lien Rag n'aurait pas également obtenu la grâce de vivre sinon éternellement mais plus longtemps que tous les autres. Nul ne savait ce que les savants du Bulb avaient pu découvrir et mettre au point au cours des longs siècles de vie cloîtrée dans ce satellite vivant. Un Bulb, disait-on, pouvait atteindre entre deux ou trois millénaires. Était-ce une légende ou bien une réalité ? Et celui qu'on désignait par les lettres SAS, ce qui signifiait Salt and Sugar, par référence aux deux fractions qui se partagèrent le pouvoir fort longtemps, avant que l'anarchie la plus effrayante ne règne dans ce corps immense, n'avait-il pas reçu ce bénéfice de longévité ? Lien Rag avait baigné des années dans cette atmosphère du monde clos en proie à toutes les agressions comme à tous les soins efficaces. Plus tard, Gus, cul-de-jatte depuis longtemps, devenu lui-même habitant de ce satellite, n'avait-il pas retrouvé ses jambes, non des prothèses, mais des membres en chair, en nerfs et en os ?

— Nous céderions volontiers, étant donné l'étrange atmosphère qui nous cerne, à une certaine superstition, fit Lienty, mais je reconnais que nous sommes l'aboutissement de mutations multiples et partiellement inconnues. Si cela vous rassure de croire que Lien jouit d'une certaine immunité, je ne vois pas ce que je pourrais vous reprocher.

— Jdriège dit qu'il vit, mais lui reproche d'avoir recherché une certaine gloire en voulant s'emparer de Lascasas.

— Il est tout de même, avant tout, le célèbre Lien Rag, le glaciologue connu du monde entier. Si la gloire c'est d'entreprendre une œuvre de nettoyage salubre pour l'humanité, je ne vois pas en quoi elle serait méprisable.

Elle ne sourit même pas de son humour. Elle pensait soudain que l'hydravion flottait sur un de ces lacs abandonnés par la fureur de ce fleuve gigantesque, et que savait-on de cette masse d'eau ? N'y avait-il pas quelque perfidie cachée dans ce calme trop profond pour être authentique ? Pourquoi cette étendue liquide aussi calme, non loin du tumulte aquatique effroyable ? N'étaient-ils pas des intrus sacrilèges dans une enclave interdite aux vivants ?

— Vous devriez essayer de retourner dormir, dit-il, moi j'attends un appel radio des Simone. Ils ont promis de me tenir au courant de leurs recherches. Mais je suppose qu'ils ne parviennent pas à entrer en communication avec nous.

— Je peux veiller avec vous, murmura-t-elle. Ne trouvez-vous pas étrange que nous soyons aussi éloignés de nos préoccupations habituelles ? Vous, par exemple, vous ne paraissez pas vous soucier du Channel Drake, alors que votre absence pourrait être mise à profit par les troupes de la Patagonie orientale pour envahir votre concession.

CHAPITRE 2

Lorsque Louria Finister rejoignit le train-observatoire de NPST, ce fut pour apprendre que Harold Kowning avait quitté les lieux depuis la veille. Elle s'était attardée à Salt Lake Station pour rendre visite à Cristella Marlone et au petit Rom, son fils, les avait invités dans un centre de loisirs pour enfants et avait apprécié cette journée. La proposition d'Opérasque l'ayant rendue excessivement nerveuse, elle avait préféré ne pas rentrer tout de suite, le regrettait.

Ce fut Roggery qui lui révéla que quelqu'un avait téléphoné à Harold, pour lui apprendre que son amie avait été proposée au poste de secrétaire d'État à la Recherche scientifique et à la Réforme universitaire.

— Qui était-ce ?

— Le professeur Bourguine a bien appelé, mais je ne pense pas que c'est à la suite de leur conversation qu'Harold a pris la décision de s'en aller. Il n'a pas emporté de gros bagages. Je pense qu'il a rejoint son père, là où vous savez.

Un endroit tenu secret où Edgon Kowning s'était réfugié pour échapper à la traque des Aliens, certainement une vieille planque où il se mettait à l'abri de la police au temps où il se livrait à ses escroqueries informatiques. Et d'ailleurs Louria n'était pas certaine qu'il ait renoncé à ses activités illégales.

— En fait, c'est lui qui appela quelqu'un à Salt Lake Station. Je pense qu'il était surpris de ne pas vous voir revenir à la date fixée. Il m'a dit que vous deviez rencontrer le président Opérasque lui-même. Était-ce au sujet de sa décision de détruire Altaï et du moratoire qui va s'achever dans un peu plus d'une semaine ?

— En quelque sorte oui, fit Louria, qui aurait souhaité rester évasive mais réalisa que Roggery était un véritable ami capable de garder un secret.

— Opérasque, évidemment, refuse de croire à la nocivité des logiciels biologisés, et son absence ne l'a pas fait changer d'avis. Il était très remonté contre les Aliens, mais en réalité il s'agit d'une position politique, démagogique.

Elle marqua un court silence, puis décida de révéler les raisons de cette entrevue :

— Il m'a proposé le poste de secrétaire d'État à la Recherche scientifique et à la Réforme universitaire. Et de plus il désire qu'Harold me remplace ici même. Il n'ignore rien de ses origines.

Roggery ne parut pas vraiment surpris, mais il garda le silence, évitant de croiser son regard.

— Il s'agit d'une sorte d'échange, bien sûr, pour ne pas dire chantage. J'ai une semaine pour donner ma réponse, mais j'ignore ce qui arrivera si je la refuse. Je crois comprendre qu'Harold ayant été mis au courant de cette proposition a préféré disparaître pour me laisser les mains libres. Je vous le confie à vous, mais mon acceptation aurait été décidée pour lui épargner d'être inquiété. Je n'aurais eu aucun scrupule à donner mon accord, mais le départ d'Harold change tout, évidemment.

— Opérasque sera furieux, si vous refusez. Et la situation d'Harold ne sera pas meilleure pour autant.

— Êtes-vous si pressé de me voir quitter le train-observatoire ?

— Si vous le répétez, je m'en vais.

— Je plaisantais. Si j'accepte, je ne couvrirai pas les élucubrations précédentes d'Esquaille et Bourguine, mais ce dernier a décidé de rompre avec cette supercherie. Il m'a assuré qu'il partageait mes vues sur Flatty et sur les logiciels biologisés d'Altaï, lors de notre dernière rencontre à 87°7 Station.

— Vous allez donc remplacer Claudion Hyponias à ce poste ministériel, mais qu'est devenu votre éminent Confrère ?

— Il n'en a pas été question et je vous avoue que cela m'inquiète quelque peu... Par contre, Alcibion qui est un peu l'éminence grise d'Opérasque, était présent, mais il ne savait pas que j'allais être nommée secrétaire d'État, du moins que j'allais en recevoir la proposition, ni surtout qu'Harold se verrait offrir la direction de ce train-observatoire. Il en est devenu tout vert, car il perdait une belle occasion d'exercer sur moi un chantage à connotation sexuelle, je me garderai d'en dire plus. Je suis assez heureuse, en ce qui me concerne, de lui avoir échappé en quelque sorte.

Elle essaya de reprendre son travail habituel, consacrant la fin de la journée à régler des problèmes d'intendance et à l'examen des

résultats des programmes en cours. Elle décida d'une réunion des scientifiques pour le lendemain matin, et d'une autre plus générale de tout le personnel le surlendemain, pensant que d'ici là elle aurait pris sa décision. Au fond d'elle-même, elle souhaitait qu'Harold fût de retour.

Par les bordereaux téléphoniques informatisés, elle découvrit à qui son ami avait téléphoné. Il s'agissait de Cristella, elle aurait dû y penser plus tôt. Il l'avait appelée après qu'elles avaient passé la journée ensemble dans ce centre de loisirs. Louria lui avait avoué son embarras sur la réponse à donner à Opérasque. Cristella l'avait vivement encouragée à accepter cette offre exceptionnelle.

— Vous êtes certainement la plus qualifiée depuis que le professeur Charlster est mort. La recherche y gagnera beaucoup et je suis sûre que la majorité des savants de cette Compagnie applaudira à cette nomination.

Elle l'appela et Cristella ne fit aucune difficulté pour reconnaître qu'elle avait carrément dit à Harold la raison de son retard.

— Mais oui, je lui ai parlé de la proposition d'Opérasque car, vous savez, je suis très fière pour vous.

— Sait-il qu'Opérasque envisage de le nommer directeur de ce train-observatoire ?

L'hésitation de Cristella fut significative avant d'avouer :

— Je suis désolée, mais je crois bien que je n'ai fait que parler de vous, et votre ami m'a soudain raccroché au nez sans me laisser le temps de l'informer de ce que lui réservait le président.

C'était donc ça. Harold n'en avait été que renforcé dans sa crainte d'être un enjeu qui allait lier les mains de Louria. C'était dans sa nature scrupuleuse de réagir de la sorte. Il aurait suffi que Cristella lui annonce qu'il pourrait bien devenir directeur de NPST, pour qu'il accepte de patienter jusqu'à l'arrivée de son amie.

Elle veilla très tard, prit un bain dans lequel elle l'endormit, se réveilla en claquant des dents car l'eau était devenue froide, alla se coucher mais, croyant qu'on l'avait appelée, son sommeil fut interrompu en pleine nuit. Elle ne put se rendormir et se rendit à la cafétéria dès l'ouverture pour avaler une série de cafés très forts.

La réunion des scientifiques se tint à dix heures dans une partie de l'amphithéâtre. À voir certains sourires entendus, à surprendre des

regards qui en disaient long, elle comprit que depuis SLST les fuites avaient commencé et Alcibion en était l'origine. Elle décida de faire comme si elle ne se rendait compte de rien.

— Je rentre d'une entrevue avec le président et tout de suite je dois vous annoncer, hélas, qu'il persiste à Croire que des Aliens venus d'Altaï sont à l'origine du froid intense qui a régné et qui nous menace toujours. À ce sujet, ce matin on a enregistré une chute d'un degré de la moyenne des températures de l'hémisphère Nord, ce qui n'est guère réjouissant. Plus que jamais le président maintient sa chasse aux Aliens, et je pense qu'à la fin du moratoire il sera tenté, malgré les dangers que nous lui avons signalés, de détruire ce morceau de Lune.

Elle marqua une pause. Ses collègues paraissaient résignés à ces nouvelles, et attendaient qu'elle confirme ce que les rumeurs venues de la capitale commençaient de répandre.

— Ce qui est étrange, c'est que connaissant ma position très ferme sur le sujet et sur les logiciels biologisés, ce qu'il refuse d'admettre, il m'a proposé le poste de secrétaire d'État à la Recherche scientifique. Je ne comprends pas cette ambiguïté et je ne vous cacherai pas plus longtemps que je n'ai pas encore pris de décision. Le président a ensuite ajouté qu'il souhaitait qu'Harold Kowning accepte la direction de ce train-observatoire.

Les scientifiques les plus âgés, et ceux qui dès le premier jour avaient participé aux travaux du train-observatoire eurent à des titres différents des réactions de dépit. Personne n'avait envisagé qu'un garçon aussi jeune puisse accéder à un poste aussi important. Les autres, ceux qui faisaient partie de la garde rapprochée de Louriya, paraissaient au contraire satisfaits de cette éventualité.

CHAPITRE 3

Le *Mayflower* arriva en vue d'Alone-Vatican le vingtième jour après avoir quitté les Philippines, avec un chargement d'infrastructures ferroviaires important. Une vedette de la papauté accosta le cargo et les formalités d'usage furent effectuées. Un trio de médecins s'inquiétait surtout des risques d'épidémie, la petite île étant très éloignée de tous les grands centres hospitaliers. Apprenant que Fleur était la fille de Lien Rag, un prélat, le cardinal Melchior, lui demanda d'intervenir auprès de son frère pour que la Chimical Company leur fournisse des médicaments dont il lui tendait les listes.

— Vous voulez sûrement parler de mon père, le président ?

— Voyageur Lien Rag a démissionné depuis quelque temps déjà et c'est Liensun Rag qui fut élu à sa place. Il a confié la conduite du gouvernement à une certaine Vorgine, ancien professeur de mathématiques qui fut longtemps secrétaire d'État. Mais Liensun, votre frère, est toujours en place en attendant de démissionner pour que de nouvelles élections se déroulent. Nous savons que Yeuse Semper, ancienne présidente de la Patagonie occidentale, serait déjà candidate.

Effarée, elle apprenait d'un coup toutes ces nouvelles qui avaient bouleversé la politique des Kerguelen. Elle finit par remarquer, alors qu'elle se plongeait dans des réflexions diverses, les réticences du cardinal.

— Auriez-vous de mauvaises nouvelles à m'apprendre ? Sur mon père, peut-être ?

Le cardinal hocha la tête avec une certaine onction, joignit ses mains d'une blancheur étonnante. Fleur elle-même avait les siennes tout abîmées par les travaux dans les fonderies du golfe du Tonkin, mais ses amis du *Mayflower* n'étaient pas mieux lotis.

— Ma chère enfant, il est malheureusement arrivé un accident à votre père alors qu'il se trouvait au Nord, dans une région mal connue de l'ancien fleuve Amazone, je ne vois pas si vous situez exactement cet endroit. Un fleuve énorme, effrayant par la quantité d'eau qu'il déverse dans l'océan. Le climat tropical qui régnait jusque-là devient

glacial, avec des icebergs entraînés par le courant depuis la Cordillère. Bref, votre père aurait disparu à bord de son merveilleux dirigeavion dans ce monstrueux torrent.

Fleur n'en croyait rien, restait d'un calme et d'un scepticisme totaux. Son père ne pouvait disparaître comme sa mère Jael dans la mer de Weddell. Si elle avait tout de suite accepté la mort de celle-ci, elle n'admettrait jamais que son père puisse mourir. Elle l'avait toujours pensé immortel, et les aventures qu'il avait vécues tout au long de son existence la confortaient dans cette foi inébranlable.

— Que faisait-il dans ces hautes latitudes ? demanda-t-elle.

Le cardinal, surpris par son ton assez léger, et quelque peu dépité parce qu'il était dans sa nature d'effrayer les gens qui venaient se confesser à lui, força dans le dramatique.

— Votre père s'est attaqué à une de ces puissances secrètes et dangereuses qui règnent sur notre monde, avez-vous déjà entendu parler des Aiguilleurs du Sud, de ceux qui se sont résignés à vivre dans la cordillère des Andes précisément ?

— J'ai suivi les péripéties de la guerre des Patagonie contre Lascasas, si c'est ce que vous voulez dire.

— Hé bien, se résigna le cardinal qui ne parvenait pas à impressionner cette nature rebelle, votre père s'était mis en tête de s'emparer de ce Lascasas et de le garder prisonnier.

— Non, s'écria Fleur, prise d'un fou rire nerveux qui navra le religieux. Il a osé faire ça, à l'âge où ses pareils ne songent plus qu'à vivre au ralenti ? N'est-ce pas merveilleux ? Et vous dites qu'il a eu un accident ?

— Le dirigeavion a été touché, on a constaté une énorme brèche dans sa coque et il a disparu. Depuis quantité de gens sont à la recherche de l'épave, mais en vain. Il y a sur place tous les amis de votre père, sa compagne Yeuse, les Simone et le baleinier *Dragon*.

— Les Simone ? Dans ce cas mon père a toutes les chances de s'en tirer, car ces petits hommes sont d'une efficacité redoutable. Vous devez le savoir puisqu'ils sont intervenus naguère dans le Chenal Noir pour vous porter secours.

Melchior hocha la tête. Les Simone faisaient souvent escale dans le port d'Alone-Vatican, et au cours de la dernière le Saint Père avait essayé de leur faire accepter la présence d'un nonce apostolique à leur

bord, considérant que la *Chimère* possédait tous les caractères et en quelque sorte le statut d'État indépendant, même si cet État se déplaçait sur les mers. Le pape souhaitait que les Kerguelen acceptent aussi un représentant, et il en fit part à Fleur.

Elle prit les listes de médicaments, dit qu'à son avis le *Mayflower* ferait étape au retour dans la principauté papale.

Ce fut à bord qu'elle réalisa qu'au cours de sa longue absence les événements s'étaient multipliés pour se précipiter dans les dernières semaines. Elle n'avait pas vraiment crâné devant ce cardinal, mais tant qu'elle se trouvait en sa présence, elle était soutenue par une conviction absolue sur l'invincibilité de son père. Il n'en fut pas de même une fois en présence des deux sœurs, May et Olympia. Celles-ci s'aperçurent très vite que leur amie et collaboratrice revenait de terre avec des inquiétudes profondes.

— Veuillez m'excuser, mais je veux faire le point dans ma cabine. Je vous rejoindrai ensuite pour vous faire part de ce que je viens d'apprendre au sujet de mon père.

Fleur reparut au bout d'une heure, plus sereine, rapporta les paroles du cardinal. Les deux sœurs avaient entendu parler de ce Lascasas, notamment à cause des billets en dollars, estampillés et revêtus de la signature de ce Grand Maître Aiguilleur. Mais elles ignoraient tout de sa malfaisance et de sa mégalomanie.

— Il a voulu conquérir les deux Patagonie pour accéder à l'Antarctique, source de richesses en viande de phoque, surtout des éléphants de mer, et en huile tirée du lard de ces animaux. Eût-il réussi qu'il aurait possédé les moyens de se retourner ensuite vers l'hémisphère Nord pour combattre la Compagnie Panaméricaine.

Le cardinal avait jugé bon de lui faire un cours succinct sur les évolutions politiques actuelles. La Panaméricaine, par exemple, était à nouveau gouvernée par cet Opérasque qui précédemment s'était montré excessivement dangereux, surtout pour les Néos et le Vatican. Il refusait la présence d'un nonce et ne cessait de menacer les partisans de cette religion. Il ne supportait pas qu'une autorité parallèle à la sienne existe, même si elle ne lui manifestait aucune hostilité. Lascasas devait donc rencontrer cet Opérasque pour conclure un accord, et Lien Rag avait cru profiter de l'occasion pour s'emparer du Grand Maître de la Cordillère. Jusque-là, les deux sœurs n'ayant jamais quitté les mers de l'hémisphère Nord, il avait fallu la disparition de la Ceinture de Feu pour que les marins asiatiques se risquent plus bas, ignorant tout des États, des gouvernements de ces

régions australes, pour elles, cet hémisphère était surtout fait d'océans, avec juste quelques terres sans importance, et elles découvraient qu'au contraire y régnaient de grandes activités politiques, commerciales et culturelles.

Ce fut au moment de quitter Alone-Vatican que le pilote, chargé de leur faire franchir la passe, leur apprit qu'il existait un raccourci récent pour traverser du Pacifique en Atlantique, sans avoir besoin d'emprunter le détroit de Magellan. Il raconta l'histoire de Channel Drake à Fleur et aux deux sœurs, ce canal ouvert dans la nouvelle banquise qui réunissait la pointe de la Patagonie à l'Antarctique grâce à la persévérance de Lienty Ragus.

— Notre voyage jusqu'aux Kerguelen en sera réduit d'autant, se réjouit Fleur auprès de ses amies. Et avec ces médicaments vous ne regretterez pas votre détour par les Kerguelen. Sous un faible volume, vous disposerez d'une valeur bien supérieure à votre cargaison ferroviaire actuelle.

Une dizaine de jours plus tard, le chef du terminal Ouest du Channel Drake eut une grande surprise, en reconnaissant Fleur à bord de ce cargo chinois qui portait un nom prestigieux. Il en avisa le directeur général, qui se déplaça en glisseur pour recevoir la fille de Lien Rag et la cousine de Lienty. Non, il n'avait aucune nouvelle récente venue du Nord, ignorait si les opérations de secours avaient eu quelque succès.

— Nous aimerions que notre président revienne au plus vite car la menace se précise au Nord de la concession. Les forces armées de la Patagonie orientale sont sur le pied de guerre et chaque jour, ou plutôt chaque nuit, nous nous attendons à être envahis. Nous ne disposons pas d'une grande puissance de feu, mais nous résisterons autant que possible. Nous avons, dans cette éventualité, creusé un autre Channel pas loin de la frontière, et son franchissement obligera les Patagons à effectuer de nombreux travaux sous nos missiles.

— Relevez-vous la présence d'Aiguilleurs ?

— S'ils sont présents, ils ont abandonné leur uniforme habituel pour passer inaperçus. Nous espérons le soutien du président Reiner, mais en l'absence de Lienty Ragus il tergiverse. Il pourrait bloquer le trafic dans le détroit, mais le fera-t-il ?

La traversée vers les Kerguelen exigea une grande vigilance, car non seulement la banquise antarctique mais celles de tous les archipels de l'extrême Sud, les Orcades, la Géorgie du Sud, les îles Sandwich et

même l'île de Bouvet ne laissaient que d'étroits passages. Il n'y avait pas encore continuité des glaces, mais celles-ci réapparurent à hauteur des îles du prince Édouard, de Crozet et enfin des Kerguelen Nord.

Lorsque le *Mayflower* s'immobilisa au terminal du long chenal conduisant à Cooktown, Fleur eut beau se faire connaître elle se heurta à la morgue des fonctionnaires et finit par appeler la présidence, mais Vorgine étant absente elle eut du mal à obtenir le numéro de son frère Liensun. Elle enrageait d'autant plus que ces employés de la navigation maritime refusaient de lui donner la moindre nouvelle de son père. Enfin elle joignit Liensun qui contrairement à ses craintes parut franchement heureux qu'elle soit revenue.

— J'interviens tout de suite. Je n'ai pas encore Démissionné et si ces types-là croient que je ne suis plus rien dans le gouvernement, ils risquent de le regretter.

Deux heures plus tard, le cargo chinois, obtenant enfin une priorité d'accès, remontait le chenal vers le port de Cooktown où Vorgine, prévenue, attendait avec inquiétude la fille de l'ex-président, se demandant bien comment l'arrivante avait bien pu savoir que son père avait disparu. Elle finirait par croire que cette famille, les Rag, les Ragus, disposait de moyens surnaturels dans certaines circonstances.

Fleur ne regrettait qu'une chose, que le cargo, pour gagner du temps, ait emprunté une route éloignée de l'Antarctique Est, où se trouvaient éventuellement des ramasseurs de krill alimentant le golfe du Tonkin, ce vivier à solinas piégées.

CHAPITRE 4

Depuis combien de jours, ou plutôt de nuits, marchaient-ils le long des réseaux qui se dirigeaient vers la côte Est du Groenland ? Movane ne comptait plus, et lorsque l'aube menaçait de se lever et de les trahir, elle aidait Césaire à creuser leur trou, s'y réfugiait avec lui, s'endormait tout de suite. Ils n'osaient plus en bouger, même pour avaler quelque chose, faire fondre un peu de glace. D'ailleurs celle qu'ils recueillaient était souillée par les rejets d'huile, de suie, de crasse des convois, parfois dans l'obscurité ils trébuchaient sur des déchets mangeables jetés par les fenêtres des trains les plus modestes, les plus luxueux ayant leurs vitres scellées en raison de la climatisation.

Ils avaient quitté Shelling et les parents de Movane sans explication. Movane avait réussi à ne pas donner libre cours à son indignation au sujet des connivences de sa mère avec la police et surtout la politique de chasse aux Aliens. Gina Marqua, pour protéger son mari Lou, paraissait prête à tout, même à sacrifier sa fille. D'origine terrienne, elle ne risquait qu'une accusation de complicité ou de dissimulation de suspect. Movane, qui depuis des mois attendait impatiemment de retrouver son père et sa mère, ne pouvait oublier cette déception cruelle. Elle les avait reniés dans son affection filiale. Depuis elle vivait comme un animal obstiné à trouver un endroit tranquille, suivant aveuglément les conseils, les suggestions, voire les ordres de son compagnon. Celui-ci, Césaire, comprenait la douleur profonde de ce reniement et s'efforçait d'atténuer au mieux les conditions extrêmement dures de leur cavale. Il avait accepté de rejoindre la côte Est du Groenland où, affirmait Movane, vivaient des communautés plus libérales que les habitants des stations. On y trouvait des Inuits possédant des traîneaux à chiens et même des isolés utilisant des ski-cars. Elle pensait qu'ils pourraient rejoindre l'ancienne Transeuropéenne, devenue en partie la Compagnie du Consortium des Bonzes, et de là pénétrer en Tcherskicie, la seule Compagnie démocratique de cette partie du globe. Un ingénieur dirigeait le gouvernement sans avoir été élu, mais faisait montre d'une grande tolérance. Avant d'atteindre cette région si éloignée, combien de mois de souffrances et de contraintes multiples ? La plus insupportable étant de se cacher continuellement, de ne pouvoir emprunter un convoi sans prendre des risques énormes.

— Nous devons nous ravitailler prochainement, murmura Césaire un soir, au moment de reprendre leur marche. Nous ne pouvons continuer ainsi en absorbant si peu de nourriture, sous forme de rations minimales. Nous nous épuisons à marcher ainsi le long des réseaux et notre moyenne devient ridicule. Dès que nous découvrirons une station importante, nous essayerons de nous introduire, du moins dans les confins, là où vivent les exclus les plus misérables des Panaméricains. Mais les grandes stations sont de plus en plus rares, car nous pénétrons dans la partie montagneuse du Groenland avec grandes distances entre les stations, des tunnels, voire des chemins de fer à crémaillère. Je ne suis pas certain que la traversée est-ouest soit la meilleure façon d'atteindre la côte Est. Les réseaux paraissent surtout emprunter les banquises Sud et Nord.

Bientôt se vérifièrent ses prévisions. Les voies grimpaient en un si faible pourcentage qu'il exigeait bien des tours pour ne gagner que quelques dizaines de mètres d'altitude, et les réseaux se réduisaient peu à peu. Ils finirent par suivre une double voie sans savoir où ils allaient. Et c'est ainsi qu'à la sortie d'un tunnel ils tombèrent sur une station nommée Khristian, protégée par une verrière à l'ancienne et brillamment illuminée. Pourtant, il ne s'agissait que d'une banale station Y, mais après en avoir observé de plus près l'intérieur ils conclurent que les habitants célébraient une fête quelconque. Plusieurs quais étaient décorés et on y avait allumé des braseros pour y faire griller des viandes. La fumée grasse s'échappait par les événements supérieurs, largement ouverts sur la nuit glaciale. Ils constatèrent que le sas Ouest était encombré par plusieurs trains de marchandises immobilisés, comme si toute activité professionnelle avait cessé. Césaire se demanda même s'il ne s'agissait pas d'une manifestation politique, une sorte de grève, mais les échos qui leur parvenaient par ce sas étaient plutôt joyeux.

— Je ne vois pas d'uniformes sinistres d'Aiguilleurs, dit Césaire.

Movane, après des semaines de marche, ne réagissait presque plus, suivant aveuglément son compagnon sans jamais donner son avis. Il commençait de s'en inquiéter car c'était une fille de caractère qui n'hésitait pas, avant leur séjour à Shelling, à contester fermement certaines de ses décisions.

Ils longèrent les convois de marchandises et soudain Césaire découvrit qu'un des wagons n'était pas fermé.

Il y grimpa tandis qu'elle attendait passivement sur le quai, en fit l'exploration. Il ne trouva que des containers de produits industriels de

nettoyage. Déçu, il sauta sur la glace graisseuse, entraîna Movane plus loin, mais c'est en vain qu'il essaya de visiter d'autres wagons.

— Nous allons nous joindre à la fête, annonça-t-il, et Movane n'émit aucune opposition.

Ils se glissèrent sous la verrière et tout de suite se sentirent mieux dans la chaleur relative du lieu. Ce n'étaient plus les moins vingt-cinq, les moins trente extérieurs, mais peut-être une quarantaine de degrés au-dessus.

Ce fut cette chaleur relative qui parut réveiller Movane de son accablement constant. Elle regarda autour d'elle et pour la première fois sourit.

— Ça sent bon la viande grillée.

— Je vais essayer d'aller voir si on peut se mêler aux gens rassemblés sur le quai, là-bas. Peut-être vaudrait-il mieux que tu m'attendes, inutile de se faire appréhender l'un et l'autre. Si je suis interpellé, tu garderas ta liberté.

— Non, je t'accompagne, dit-elle d'une voix nette, alors que jusque-là elle ne s'exprimait que par monosyllabes ou même par grognements, comme un animal blessé.

Césaire estima qu'il y avait sur ce quai des centaines de personnes qui allaient et venaient. On dansait sur une sorte d'estrade surélevée, au son d'un orchestre jouant avec un enthousiasme truffé de fausses notes.

Césaire s'approcha d'un des braseros. Deux femmes y cuisinaient dans les fumées épaisses qui les dissimulaient en partie. Si elles étaient ainsi cachées, Césaire pensa qu'eux-mêmes devaient l'être aussi. Il obtint pour un dollar deux gros pains fourrés de viande. Ils se retinrent pour ne pas mordre goulûment dedans, s'éloignèrent tout en restant dans ces écrans de fumées grasses que les courants d'air, venus des événements et des sas, rabattent en remous suffocants.

— Là-bas, il y a une sorte de traintel, veux-tu que nous allions demander un compartiment ?

— Essayons, dit-elle.

La pancarte maladroitement écrite donnait les tarifs par quart, demi et compartiment entier. Césaire savait qu'en louant un compartiment entier ils allaient se faire remarquer. Cette station

n'était pas habitée par des personnes très fortunées, et le fait que le traintel propose des quarts de compartiment confirmait son jugement.

La patronne, qui depuis une fenêtre regardait les danseurs et la fête, parut agacée d'être dérangée. Et lorsque Movane vit dans la petite réception que pour un dollar il pouvait avoir un bain et en commanda un, cette femme les inspecta d'un regard méfiant.

— Hé, vous n'êtes pas du coin vous autres ? D'où sortez-vous donc ainsi noircis de suie ? C'est sûr que vous avez besoin d'un bon bain, mais je me demande si vous n'allez pas encrasser mes évacuations. Il faut que je mette ma chaudière en route et ça va me demander du travail.

— Nous pouvons payer, dit sèchement Movane, qui reprenait très vite ses penchants combatifs quand elle se heurtait à une mauvaise volonté aussi manifeste.

Ils obtinrent un compartiment et l'accès à une salle de bains durant une heure pour dix dollars. Mais Césaire garda le visage grave tout le temps, durant leur décrassage mutuel. Si Movane paraissait s'amuser dans cette baignoire remplie d'eau chaude, lui restait sur ses gardes.

CHAPITRE 5

À bord d'un ski-car de gabarit normal, les Simone avaient adapté toutes les commandes à leur taille et ces véhicules carrossés avaient pour eux le volume d'un fourgon, alors que Yeuse pouvait juste s'asseoir, Tom-Tom et elle rejoignirent l'hydravion 520 de Lienty Ragus, posé sur un lac recouvert de glace.

Derrière eux, dans d'autres engins, venaient Centdix et sa garde prétorienne, mais seul le chef des commandos Simone assisterait à la rencontre. Lorsqu'elle escalada l'échelle de coupée, Yeuse se retourna et vit arriver le garçon entouré par six gardes du corps au regard farouche et visiblement prêts à se servir de leur mitrasile à la première alerte. Elle croisa le regard de Tom-Tom qui pinçait la bouche, d'un air de dire : « Que voulez-vous, c'est ainsi avec lui. Nous devons le supporter car il fait de l'excellent travail. » Le président du Conseil du Tabernacle lui avait révélé qu'il allait abandonner le pouvoir et que de nouvelles élections se tiendraient d'ici trois mois. Bien entendu, Centdix serait candidat et avait toutes les chances de l'emporter car la population jeune, Majoritaire chez le petit peuple, le vénérât comme une idole. Centdix arrivait bouffi d'orgueil, le torse bombé, marchant en imitant ces cow-boys agressifs des films d'avant la glaciation que les télé réhabilitaient tant bien que mal pour les diffuser.

Lienty, lui, était en compagnie de deux conseillers, mais au Channel Drake n'existait aucune véritable organisation militaire. La police était chargée de la sécurité et ses effectifs avaient été gonflés, s'était militarisée pour veiller à la frontière Nord, où les Patagons orientaux massaient des troupes et des trains blindés.

Le but de cette rencontre était d'établir un plan de recherche efficace, mais les deux projets ne concordaient pas vraiment. Celui des commandos Simone consistait à remonter le cours glacé de l'Amazone aussi discrètement que possible. Les hommes de Centdix seraient contraints d'utiliser les affluents, voire de pénétrer dans cette forêt tropicale difficilement accessible, mais à la question posée par Lienty sur les difficultés de cette approche, le chef parut presque vexé, répondit que ses hommes étaient en mesure d'aller n'importe où.

— Notre entraînement est tel que nous pouvons nous déplacer dans n'importe quel milieu, dans le froid, dans le chaud, le sec,

l'humide, le fangeux et le glacé sans la moindre difficulté. Nous irons jusqu'à la Cordillère et nous saurons ce qu'est devenu Lien Rag.

Yeuse remarqua qu'en prononçant le nom de son compagnon, Centdix avait comme un rictus entendu. Elle se souvint de cette étrange aventure ancienne vécue par Lien et son équipage, alors qu'ils naviguaient vers l'est du Pacifique. Ils rencontrèrent un superbe voilier ayant un moteur auxiliaire nucléaire. C'était la *Chimère*, et c'était la première fois que le petit peuple des Simone prenait contact avec le reste de l'humanité. Isolés depuis des siècles dans cette partie du monde coincée dans une mer intérieure de la banquise du Pacifique, sans possibilité d'en sortir, ils avaient peu à peu construit une société à part et on pouvait même dire une nation. Une nation sans terre, mais vivant sur un bateau, ancien yacht de milliardaire de jadis. Leur seul problème était que les mariages consanguins entraînaient régulièrement mais inexorablement une diminution de leur taille, de leur poids et également, mais à une moindre échelle, de leur potentiel physique et mental. Un étrange marché s'était établi entre Lien Rag et Tom-Tom déjà président des Simone. Lien Rag avait besoin d'huile de phoque pour poursuivre sa route et les Simone en possédaient en stock. L'échange consista à organiser la fécondation de jeunes femmes Simone par les marins de la vedette de Lien Rag. De façon à ce que les futurs nouveau-nés aient quelque chance de devenir à l'âge adulte des Simone d'une meilleure taille. Ces nouveaux venus, à leur tour, engendreraient des enfants encore plus développés, Yeuse n'avait jamais vraiment su si Lien Rag s'était impliqué directement dans ce marché, mais elle comprenait fort bien qu'avec son orgueil insensé, Centdix se soit imaginé que Lien Rag puisse être son géniteur.

Les commandos Simone utiliseraient six ski-cars bourrés de matériel et d'armes. Ils installeraient à distances régulières des balises secrètes impossibles à repérer qui leur permettraient de communiquer avec le quartier général, soit le Conseil du Tabernacle. Ce nom de Tabernacle venait du respect, voire de la crainte qu'inspirait au petit peuple le réacteur nucléaire. Ils le considéraient comme un temple abritant un dieu tutélaire leur accordant une énergie inépuisable.

— Nous espérons progresser de plusieurs centaines de kilomètres par jour, selon des relais bien établis. Je ne peux révéler nos plans habituels. Dans moins d'une semaine nous serons à même d'envoyer les premiers rapports sur l'ancre de ces sales Aiguilleurs.

Lienty, très maître de lui en général, ne put retenir une petite moue dubitative et le regard de Centdix étincela de colère. Si jamais ce jeune cinglé devenait président des Simone, il en serait fini de la

sagesse et de la sérénité qui régnaient à bord de la *Chimère*.

— Vous avez certainement votre propre schéma d'intervention, dit alors Tom-Tom, visiblement agacé par l'attitude de son compatriote.

— Oui, mais nous ne sommes pas aussi bien organisés, même si l'entraînement des commandos du colonel Sank, ici présent, a prouvé son efficacité. Nous allons rejoindre les montagnes de la Cordillère avec notre hydravion, bien entendu. Il ne paye pas de mine, je sais, cependant nous pensons qu'il nous conduira au but. Nous allons faire mine de rentrer dans le Sud, mais nous remonterons ensuite vers le lieu supposé du repaire de Lascasas.

— Vous persistez à le croire en vie, s'étonna Tom-Tom, après le naufrage du *Tzingtao* ? Nous n'avons pas retrouvé tous les corps des malheureux marins ni des gardes du corps de cet Aiguilleur, néanmoins nous supposons que si Opérasque était réellement à bord, il est bel et bien mort. Nous avons du mal à imaginer que le cargo chinois n'était qu'un leurre destiné à permettre à Lascasas de rejoindre son confrère Opérasque en toute sécurité. Comment expliquer alors de quelle manière il aurait pu rejoindre le président de la Panaméricaine ? À moins qu'il n'existe un réseau de chemin de fer conduisant vers le Nord, mais le problème de la traversée du bras de mer entre l'inlandsis et la banquise restait à résoudre.

Centdix, au lieu de paraître attentif à ce qui se disait, ne cessait de provoquer le chef du corps expéditionnaire, policier d'une quarantaine d'années, qui, Yeuse avait entendu Lien le reconnaître, était un homme intègre et d'une grande intelligence, un véritable professionnel soucieux de la légalité dans toutes les actions et interventions. Il n'avait rien à voir avec ce voyou de petit Simone, ancien rebelle, et visiblement se moquait comme d'une guigne de ses attitudes de matamore, le faisant bouillir de rage.

— Mais, remarqua Tom-Tom, soucieux, comment pensez-vous établir une communication entre les deux groupes ? Les émissions radio, même codées, alerteraient nos adversaires et vous ne pouvez comme nous-mêmes installer des balises relais discrètes.

— C'est exact, dit Lienty avec la plus grande sérénité, donc il n'y aura aucune collaboration sur le terrain, mais cela n'empêche pas que d'ores et déjà nous établissions certaines règles pour éviter les cafouillages.

— Il y aura cafouillage, ricana Centdix, car vos flics sont plus habitués à emmerder le petit con qui chipe un bonbon que de

s'attaquer à des gaillards comme les Aiguilleurs.

Il y eut un silence lourd et Tom-Tom, assis dans ce fauteuil trois fois trop grand pour lui, se figea. Yeuse vit les veines de sa tempe droite se gonfler.

— Nous pensons, proposa Lienty, que si confrontation il y a, les deux groupes devront alors s'identifier pour ne pas se confondre avec l'ennemi. Nous pouvons décider d'un code radio de reconnaissance pour éviter ce type de catastrophe.

— Bien sûr qu'il y aura confrontation, s'exclama Centdix. C'est bien pour ça qu'on va risquer notre peau, non ? On ne va pas là-haut pour admirer le paysage.

— Si nous pouvons éviter la violence, nous le ferons, déclara Lienty sèchement. Nous ne cherchons pas à déclencher la guerre contre les Aiguilleurs. Leur puissance en hommes et en matériel est trop considérable, et vous savez tous qu'ils n'hésitent pas à sacrifier des soldats pour progresser. Comme ce fut le cas lors de la guerre contre les deux Patagonie où des militaires, irradiés et à l'agonie souvent, furent envoyés en avant pour couvrir la progression des armées. N'oubliez pas une chose, c'est que vous, les Simone qui serez à terre, risquez d'être attaqués par la radioactivité. Les Aiguilleurs disposeraient de diffuseurs tout autour de leurs nombreuses installations militaires.

Cette fois Centdix parut frappé de stupeur. Il n'avait jamais entendu parler de ce moyen horrible de défense. Et soudain il abandonna quelque peu ses fanfaronnades.

— Je sais, poursuivit Lienty, qu'avec votre réacteur nucléaire vous êtes depuis longtemps prévenus des dangers atomiques, mais il vous faudra à partir d'une certaine zone vous protéger entièrement le corps et le visage. C'est-à-dire porter une tenue qui ralentira considérablement votre progression, et un masque respiratoire.

C'était une pique contre les prétentions de Centdix qui se contenta de hausser les épaules.

— Et vous, Yeuse, que comptez-vous faire ? Allez-vous attendre le retour du *Dragon* en rejoignant le bord de ce baleinier ravitailleur, le *Madam* ?

— Mais non, je ne vais pas repartir tranquillement chez moi, sans savoir ce qu'est devenu mon compagnon Lien Rag, et je compte bien

participer à cette expédition avec mon ami Lienty.

D'autres points de détails furent établis avant que Tom-Tom et Centdix ne rejoignent leur navire. Yeuse pestait à bord de l'hydravion. Lienty, qui n'avait pas réagi lorsqu'elle avait affirmé qu'elle serait de cette expédition dans la cordillère des Andes, lui en reparla plus tard quand ils furent en tête à tête :

— Yeuse, j'ai besoin de vous, pas dans cette région mais dans le Sud, à Channel Drake. Dès que j'ai su que Lien avait disparu, je suis parti en grande hâte et en réalité j'ai, comme on le dit, tout plaqué. Mais la situation que j'ai laissée là-bas est assez explosive et j'ai besoin de quelqu'un d'expérimenté pour aller me remplacer, le temps que nous sachions ce qu'est devenu notre ami. Vous êtes la personne la plus apte, Yeuse, et même je dirais que vous l'êtes plus que moi, et du niveau de Lien Rag.

— Hé ! dit-elle, la pommade est inutile, moi je sais que ma place est à bord de cet appareil en votre compagnie, et je ne connais rien à vos histoires de transit maritime.

— Channel Drake est un tout petit pays, quelques milliers d'habitants en tout, et en comptant même les marins qui font escale chez nous, mais c'est un pays.

Une province autonome des Kerguelen, si vous préférez, mais qui a une importance économique et stratégique unique. Nous sommes menacés par les Patagons orientaux et je l'ai encore dit tout à l'heure, les troupes se massent à notre frontière. Vous, vous avez une expérience de la guerre, et ce depuis que Lady Diana vous a offert la présidence de cette prodigieuse Compagnie Panaméricaine, et ensuite, lorsque vous vous êtes réfugiée dans le Sud de l'Amérique. Tous les gouvernants du monde entier ont reconnu votre immense talent de politique et vous ne pouvez me refuser ce service. Vous savez très bien que si dans un mois nous n'avons rien trouvé, nous devons abandonner nos recherches car nos capacités ne nous permettent pas de les poursuivre au-delà. Vous n'aurez qu'un mois à supporter les charges déjà lourdes du gouvernement provincial de Channel Drake.

— Un mois épouvantable à passer, murmura-t-elle, et surtout si au bout c'est le renoncement définitif, sans savoir ce qu'est devenu Lien.

— Je pense que ce travail, vous verrez que vous ne dormirez pas plus de quatre à cinq heures par nuit, vous aidera à tenir le coup.

— En somme, ironisa-t-elle, vous me proposez un élixir contre le

chagrin, un remède contre l'angoisse de l'attente ?

— Non, c'est un plus car je suis très inquiet pour mon petit royaume. Vous savez, là-bas je suis vraiment heureux comme un poisson dans l'eau, malgré les charges du pouvoir et mon éloignement me torture jour et nuit. Je vais avoir de quoi faire avec cette expédition et vous, vous aurez de quoi faire en bas.

CHAPITRE 6

À cause du colonel Majahong, Ann Suba répugnait de plus en plus à se rendre de bonne heure à son ministère, et elle attendait que tout le personnel ait rejoint ses bureaux pour faire son apparition. Cinq jours que cela durait, et comme elle avait décidé de ne plus jamais ouvrir la porte de son logement à Majahong, elle avait demandé aux policiers qui surveillaient son domicile depuis les quais de lui en interdire l'accès. Elle redoutait son intrusion sur son lieu de travail. Il ne se gênerait certainement pas de hurler, tout en sachant que toute cette partie du train ministériel serait aux écoutes. Mais c'était un moindre mal, et au besoin les policiers chargés de sa sécurité interviendraient. Ils n'appartenaient pas à l'armée et n'avaient aucune sympathie pour les militaires.

Aussi, au matin du cinquième jour, après avoir visité son domaine personnel et aussi celui des secrétaires, elle demanda par quel miracle son tourmenteur n'était pas visible. Elle avait poussé le soin, non sans se sentir ridicule, de visiter les placards, les débarras, mais non, il ne s'y cachait pas !

Elle convoqua son chef de cabinet, l'élégant et discret Elioranov, qui se présenta avec le programme de la journée et les habituels documents à signer. Elle attendit un délai raisonnable avant de s'enquérir du colonel.

— D'ordinaire il me rend visite journallement, et malgré nos discussions passionnées...

Son chef de cabinet eut un imperceptible sourire et elle préféra ne pas tricher.

— Disons orageuses, souvent, je suis curieuse de savoir pourquoi il ne vient plus me voir.

— Le colonel est dans le train spécial 17, voyageuse ministre. Depuis trois jours actuellement.

— Il s'agit d'un train militaire ? Participe-t-il à des manœuvres ?

— Le 17 est un hôpital.

— Ah, oui ? Je le trouvais bien jaune ces derniers temps, peut-être souffre-t-il d'hépatite.

Son chef de cabinet sembla apprécier cette boutade. Le colonel était originaire de l'ancienne Chine et de ce fait affichait un teint très mat qui parfois ressemblait à du vieil ivoire. On ne pouvait franchement dire jaune, mais Elioranov, en bon Sibérien raciste, ne portait pas le colonel et tous les Bonzes dans son cœur.

— Il ne s'agit pas d'une maladie habituelle, le 17 ne reçoit que les malades mentaux, c'est un train psychiatrique réservé à l'armée et c'est tout à fait normal, car bon nombre de militaires souffrent de dérèglements divers. Beaucoup de frustrations, faute de combattre, surtout.

Elle le regarda sévèrement, mais il ne s'en formalisa pas, sachant que comme lui elle n'aimait guère le colonel et la puissance qu'il représentait.

— Qu'est-il donc arrivé au colonel ? Petite fatigue dépressive ?

— Hallucination et comportement violent. Il a tiré des rafales tous azimuts sur son quai, depuis la fenêtre de son logement. Des voisins ont failli être atteints, mais surtout des vitres ont volé en éclats et un lampadaire a été détruit.

— Mais pourquoi ? Il se croyait environné d'ennemis ?

— Non, il tirait sur un être volant. Je ne vous raconte pas d'histoires. Il a affirmé à la police qu'un énorme oiseau venait tourner autour de son train et lui posait les questions silencieuses.

— Mon cher Elioranov, comment une question entre deux personnes ou deux êtres peut-elle rester silencieuse ?

— Je sais que c'est incongru ainsi dit, mais si l'une des deux est télépathe par exemple ? Et le colonel prétend que son interlocuteur volant était télépathe et lui posait des questions incompréhensibles. C'est tout ce qui se raconte et il n'a jamais été donné de précisions sur ces questions. La police a été vite remplacée par la police militaire. Celle-ci a conduit notre colonel au train 17 pour y être mis sous sédatifs.

— Mais qui a signé l'internement psychiatrique ?

— Justement, voyageuse, justement. Les circonstances n'ont pas vraiment joué en faveur du colonel. Les premières plaintes furent

déposées dès le premier soir, mais selon la loi elles furent transmises par la police de la Compagnie à la police militaire qui n'envisagea pas d'y donner suite. Seulement chaque jour elles se renouvelèrent et ce fut le président Tharbin en personne qui fut informé. Il demanda donc, selon la loi, au Consortium des Bonzes de se saisir du cas du colonel, lui-même ne pouvant intervenir dans le domaine militaire. Et voilà que le quorum des Bonzes n'a jamais pu être atteint pour décider de ce qu'il convenait de faire. Et dans ce cas-là, c'est donc au président de trancher, ce qu'il fit.

— Les Bonzes n'étaient pas en nombre suffisant ?

— Il semble que oui. Certains se trouveraient dans le Sud-Est asiatique, là où régnait leur Compagnie d'origine. Ces gens-là ne parviennent pas à s'adapter chez nous et retournent sans cesse vers la terre des ancêtres, comme ils disent, car ils pratiquent une religion qui honore les morts, ce qui est d'une gaieté... Le voyage aller et retour est fort long, même s'ils utilisent des moyens prohibés, ce qui n'est plus un secret pour personne. On ne peut, chaque fois que la fibre nostalgique chatouille ces gens-là, mettre à leur disposition des moyens aussi onéreux que prohibés par la CANYST. Si notre voisin apprenait comment ils se déplacent, ces Bonzes-là, il ne serait peut-être pas content. Bref, toujours est-il que les trois quarts des Bonzes se trouvaient absents et que le président Tharbin est désormais responsable de toutes les questions militaires. Ces petits malins du Consortium espéraient que ces nombreuses indisponibilités passeraient inaperçues. C'est raté, vraiment raté pour le Consortium, et dans le fond c'est préférable. Nous aurions eu à supporter le dérangement mental du colonel, ce qui n'aurait pas été agréable.

Dernièrement, au cours d'une scène d'une extrême violence entre le colonel et elle, Majahong complètement hystérique lui avait hurlé que Tharbin n'était qu'un pantin, un homme de paille, mis en place par le Consortium et que c'était lui le seul patron des forces armées. Depuis, elle comprenait mieux certaines réticences du président, et dans l'affaire de la folie subite du colonel elle se doutait qu'il devait pleinement apprécier la situation. Bien sûr, les Bonzes allaient être rappelés d'urgence dans la Compagnie, mais outre le temps nécessaire pour les prévenir tous, il leur faudrait aussi des jours et des nuits de voyage pour rentrer. Les dirigeables qu'elle avait découverts dans la base secrète de Toura n'étaient pas tous en état d'effectuer de longs voyages, et elle estimait même qu'un seul était opérationnel à condition de ne pas voler trop haut ni trop vite.

Ce fut un début de journée heureux pour elle, jusqu'à ce que

Tharbin la convoque à déjeuner, juste avant midi. Elle y vit un signe avertisseur de gros ennuis, mais fut surprise que le président, au lieu de l'attendre dans son bureau, vînt au-devant d'elle dès qu'elle fut dans son antichambre.

— Nous allons déjeuner ensemble, ma chère, car j'ai un grand service à vous demander.

Ce fut dans la salle à manger du train présidentiel que ce repas eut lieu, et le convoi commença de rouler en dehors de son quai pour atteindre les faubourgs, puis la plaine glacée autour de la capitale. Le repas était excellent, très fin, mais Ann Suba avait l'estomac trop serré pour l'apprécier. Cependant elle but quelques verres et se sentit prête à affronter n'importe quelle situation.

— Ma chère amie, je dois d'abord vous révéler une chose. Lorsque je vous ai nommée secrétaire d'État à la Recherche scientifique, je le fis sur le conseil du Consortium des Bonzes. Vous avez dû apprendre que cette noble assemblée s'est réservé le domaine de la Défense, et ne croyez pas qu'il s'agit pour elle de diriger seulement le ministère en question. Cette assemblée étend ses pouvoirs sur la plupart des autres ministères.

— Et le colonel Majahong la représente en tant que chef occulte des armées, des bases secrètes, etc, etc.

— Je savais que vous découvririez l'importance de son rôle dans notre Compagnie.

— Mais le voilà interné.

— Le temps que le Consortium retrouve son quorum de votants, mais là n'est pas la question. Chère Ann, je voudrais que vous vous rendiez dans le désert de Gobi.

Elle sursauta, le désert de Gobi ? Mais cet affreux sphale Zixiss ne disait-il pas justement qu'il venait de ce pays barbare où se dressait sur son pas de tir une navette spatiale ?

— Exactement dans un endroit dont je vous donnerai le nom plus tard. En fait, je ne vous le donnerai pas directement. Si vous acceptez de m'aider, vous devrez prendre le train en direction du plateau central.

— Vers la base de Toura ?

— Jamais de la vie, celle-ci est aux mains des militaires, mais je

possède pour ma part un endroit tenu secret où vous pourrez embarquer à bord d'un de ces dirigeables qui faisaient autrefois notre fierté. Souvenez-vous des noms que nous leur donnions à l'époque, car exactement comme vous nous étions des Rénovateurs du Soleil, mais sans adhérer forcément à vos projets. Ce dirigeable, en souvenir de ce temps heureux, se nomme *Soleil-Levant* et il est en excellent état, car je dispose à l'insu du Consortium d'une équipe extraordinaire qui l'entretient et qui le pilote.

Ann Suba, suffoquée par l'abondance des révélations lancées sans méfiance par Tharbin au cours de leur tête-à-tête, ne savait qu'en penser. Elle aurait souhaité ne pas connaître certains secrets, redoutant d'être forcée de se rendre compte sur place que la fameuse navette spatiale de Zixiss existait bel et bien, que tout ce que ce monstre venu, disait-il, de l'espace avait affirmé, était exact.

— Je souhaite que vous arriviez dans ce lieu secret où je garde une navette spatiale en excellent état depuis que le Bulb SAS s'est englouti dans l'océan Pacifique. Mes cargos, vous vous souvenez de mes beaux cargos, l'ont repêchée et depuis elle se dresse dans le désert de Gobi. Votre mission consistera à étudier cet engin et surtout son tableau de bord. Les techniciens qui s'en sont déjà occupés ne m'ont pas donné satisfaction. Je ne sais toujours pas comment ça fonctionne, ni quelle énergie ça utilise pour quitter l'attraction terrestre. Je pense que vous êtes plus que quiconque à même de nous éclairer à ce sujet.

— Voyageur Président...

— Vous savez j'ai un petit nom, ce qui n'est pas la coutume chez nous, mais ma mère y tenait et il n'y a que ma femme qui le connaisse. Vous pouvez m'appeler ainsi quand nous sommes comme aujourd'hui dans l'intimité : ce petit nom c'est Hans. Je ne sais pourquoi ma mère l'a choisi. Elle s'en cachait, mais je pense qu'elle avait dans sa filiation un élément d'origine européenne, un aïeul et c'est pourquoi je porte ce prénom de Hans.

Ce qu'elle avait surtout retenu, c'est qu'il avait prononcé le mot intimité, et qu'elle y avait trouvé une connotation sexuelle. Elle avait conscience qu'à son âge elle ne pouvait tenter vraiment cet homme comme une plus jeune, mais peut-être recherchait-il les aventures susceptibles de satisfaire une libido exigeante. Elle en avait assez entendu sur lui pour se douter qu'il avait un comportement amoureux peu orthodoxe. Elle n'avait aucune envie de basculer dans l'érotisme le plus outrancier désormais, et devrait se tenir sur ses gardes. Ses complaisances envers Charlster, dans l'espoir de lui arracher tous ses

secrets, la culpabilisaient parfois et d'autres la faisaient sourire. Lui serviraient-elles de référence sans qu'elle le sût ?

— Ma chère Ann, que pensez-vous de ma proposition ? Vous allez découvrir une extraordinaire machine. De toute votre vie vous n'avez jamais pu contempler la même, et pour une scientifique, n'est-ce pas fabuleux ?

— Président... Pardon, Hans, je ne suis pas une technicienne et, par exemple, quand nous avons mis au point avec mes compagnons le filtre à hélium je n'ai fait qu'émettre la théorie, comme je l'ai également fait pour les plans du dirigeavion. Il y avait avec moi des gens plus... disons manuels... empiriques.

— Je suis sûr que vous réussirez.

— Admettons que je réponde à vos interrogations dans un beau rapport qui vous indiquera le fonctionnement de cette mécanique, le choix de son énergie et comment elle peut s'élever dans le ciel... Vous ne trouverez jamais personne pour la piloter.

— Ceci est mon domaine réservé, répondit-il, toujours avec bonne grâce, et je suis en train de m'en occuper. Je vous tiendrai d'ailleurs au courant.

Elle accepta encore un peu de ce vin qui se récoltait dans le Sud-Ouest de l'ancienne Transeuropéenne, mais sous serres. Il devait coûter une fortune, rendu sur place.

— Hans, dit-elle un peu languide, avant de réaliser qu'elle se comportait en femme séduite par son hôte et de se ressaisir, n'oubliez quand même pas que le colonel Majahong sera un jour prochain remis en liberté. Et qu'il foncera tout de suite dans mon ministère pour me menacer au sujet de ce qu'il veut que j'entreprenne et que je refuse de faire.

— Il ne vous trouvera pas.

— Que lui direz-vous à mon sujet, que j'ai déserté ?

— Ne vous inquiétez pas. Et vous savez, il est possible que tous ces Bonzes qui souffrent du mal du pays décident finalement de prolonger leur séjour. Les choses ont bien changé dans le Sud-Est asiatique qui n'est pas tellement touché par cette nouvelle glaciation. L'océan Pacifique par exemple est libre pour la navigation et tous les Bonzes du Consortium sont surtout des marchands. La pensée de reprendre des transactions fructueuses avec les voisins, d'acheter, de vendre, de

compter son argent, d'armer des bateaux peut les retenir en bas le temps de mettre en place des sociétés d'affrètement commercial. Plus tard, ils reviendront, mais ils auront du mal à se réadapter.

CHAPITRE 7

Kurty fuyait la voix de Mylord qu'il avait stupidement baptisée ainsi, sans savoir ce qu'elle représentait.

Il avait cru longtemps que cette parole artificielle, métallique, ne s'élevait que pour fournir régulièrement des informations, des rapports, mettre en garde selon les réactions des instruments qui surveillaient aussi bien l'extérieur, les rails, le ballast, la consistance de la glace que l'intérieur, le fonctionnement du réacteur, la qualité de l'air, de la climatisation ainsi qu'une foule de précisions. La voix de Mylord se permettait aussi des jugements sur le comportement de l'unique occupant de la Locomotive, c'est-à-dire lui-même, Kurty. Du moins il avait cru longtemps, sauf quand Fleur partageait sa vie, qu'il n'y avait pas d'autres occupants dans cette machine, mais il n'en était plus du tout certain et plus le temps passait, plus il redoutait qu'un être invisible ne hante cet ensemble colossal.

Tout d'abord il s'était cru frappé d'une crise de dépression mentale, d'une obsession sans véritable objet, mais avait dépassé cette restriction depuis qu'il reconnaissait dans la voix de Mylord les accents de son père mort depuis plus de quinze ans. Des heures durant il avait analysé, comparé les différents enregistrements de Mylord et de Kurts le pirate, et avait fini par conclure à une seule identité dans les sonorités. Il avait soumis ces enregistrements à des analyseurs de sons et leur verdict, sans vraiment affirmer qu'il ne s'agissait que d'une seule personne, concluait qu'à soixante pour cent c'était probablement le cas. Le texte accompagnant cette analyse avait bien essayé de modérer ce résultat, affirmant que les quarante pour cent de doute devaient être sérieusement pris en compte, mais Kurty n'en avait rien fait.

Son père ne pouvait être en vie, bien sûr, mais il survivait dans les différentes circonvolutions de l'énorme cerveau organo-électronique qui régulait tout à bord de la Machine. Cet homme mystérieux avait réussi à transmettre en héritage le contenu total de ses neurones aux arcanes inconnues de ce complexe. Il ne savait comment, mais le fait était là, indiscutable pour lui. Et maintenant il ne pouvait plus entendre Mylord donner lecture d'un simple bulletin météo ou d'une description anticipée du paysage qu'ils allaient apercevoir, sans qu'il ne soit terrorisé, transformé en loque humaine. Il ne lui restait plus

que la ressource de se réfugier n'importe où, dans sa chambre, mais si les baffles émettaient ces banalités il courait s'enfermer dans quelque soute, revêtu d'une combinaison isotherme. Il y passait des heures, tremblant comme le petit garçon d'autrefois quand son père le rudoyait sans ménagement. Kurts ne l'avait jamais frappé, paraissant même lui porter une certaine affection, mais il refusait de le considérer comme privilégié parce qu'il était son fils. Il le traitait comme n'importe quel membre de l'équipage de cette époque. Plus tard il renvoya tous ces hommes, jugeant inutile de les garder alors qu'il pouvait seul conduire la Locomotive. Il initia, du moins il essaya d'apprendre à Kurty le fonctionnement dans ce qu'il avait de plus simple, mais lui ne rêvait que de la mer. Il avait longtemps vécu à bord des ice-tankers de Lien Rag et aussi sur les bateaux de Farnelle et de bien d'autres. À cette époque, il ne supportait pas de vivre enfermé dans un monstre d'acier, de matériaux composites et d'ordinateurs superpuissants doublés d'un fonctionnement protéinique. Il n'acceptait pas de rouler indéfiniment, de partir en guerre contre la Guilde des Harponneurs. Lorsque son père avait découvert ces hydravions conservés dans une résine extraordinaire, et prêts à voler après des siècles d'inclusion, il en avait été fort heureux. Il espérait ne plus jamais vivre dans cette chose qui fonçait sur les rails en semant le plus souvent la terreur.

Ce qui le bouleversait, c'était de penser que son père avait réussi, il ne savait trop comment mais envisageait l'hypothèse d'une utilisation inédite d'ondes mentales, son père avait réussi à le retrouver, alors qu'il était capitaine de ce merveilleux baleinier, la *Salamandre*. C'était la fin d'une merveilleuse épopée, celle de la chasse aux cachalots en bordure de la Ceinture de Feu, suivie de celle de la traversée sud-nord du terrible Chenal Noir.

Il avait cru reprendre son métier de chasseur de baleines, mais le destin, et surtout Lien Rag, en avaient décidé autrement. On venait de découvrir les trésors de la Zone Tabou appartenant aux Roux, trésors qui se composaient surtout d'énormes stocks de fuphoc constitués par les Harponneurs avant leur défaite. Plusieurs des nouveaux pays, dans le sud de l'hémisphère, s'étaient partagé cette richesse et son baleinier n'était devenu qu'une misérable navette transportant ce fuphoc, le déchargeant à Cooktown et repartant en chercher d'autre. Peut-être aurait-il eu, sans cet appel mystérieux, la patience de supporter ces allées et venues, espérant toujours reprendre ses belles courses au large, dans l'océan Indien et dans le Pacifique. Maintenant, il se persuadait que son père mort avait agi sur son inconscient pour l'amener à rechercher la Locomotive engloutie, à la renflouer et à la relancer sur les rails pour une nouvelle épopée plus ou moins

terrifiante. Des mois il s'était cru libre de son choix, avait besogné dur pour faire renaître cette machine, l'avait lancée sur les nouveaux réseaux que la formation récente de banquise incitait les hommes à construire. Sa stupidité le conduisait alors à imiter plus ou moins grossièrement son pirate de père, sans se rendre compte que ce dernier, toujours aussi sarcastique, ne faisait que ricaner de ses efforts dérisoires à jouer les méchants.

Lorsqu'il rencontrait sa propre image dans un miroir, il ne supportait pas la vue de son visage blême, de son regard de chien battu, de son apparence désespérée qui sentait le laisser-aller. Il lui arrivait de ne plus se raser, de ne plus se laver durant quelque temps. C'est alors que par hasard Mylord, de sa voix impavide, s'inquiétait de savoir si l'eau chaude n'arrivait plus dans sa salle de bains ou s'il manquait du nécessaire pour la barbe. Derrière ces remarques anodines, il soupçonnait la présence de son père. Lorsqu'il était enfant, Kurts l'admonestait toujours de cette façon, indirectement mais avec la volonté de blesser.

De ce fait, de crainte que la voix de Mylord ne prenne de plus en plus l'autorité implacable qui caractérisait celle de son père, il évitait de participer aux programmes quotidiens. Il ne savait même pas dans quelle direction fonçait la Machine, quelles contrées ils traversaient. Il devinait que la glaciation n'étant pas générale, les entrepreneurs ferroviaires ne pouvaient aligner des rails n'importe où. Les calculateurs internes, toujours à l'écoute non seulement des émissions radio, mais qui auscultaient aussi le railphone et jusqu'aux bruits que faisaient les roues des convois lointains, retrouvaient toujours quelle direction choisir.

Pour supporter les rapports de Mylord, il se bouchait en partie les oreilles, et la voix légèrement atténuée lui paraissait plus supportable. Sinon il se renseignait en lisant toutes les informations qui apparaissaient sur les écrans et chaque soir les synthèses résumant les événements de la journée.

Après plus de trois semaines de semi-coma durant lequel il ressassa des idées obsédantes et délirantes, se nourrit d'images irréelles éloignées de la véritable vie autour de lui, il se ressaisit, commença par faire une longue toilette, changea de vêtements et essaya de supporter Mylord. Mais il ne pouvait plus, comme il n'y avait guère, interrompre le son quand Mylord l'insupportait trop. C'était comme couper la parole à son père et cela, même devenu adulte, il ne pouvait s'y résoudre. Enfant, il se rebellait quelquefois, protestait, hurlait, tapait du pied, se roulait au sol sous les yeux de son père impassible. Il

avait même l'impression alors que Kurts l'appréciait vraiment dans ces crises de contestation, comme s'il se retrouvait dans son fils, lui l'éternel révolté, l'anarchiste en colère contre cette société ferroviaire qu'il avait cherché à détruire du temps où il sévissait en Transeuropéenne.

Le jour où il soigna son apparence et ses vêtements, Mylord, informé par les caméras, lui fit des compliments apparemment sincères, mais lorsque plus tard il en réécouta l'enregistrement, il y découvrit d'imperceptibles nuances de raillerie, et il repassa des dizaines de fois ces mots de synthèse pour y pêcher d'autres indices.

Ce soir-là il essaya de dormir, en vain, et dans la nuit il interpella son père, lui demandant ce qu'il attendait de lui.

— Je sais que tu m'épies, que tu me guettes, tapi un peu partout. Tu te dissimules dans la voix de synthèse que j'appelle Mylord, mais j'ai fini par découvrir que c'était ta voix quelque peu modifiée par une boîte vocale. Tu m'as fait venir jusqu'à toi pour extraire cette machine hors de la mer. Et maintenant ?

CHAPITRE 8

Deux heures à peine avant la grande réunion de tout le personnel dans l'amphithéâtre, Alcibion appela Louriya, d'abord sur écran, puis sur son récepteur radio particulier.

Il commença par des banalités, lui demandant comment elle allait, comment se portait Harold Kowning, prochain directeur du train-observatoire. Louriya aurait pu l'interrompre pour préciser que cette nomination qui dépendait étroitement de la sienne n'était pas encore réglée, mais elle le laissait dire, se doutant qu'il voulait l'égarer par un trop long préambule. Il finit tout de même par en arriver au motif de son appel.

— Le président, le Maître Suprême Opérasque, a décidé de visiter les plus importants centres de recherches dans tous les domaines, et par égard pour vous, ma chère amie, il a l'intention de venir visiter votre train-observatoire. Sur son chemin il rendra visite au professeur Bourguine, directeur intérimaire de 87°7.

Louriya essaya de masquer sa surprise et son inquiétude en demandant si le jour de cette visite était déjà connu.

— Ce sera pour demain, ma chère. Le train du président arrivera assez tôt le matin à 87°7, et en repartira trois heures plus tard, de façon à venir déjeuner avec vous dans vos belles installations. Je me suis laissé dire que vous aviez la chance de déguster une excellente cuisine là-bas, et je serai donc à même de vérifier si cette réputation est exacte.

Peut-être attendait-il qu'elle s'étonne qu'il soit de cette inspection, mais elle resta silencieuse.

— Le président tient à vous préciser qu'il ne s'agit nullement d'une inspection, toutefois il souhaiterait être initié à la manœuvre des télescopes de tout modèle et observer enfin ce débris de Lune qui nous donne tant de soucis.

Lorsque Charlster avait découvert la présence d'Altaï, son premier souci, puisqu'il travaillait dans un observatoire appartenant directement à la Caste des Aiguilleurs, avait été de prévenir Opérasque qui avait eu les premières visions de ce satellite naturel. La chance de

Charlster était due à l'amélioration des conditions d'observation d'une part, et à la fabrication de radiotélescopes plus performants. Il n'y avait pas vingt ans que l'astronomie était sortie du ghetto où des siècles durant la Caste l'avait enfermée, interdisait toute allusion cosmique, même la plus simple. Par exemple, il était impossible de parler au figuré d'un « visage ensoleillé par la joie » sans être poursuivi pour usage de mots interdits.

— Le président souhaite découvrir sur ce morceau de Lune les installations d'où les Aliens se sont envolés pour venir terroriser les Terriens.

— Vous savez, Alcibion, il est difficile de s'envoler d'un objet spatial dépourvu d'atmosphère, précisa-t-elle machinalement.

Elle appela Bourguine qui avait été prévenu depuis la veille de la prochaine venue d'Opérasque.

— Je suis curieux d'en connaître le motif exact, avoua-t-il à Louria, certain que derrière la raison officielle s'en cache une autre plus secrète. Il fait escale chez moi, mais en réalité c'est surtout vous qui l'intéressez. Le froid ne cesse de repartir à la conquête des moins trente, et ce n'est tout de même pas la température idéale pour relancer la prospérité d'un pays, ni même pour entreprendre des manœuvres politiques, voire guerrières.

— Guerrières, s'écria Louria, mais qu'entendez-vous par là ? Opérasque voudrait faire la guerre à qui ? Était-ce la raison de son absence durant près de deux semaines ?

— Connaissez-vous le motif de cette absence ?

Elle admit que non et il le lui confia. Elle savait qui était Lascasas, réfugié depuis le réchauffement dans la cordillère des Andes, mais n'aurait jamais cru qu'il puisse représenter un danger pour la Panaméricaine.

— Tant que la Ceinture de Feu a séparé les deux hémisphères, Opérasque n'avait aucune raison de craindre son alter ego, mais avec le nouveau refroidissement et la nouvelle glaciation ce n'est plus la même situation. Il semblerait que ce Lascasas poursuit intensivement l'implantation de réseaux dans le Sud, avec quelques poussées vers le Nord. Peut-être pas sur le continent américain où persistent des zones encore tièdes, mais du côté de l'Asie et de l'ancienne Chine. Lascasas serait associé à une famille indienne milliardaire à qui il a confié cette mission de construire des infrastructures ferroviaires partout où c'était

possible. Tous les stocks de matériel conservés durant le réchauffement sont mis à la disposition de ces Kalami, c'est ainsi qu'ils se nomment.

— Mais, s'étonna Louria, comment avez-vous pu accéder à tant d'informations ? Je suis certaine qu'il ne se trouve pas douze personnes dans la Compagnie pour en savoir autant.

— J'ai profité de mon petit séjour comme conseiller scientifique auprès d'Esquaille, pour accéder à certains dossiers. J'ai eu la chance de découvrir plusieurs codes d'accès aux documents secrets. C'est tout simple. Ma chère, je vous quitte pour quelques préparatifs en vue de ce grand jour que sera demain. Dès que le président réembarquera dans son spécial, je vous donnerai mon appréciation sur cette visite.

Décidément, Bourguine se comportait avec elle comme un ami chaleureux et prévenant, contrairement au souvenir qu'elle en conservait. Lorsqu'elle se trouvait à 87°7 en tant que collaboratrice de Charlster, puis comme directrice, Bourguine était un être infréquentable, un nihiliste convaincu, hargneux et d'une agressivité inquiétante.

Elle commença par annuler la grande réunion au cours de laquelle elle devait faire part de sa décision, dire si elle acceptait ou non le poste de secrétaire d'État à la Recherche scientifique et à la Réforme universitaire. Elle diffusa ensuite l'annonce que le président Opérasque viendrait visiter le train-observatoire le lendemain. Il arriverait pour déjeuner avec elle et ses collaborateurs, désirant être initié aux travaux de l'astrophysique. Ce fut avec une certaine ironie qu'elle conclut de la sorte.

Comme elle s'y attendait, l'effervescence commença peu après par une rumeur confuse, celle de toutes ces conversations lancées en même temps qui se fondaient dans un brouhaha incompréhensible. On commença de l'appeler, de frapper à sa porte, de lui demander de réunir le personnel scientifique mais aussi le syndicat des techniciens. Roggery, responsable de la section radio spatiale, la supplia de lui donner des directives. À tous elle répondit que d'ici une heure chaque département recevrait ses instructions.

Le seul véritable problème, tous les autres seraient vite résolus grâce à la diligence et l'efficacité de ses collaborateurs, serait d'expliquer l'absence de Harold Kowning. Dire qu'il avait pris quelques jours de congé pour réfléchir sur la proposition d'Opérasque était une bien piètre justification, car, enfin, prenait-on un congé lorsqu'on vous offrait un poste aussi prestigieux, et lorsque le

président de la Compagnie s'annonçait ?

CHAPITRE 9

Alors que Lienty volait vers la Cordillère avec son commando, Yeuse attendit à bord du baleinier ravitailleur le retour du *Dragon* de Farnelle et Danglov. L'opération de secours avait été un succès et la tribu de Roux persécutés se trouvait à bord, ainsi que Jdriège. L'entrepont avait été aménagé, climatisé pour que cette centaine d'enfants, de femmes et d'hommes puissent vivre dans leur climat habituel. Il y régnait une moyenne de moins dix-huit et Jdriège avait reconnu que c'était suffisant. La nourriture à base de viande et de graisse de phoque était abondante.

Douze jours plus tard, le baleinier s'immobilisait dans le bassin d'accueil du terminal Est de Channel Drake, et le directeur général de la navigation, Farawel, prévenu que Yeuse venait prendre l'intérim, l'attendait sur les quais. Il monta à bord saluer Farnelle et Danglov. Ces derniers étaient pressés de rejoindre la mer de Ross et de débarquer les Roux. Les Kerguelen avaient besoin de fuphoc et déjà les stocks avaient été sérieusement attaqués. De plus, la population de l'archipel, habituée à la routine des navettes par les deux baleiniers, commençait de s'inquiéter de l'absence de l'un d'eux, et des articles dans la presse et des émissions reflétaient, en les exagérant un brin, ces préoccupations publiques.

Yeuse découvrit la structure tout en dentelle de capillaires du futur ice-tanker que faisait construire Lien Rag dans l'ancienne dérivation du Channel transformée en chantier naval. Ce transporteur d'huile serait plus petit que ceux utilisés autrefois par le glaciologue, deux cent cinquante mille tonnes seulement, car il devrait pénétrer dans la mer intérieure de la banquise de Ross pour se ravitailler et aussi traverser le Channel Drake. La disparition de Lien Rag avait stoppé les travaux, car lui seul pouvait surveiller l'injection de glace sur cette structure. Mais telle quelle, elle était impressionnante, et les équipages et les passagers des bateaux en transit ne manquaient pas de l'admirer, de la photographier.

— Le *Dragon*, en venant ici, a fait un large détour pour que je puisse obtenir la liaison avec la vice-présidente. J'ai obtenu d'elle l'envoi d'un nouvel hydravion, un 520. Il sera ici avant la fin de cette semaine. Nous l'utiliserons pour surveiller la frontière Nord sur laquelle je veux me rendre sans tarder.

— Par train ou à bord d'un glisseur. Nous avons une ligne qui suit la côte Est, la frontière et enfin redescend par l'Ouest. Nous avons aussi réalisé des pistes, nous n'osons employer le terme de route, pour les glisseurs. Nous avons les derniers modèles sur coussin d'air, plus un gros fourgon qui patrouille là-bas avec vingt hommes armés de lance-missiles sol-sol et sol-air. Ils ne s'éloignent jamais de la frontière et une équipe radio reste en contact avec tous les postes de radars installés tous les trente kilomètres. Il y a aussi des capteurs de toutes sortes, infrarouges, analyseurs de l'air, audiophones hypersensibles. Vous savez que nous avons creusé une tranchée parallèle à la frontière, sur laquelle nous avons installé des pont-levis.

— À la mode médiévale, dit-elle en souriant.

— Oui, mais nous y maintenons des pneumatiques à moteurs qui patrouillent également. Vous savez que cette ville, Ragustown, commence à se peupler sérieusement. Tous les habitants âgés de plus de dix-huit ans et de moins de soixante, sont soumis à un entraînement d'une demi-journée par semaine, et les volontaires reçoivent une formation plus accélérée et sont envoyés là-haut. Nous ne pourrions pas faire face à une invasion de plusieurs milliers de soldats, mais nous pourrions les ralentir et leur causer de lourdes pertes. Si cet hydravion arrive à temps, nous doublerons pratiquement notre potentiel, car l'observation et le renseignement seront d'un gros appoint.

Yeuse préférait passer sous silence le mal qu'elle avait eu à convaincre Vorgine d'envoyer cet appareil. Elle tergiversait au point que Liensun, appelé à la rescousse, se déplaça à Cooktown, rejoignit discrètement son bureau présidentiel et la convoqua. Vorgine crut tomber des nues lorsqu'elle dut abandonner son propre bureau et se rendre, sous les regards goguenards, dans celui du président. Liensun affirma que ses éclats de voix attirèrent une foule d'employés dans la courserie et que Vorgine, déjà humiliée par ses observations, était rentrée chez elle dans le silence pesant de tout le personnel. Yeuse n'était pas mécontente que cette femme ait subi un tel affront, car elle croyait vraiment pouvoir mener à sa guise les affaires de l'archipel, sans se soucier des possessions extérieures comme le Channel Drake, la mer de Ross, surtout.

Le soir même, elle s'embarquait pour le Nord de la concession, y parvenant en pleine nuit, passant dans le fameux fourgon glisseur sur coussins d'air pour une patrouille tout au long de la cinquantaine de kilomètres de banquise séparant le Pacifique de l'Atlantique.

Des projecteurs illuminaient cette douve très large qui protégeait la frontière. On baissa l'un des ponts-levis pour qu'elle puisse s'approcher des premières lignes avec ses rouleaux de fil de fer barbelé, ses tranchées, ses casemates toutes creusées dans la banquise. Le chef d'état-major, le colonel de police Inquisit, la conduisit dans son poste de commandement sous-glaciaire et lui dévoila tout un système de défense offensive conçu par Lienty. Il s'agissait de souterrains conduisant directement au-delà des lignes patagones et destinés, en cas d'attaque, à prendre les assaillants à revers. Yeuse demanda si le creusement de ces tunnels avait pu se faire vraiment à l'insu des Patagons.

— Il vous a fallu des foreuses, des machines diverses. Comment avez-vous fait pour les rendre silencieuses et pour évacuer les gaz ? Nos ennemis d'en face possèdent aussi des analyseurs de l'air et ont pu enregistrer une augmentation de CO₂.

— Nous avons profité du creusement de ce canal-douve destiné à ralentir la progression des Patagons. L'idée est venue à Lienty, juste avant le percement de la banquise par le brise-glace, et si les capteurs d'en face ont relevé des gaz brûlés, ils les ont attribués au *Dark* et aux bulls qui travaillaient dans ce chantier.

Elle poursuivit son inspection jusqu'à la côte Est, où dans une minuscule station l'attendait son wagon spécial, une couchette où elle s'allongea avec un plaisir infini. Ce fut là soudain qu'elle eut un geste instinctif pour chercher le corps de Lien et le caresser, et qu'elle prit conscience de sa disparition. Peut-être parce qu'elle était épuisée fondit-elle en larmes et s'endormit sur son chagrin. Elle se réveilla en gare de Ragustown, alla prendre possession du bureau de Lienty, ouvrit son premier dossier. Peu après le chef de la comptabilité lui apporta ses données. Le trafic ne cessait de baisser, et après des mois de grande activité on enregistrerait vingt pour cent de diminution, mais l'affaire restait hautement rentable et de plus permettait de vendre le fuphoc dans les Kerguelen bien moins cher qu'avant l'ouverture du Channel.

CHAPITRE 10

Songe perdit la notion du temps, une fois emprisonnée par la police de Patagonie orientale, avant d'être transférée dans ce fourgon cellulaire, certainement attaché à un train de marchandises, car il n'en finissait pas de manœuvrer, de reculer, de repartir, de stationner. Sa cellule était totalement isolée du bruit mais non du froid, et elle avait pris l'habitude d'aller et venir, la seule couverture de sa couchette sur les épaules. Elle avait beau la resserrer autour de son corps, essayer de la garder bien fermée, elle finissait par s'ouvrir et finalement glissait de ses épaules. Elle avait demandé à ses geôlières de lui fournir de quoi l'attacher, mais celles-ci ne donnaient jamais une réponse, en fait elles ne parlaient jamais.

Songe estimait avoir affaire à des jumelles impossibles à distinguer l'une de l'autre. Il était matériellement exclu que ce soit toujours la même personne qui se présente de jour comme de nuit. Dès les débuts de son incarcération dans cette cellule, elle avait décidé de contraindre ses ravisseurs à de multiples apparitions, et elle hurlait, cognait avec son tabouret de plastique contre la porte de la cellule. Elle était allée jusqu'à laisser couler le robinet de son lavabo afin que l'eau envahisse le couloir central. Le train avait alors stoppé immédiatement et brutalement. Elle ne savait pas si un système détectait les fuites d'eau et agissait sur les freins. Mais à chaque esclandre une femme était apparue et il était impossible que ce fût toujours la même. Elle l'avait harcelée des heures durant par toutes sortes d'excentricités, renversant son plateau repas par le guichet, commençant de dégarnir le matériau isolant au plafond de sa cellule. Et chaque fois, des dizaines de fois, c'était la même figure lourde, bovine, impassible, des yeux morts sans cils, sans mouvement des paupières.

Donc elle en conclut qu'il s'agissait de sœurs jumelles ayant été recrutées pour égarer les prisonniers. Alors son objectif fut de les différencier l'une de l'autre. Mais elle avait beau les observer, elle ne parvenait pas à repérer le détail qui les distinguerait. Depuis qu'elle s'était calmée, l'une ou l'autre des deux sœurs ne la visitait que le matin pour apporter le plateau du déjeuner, à dix heures pour vérifier si elle avait fait sa toilette, à midi, quatre heures, au dîner et avant l'extinction des feux. Puisqu'elle était devenue beaucoup plus docile,

au lieu d'ouvrir seulement le guichet, la geôlière de service entra dans la cellule. Songe avait étudié les possibilités de l'affronter physiquement, de l'assommer et de s'enfuir, mais que pourrait-elle contre une masse de muscles de quatre-vingts à quatre-vingt-dix kilos avec ses cinquante personnels ? Elle trouva autre chose. Une lunule au coin droit de la bouche, une ride en forme d'arc et elle décida d'utiliser ce mot pour baptiser la porteuse de ce signe distinctif. Elle avait d'abord pensé à Arch, mais trouva plus gentil de dire Archie. La première fois qu'elle interpella ainsi la gardienne, celle-ci resta comme toujours sans réaction.

— Vous, c'est Archie, et votre sœur Archieless. Mais si ça ne vous convient pas, vous n'avez qu'à m'indiquer votre véritable nom et j'oublierai ces surnoms.

Elle admit qu'Archie vienne tout au long de la journée lui rendre visite avec les plateaux ou simplement pour la surveiller, mais que le lendemain matin, au petit déjeuner, ce fût toujours elle, voilà qui dérégla tout son système. On n'avait jamais vu des gardiens de prison travailler des journées et des nuits entières sans jamais prendre de repos, ou bien alors le système pénitentiaire était aussi épouvantable pour les surveillantes que pour les prisonnières.

La troisième nuit elle appela sous prétexte qu'elle ne se sentait pas bien et Archie se présenta, lui mit sa grosse main sur le front, n'y trouva pas trace de fièvre et s'en alla. Elle revint avec une boisson chaude qui fit dormir Songe assez tard. Et qui lui apporta son petit déjeuner ? Ce fut Archie.

— Dites-moi, que devient donc Archieless ?

CHAPITRE 11

Lorsque Lienty aperçut les neiges éternelles de la cordillère des Andes, un sentiment d'impuissance l'abattit. Le regard, aussi loin qu'il descende vers le sud ou remonte vers le nord, ne voyait que cette bordure blanche qui tranchait à grand-peine sur le ciel blafard. Malgré l'absence du soleil, cette glace luisait faiblement, contrairement au ciel qui par endroits se plombait d'un gris pâle morose.

Sank, le chef du commando, observait lui aussi à la jumelle cette ligne formidable de montagnes qui culminait quelque part à plus de six mille mètres.

— Je distingue quelques stations à mi-hauteur et j'ai même surpris quelques étincelles, certainement celles de bogies dérapant sur un rail pour faire fondre la neige. Le contact des deux aciers, une fois la couche dégelée, a produit ces étincelles.

— En dessous de nous c'est une brume épaisse que nous ne pouvons affronter pour nous poser. La couche des arbres est juste en dessous. C'est le processus de glaciation des cours d'eau, des lacs, des mares qui produit ce phénomène. La masse végétale reste chaude et le froid s'abat sur elle brusquement.

L'altimètre confirmait le danger et l'hydravion se laissa dériver vers l'est pour trouver un endroit, sinon pour amerrir mais pour se poser. Il lui fallait au moins six cents mètres de plat pour y parvenir, cependant un kilomètre eût été préférable. Le chef pilote choisit une rivière gelée, et à part quelques cahots tout se passa bien.

— Ce prétentieux de Centdix arrivera certainement avant nous dans le coin, mais repérera-t-il le quartier général de Lascasas, pas sûr.

— Vous le craignez ou le souhaitez ? demanda Sank en souriant.

— Je ne sais plus. Centdix veut surtout démontrer que lui et ses hommes sont des foudres de guerre, et le sort de mon cousin lui importe peu.

— Tom-Tom a dû lui faire la leçon, tout de même.

— Tom-Tom est à la veille de quitter son poste de président et il

est prévisible que Centdix sera élu à sa place. D'autant plus triomphalement qu'il aura remporté une victoire sur la Caste des Aiguilleurs.

— Ça, c'est autre chose, murmura Sank. Vous avez caché à Centdix que nous possédions des glisseurs sur coussins d'air. Alors que lui ne dispose que de ski-cars qui ont besoin d'une assise de glace ou de neige pour avancer. Nous, nous pouvons en principe passer sur n'importe quel terrain.

— Vous croyez que je vais me vanter de posséder de si merveilleux véhicules que je n'ai pas encore payés, malgré trois sommations envoyées par Chalazy, le constructeur ? Je lui dois une somme considérable. Il a cru que j'allais puiser dans la caisse de Channel Drake pour le payer, mais en réalité j'ignore quand je pourrai le faire.

— C'est à cause de la menace patagone Est que vous vous êtes aussi sévèrement endetté.

— Sans ces troupes massées au Nord, je serais resté plus économe.

Il pensait à Yeuse qui allait retrouver dans les dossiers les sommations envoyées par Chalazy. Un homme de loi avait spécialement fait le voyage en baleinier depuis Cooktown pour les lui délivrer, et après quinze jours d'attente avait réussi à réembarquer sur un bateau marchand, du genre radeau bricolé. Possible qu'à l'heure actuelle il gise dans les fonds marins, ce genre d'embarcation ne résistant pas à un petit grain.

— Nous allons assurer la sécurité de l'hydravion. Il doit exister encore quelques tribus primitives qui au cours de ce réchauffement avaient réapparu. Elles pourraient trouver miraculeux la présence d'un abri aussi confortable que le 520. Nous devons, d'ici vingt-quatre heures, le rendre invisible à moins de deux cents mètres et ensuite nous partirons vers ces monstrueuses montagnes. De ma vie, je n'ai jamais escaladé plus de cinquante à soixante mètres de dénivellation et nous avons en face des cinq à six mille mètres.

Les préparatifs commencèrent. Les Carminale nouvelle génération furent essayés sur la rivière glacée, puis dans la forêt où le froid commençait son œuvre de bûcheron impitoyable. Ces grands arbres gangrenés ne tenaient debout que soutenus par la végétation exubérante. Celle-ci, gelée, glissait au sol, cassée en débris de glace, en gros blocs de feuillages durcis, et cette biomasse d'osciller dangereusement à cause du vent des cimes et de s'abattre avec fracas. Des milliers de chutes que les audiophones enregistreraient jusqu'à

rendre l'âme. Il fallut pour les réparer une journée entière.

Ils s'en allèrent de nuit dans des Carminale pouvant emporter huit hommes et leur équipement. Suivaient deux autres bourrés d'appareils, d'armes et de nourriture. Très vite, Lienty comprit qu'il était inutile de traverser une forêt aux chutes d'arbres continuelles. Il fallait des cours d'eau remontant vers le Nord. Certains suivaient de tels méandres qu'il était difficile de croire qu'ils descendaient de la Cordillère, et pourtant c'était leur cas à quatre-vingt-dix pour cent.

À la fin de la première journée, ils n'avaient parcouru qu'une vingtaine de kilomètres, en restait au moins quinze fois plus. Lienty passa la nuit à étudier des cartes récentes, de vingt ans d'âge, toutes enregistrées sur son portable. Pour franchir cette distance, il leur faudrait parcourir trois fois plus de chemin.

CHAPITRE 12

Ils dormaient profondément lorsqu'on frappa à la porte de leur compartiment et Movane fut la première à réagir. Elle ne savait plus où elle était, ne comprenait pas que la couche de glace en dessous d'elle fût aussi moelleuse, se croyait toujours dans ces trous qu'ils creusaient chaque fin de nuit pour se terrer comme des bêtes jusqu'au soir.

— Je suis votre hôtesse et je viens vous demander si vous voulez votre petit déjeuner, car je dois sortir et je ne peux attendre.

Césaire se réveilla à son tour, mais fut plus prompt à réaliser où ils se trouvaient, un traintel bon marché dans une localité nommée Khristian Station.

— J'ai un plateau dans les mains, le voulez-vous ?

— J'arrive, lança Césaire qui enfila à la hâte sa combinaison pour aller ouvrir. À peine avait-il déverrouillé que le battant fut violemment projeté et le renversa sur la couchette double. Une ruée sauvage d'hommes en uniforme les submergea et dès lors, pendant des heures, Movane ne put s'expliquer ce qui lui arrivait. Elle croyait faire un de ses cauchemars, jusqu'à ce que Césaire qu'elle n'avait plus revu pénétre là où elle se trouvait, dans une cellule de la police de Khristian.

— Où étais-tu ? demanda-t-elle innocemment.

Épuisée par les privations, la longue marche vers l'ouest, elle avait peu à peu perdu le sens des réalités, allant jusqu'à oublier pourquoi ils fuyaient tous les deux.

— Nous avons été arrêtés. La patronne du traintel avait averti la Sécurité de la Compagnie alors que nous étions dans le bain, hier soir. Ils sont venus au plus vite d'une grande station et nous ont sauté dessus au petit matin.

— Nous n'étions pas cachés dans un trou ? demanda-t-elle, s'obstinant à penser qu'ils se trouvaient alors en pleine solitude le long d'un réseau.

— Movane, je viens d'être interrogé par un policier Aiguilleur. Nous allons être transférés à Salt Lake Station.

Elle sourit.

— L'ambassade nous a fait délivrer ? Je bénéficie toujours de l'immunité diplomatique, alors ?

— Non, ce n'est pas exactement ça. Nous allons être transférés à SLST pour une transaction. Je ne sais encore laquelle, mais je pense que nous devons accepter. Je voulais t'en parler avant de donner mon accord.

— J'ai soif, dit-elle. Pourquoi n'avons-nous pas mangé quelque chose cette nuit ?

Puis elle se souvint de cette femme qui frappait à une porte et leur proposait un petit déjeuner, raconta son rêve à Césaire qui lui certifia que ce n'en était pas un.

— Nous allons avoir de quoi manger et boire et tu pourras réfléchir. Devons-nous accepter de partir pour SLST, ou bien nous laisser enfermer dans un train de concentration qui n'arrêtera jamais de tourner sur le petit réseau du pôle ?

Elle quitta la couchette où elle était allongée, ne comprenant toujours pas comment elle était parvenue jusque-là. Césaire lui raconta qu'elle était plongée dans une sorte de léthargie due à un épuisement profond et que lui seul avait été interrogé par les Aiguilleurs de la Sécurité. On ouvrit la porte et Césaire prit des mains d'un gardien un plateau de nourriture. Elle se jeta sur la boisson chaude, un café de maïs grillé et but plusieurs tasses.

— Que nous veut-on ?

— Je l'ignore, mais ils savent beaucoup de choses sur nous et j'ignore comment ils ont pu avoir des informations sur mon passé, par exemple. Je viens de l'hémisphère Sud et ils savent que je suis originaire de l'espace, et que j'appartiens à un groupe d'Eugénistes. Cependant, ils ne paraissent pas comprendre ce que ça signifie. Mais c'est très inquiétant car mon dossier a dû être piraté quelque part, sans que je m'en doute. Soit j'ai été trahi par mes amis du Sud, soit les Aiguilleurs sont plus efficaces que je ne pensais. En ce qui te concerne, ils ont eu beaucoup moins de mal, et connaissent ton itinéraire depuis ton jour de naissance.

— Ont-ils parlé de mes parents ?

Césaire détourna son regard.

— Ils ont essayé de biaiser, lorsque le secrétaire a prononcé les noms de Lou et Gina Marqua. Je crois qu'ils ne courent aucun risque.

— Donc, ils confirmaient indirectement que mon père et ma mère travaillent pour la Sécurité Aiguilleur dans la chasse aux Aliens ?

Leur repas terminé, on les conduisit dans une salle d'eau pour qu'ils fassent leur toilette. Ils y trouvèrent du linge de rechange, mais aussi des combinaisons isothermes. Césaire les examina et découvrit qu'elles pouvaient les aider à supporter une température de zéro degré, mais pas en deçà, donc elles ne pouvaient servir à une évasion en pleine nature par des moins vingt-cinq, moins trente.

Avant la fin de la matinée ils embarquaient dans un aviso des Aiguilleurs, enfermés dans une petite cabine étroite, mais non entravés.

— Reposons-nous car si nous allons vraiment à SLST, nous en avons pour toute la journée et peut-être la nuit. Autant arriver en pleine forme si nous devons discuter avec les autorités sur notre destin.

Césaire s'endormit le premier et elle resta éveillée durant des heures, essayant de reconstituer sa mémoire immédiate qui aurait dû conserver les événements des deux ou trois derniers jours. Ce fut un travail mental si épuisant qu'elle céda à son tour au sommeil.

CHAPITRE 13

Son frère Liensun lui apprend qu'un hydravion 520 allait décoller pour le Channel Drake et qu'il veillerait personnellement à ce que ce départ ait bien lieu.

— Il a fallu que je me fâche pour que cette Vorgine accepte de détacher un appareil afin de le prêter à Yeuse qui, momentanément, remplace Lienty là-bas. Le cousin, lui, recherche notre père.

— Je veux embarquer dans cet hydravion. Je veux rencontrer Yeuse. Elle revient de l'Amazone et a certainement des détails sur la disparition de papa.

Elle était la seule à se servir de ce mot enfantin pour désigner leur père. Liensun ne se souvenait pas de l'avoir fait, mais lorsqu'il avait rencontré Lien Rag, il était déjà un adulte plein de méfiance envers son supposé créateur. Il avait d'ailleurs longtemps douté de la version que Jael lui avait donnée sur les circonstances de ses origines. Jael était sa sœur et la femme de Lien Rag ces dernières années, si bien que Fleur était à la fois sa demi-sœur et sa nièce.

— Je pensais que tu resterais un peu avec moi. Ton retour me fait un énorme plaisir et même...

Il eut un petit sourire embarrassé, presque confus.

— Tu me donnes envie de reprendre goût à l'existence. Je crois que je me suis fourvoyé. Je me suis mis dans la tête qu'en vivant cette vie pastorale avec des agneaux à vacciner, à élever, des fromages de lait de brebis à faire, j'avais trouvé un sens à mon avenir, mais je... Je me suis certainement trompé, et ce matériel ferroviaire que le *Mayflower* nous propose à un prix extrêmement compétitif, me donne envie de reprendre du travail à la Société Ferroviaire des Kerguelen. Je suis fortement endetté, un million d'océanos, mais j'appartiens toujours au conseil d'administration, même si nous avons déposé le bilan.

— Comment pourrais-tu acquérir ce matériel ? Le cargo en est rempli jusque sur le pont, tu l'as vu, et il y en a pour de l'argent même si tu trouves que ce n'est pas cher.

— En tant que président en titre du gouvernement, je pourrais aisément obtenir un crédit des banques.

— Laquelle ? Il y en a donc plusieurs qui se sont installées à Cooktown, depuis que j'ai partie ?

— Je pense surtout à la Vatican Limited. Ils ne savent comment s'insérer dans la vie quotidienne des Kerguelen, voudraient soutenir plusieurs projets financiers et économiques, mais ici les gens sont assez méfiants envers les Néos, même les plus ardents des fidèles.

— Ce cardinal Melchior m'a justement prié d'évoquer la question d'un représentant du pape chez nous.

— Un nonce apostolique ! fit Liensun en hochant la tête. Il y a longtemps qu'ils le demandent. Notre père a toujours refusé et j'ai fait comme lui. Maintenant, reste à savoir si c'est une bonne politique. Dans la situation actuelle nous allons de plus en plus faire appel aux Néos, ne serait-ce que pour utiliser leurs puissants émetteurs. Il y a celui de la Nouvelle-Amsterdam et celui de Magellan Station. Les deux ont des portées si considérables qu'ils peuvent atteindre n'importe quel point du globe. Des tas d'espions ont essayé d'en connaître le secret, mais tous ont échoué, et même les Aiguilleurs ne disposent pas d'un système radio de cette puissance, étant forcés eux aussi d'utiliser des relais. Nous, dans notre position si éloignée, nous devons attendre qu'un de nos baleiniers se trouve approximativement entre, par exemple, le Channel Drake et les Kerguelen pour communiquer.

— Pourquoi ne pas installer un bâtiment stationnaire qui tiendrait lieu de relais ? Il y a bien un baleinier ravitailleur qui vous sert pour différentes expéditions lointaines, pourquoi pas un bateau relais ?

— Parce que nous ne construisons plus de bateaux, et que le cimetière naval abandonné par la Guilde des Harponneurs ne contient plus que des épaves inutilisables. Nous manquons de matériel, de matériaux, de gens qualifiés.

— J'ai vu la structure de cet ice-tanker que papa avait mis en chantier avant de se lancer dans cette expédition fantastique. Tu sais que je l'admire d'oser à son âge entreprendre des opérations de cette envergure ?

Il eut l'impression qu'en proclamant ainsi son enthousiasme, elle sous-entendait que par ailleurs les gens l'avaient souvent déçue par leur immobilisme, et aussitôt il fit le rapprochement avec lui-même et éventuellement Kurty.

— Tu as abandonné ton compagnon ?

— Je préfère ne pas en parler.

— Une seule chose, vous avez vraiment sorti la fameuse Locomotive-pirate de la mer où elle était engloutie depuis bientôt vingt ans ?

— Kurty l'a fait. Il a travaillé dur pendant des mois et des mois. Il a appris à plonger dans des eaux glacées, a trimé par vingt mètres de fond. Il était si acharné dans cette tâche, possédé au point d'en devenir halluciné, que je me suis éloignée un temps. Je l'ai retrouvé aux commandes de cette machine, mais il n'était plus le même homme. C'était comme si parvenu à ses fins il renonçait à toute ambition, même la plus noble.

Liensun préféra ne pas insister. Il éprouvait pour sa demi-sœur, depuis qu'elle était de retour, une grande tendresse, regrettant de s'être mal comporté à son égard autrefois. C'était aussi une très jolie fille, élégante et d'une grande intelligence.

— Toute banque demande une caution pour un prêt, crois-tu que ta qualité de président suffira ?

Comme il ne répondait pas, elle se fit plus incisive :

— Vas-tu leur laisser entendre que la question d'un nonce apostolique pourrait trouver une solution ? Irais-tu jusque-là en l'absence de papa ?

CHAPITRE 14

Lorsque Bourguine appela vers dix heures du matin, elle était en compagnie de son staff d'astrophysiciens dans la coupole, et elle dut répondre alors qu'ils pouvaient suivre la conversation. Il lui raconta la visite d'Opérasque qui s'était beaucoup intéressé aux travaux en cours.

— Ensuite nous avons eu un entretien en tête à tête et il m'a demandé de but en blanc ce que je pensais de votre théorie sur les logiciels biologisés. Je lui ai franchement répondu que j'avais réfléchi sur la question et que je m'étais senti obligé de revoir ma position. J'ai justifié cette révision en affirmant que tout scientifique sérieux devait accepter certaines choses, à la lecture des archives anciennes et au su des résultats que vous avez obtenus dans la lutte contre le froid, en forçant ces fameux logiciels à modifier leur comportement. Oui, j'ai osé utiliser un mot aussi inattendu pour lui faire admettre que ces outils de travail informatique avaient acquis une autonomie qui les rapprochait des agissements humains. Et le plus fort, c'est qu'il m'a écouté jusqu'au bout avant de me demander, sans faire de commentaires sur ce que je venais d'exprimer, quelle était aussi mon opinion sur cette nébuleuse que certains appelaient Shade et d'autres Flatty. Là, il m'a un peu coincé, car dans ce laboratoire de 87°7 nous ne possédons pas les moyens nécessaires pour observer cet objet céleste. Et de plus nous sommes très sévèrement contingentés en fourniture énergétique. Cependant je me suis permis de lui répondre que vous étiez certainement plus à même de le renseigner sur le sujet, mais que vous deviez avoir de grandes certitudes pour oser être aussi affirmative. « Les Aliens qui nous menacent proviendraient-ils de ce satellite inconnu et si difficile à observer ? » m'a-t-il alors demandé. Je n'ai pas voulu répondre. Il a continué car, disait-il, il voulait comprendre si ces Aliens étaient installés dans la Panaméricaine depuis longtemps après un flux migratoire désormais interrompu, ou bien si je pensais que ces extraterrestres disposaient de véhicules capables d'aller et venir de la Terre vers ce Shade. Il a même sorti le nom de navette.

Les compagnons de Louria se laissèrent aller à des exclamations ironiques qu'entendit Bourguine. Il lui demanda pourquoi elle n'était pas seule, et elle lui expliqua qu'elle faisait une dernière visite de la coupole d'observations avec ses collaborateurs, lorsqu'il avait appelé.

— Cela m'ennuie, dit-il agacé, car j'ai exprimé des opinions que je voulais seulement vous confier, à vous seule.

— Ils sauront garder le secret, promit-elle.

Mais il était vraiment très contrarié, car il raccrocha tout de suite après. Elle le rappellerait, une fois le président reparti, pour s'excuser et l'assurer que ce qui se disait dans cette partie du train-observatoire avait toujours été considéré comme confidentiel. Mais pour être tout à fait sûre qu'il n'y aurait aucune suite fâcheuse, elle contrôla si la conversation avait été enregistrée. Elle l'avait été sur ordinateur et elle l'effaça. Bourguine faisait vraiment preuve de bonne volonté à son égard, et ce n'était pas le moment de se fâcher avec lui. Elle ne savait encore si elle accepterait le poste ministériel, mais si elle disait oui, elle débloquerait un plus gros quota d'énergie pour le 87°7 et engagerait la construction d'un radiotélescope plus puissant pour satisfaire Bourguine.

Alors que tout le personnel, depuis le plus jeune marmiton jusqu'à Jane Marwell, était figé dans une angoisse profonde, Opérasque sortit de son train spécial pour se précipiter vers eux. Il serra chaleureusement les mains de Louria, puis celles de Jane qui avait été la négociatrice du moratoire.

Très enthousiaste, regrettant de n'avoir pas visité ce merveilleux endroit plus tôt, il serrait encore des mains et paraissait même sur le point d'embrasser toutes les femmes présentes. Louria eut l'impression que le premier moment de flottement passé, tous les présents succombaient à ce charme quelque peu démonstratif.

— Je suis heureux de déjeuner avec toutes ces personnalités d'une grande expérience scientifique, mais je voudrais que nous prenions déjà quelques instants pour une courte exploration du ciel. Je sais que ce n'est guère l'heure ni le moment idéal, mais tant pis.

Toujours enchanté, il s'installa dans la nacelle du grand télescope classique en compagnie de Louria, et lorsqu'il découvrit l'image d'Altaï quelque peu déformée, il resta comme frappé de stupeur. Il réagit pour dire que la première fois qu'il l'avait découverte, c'était en compagnie de Charlster, et qu'il lui semblait que ce morceau de Lune avait subi des métamorphoses. Intriguée, Louria fit redescendre la nacelle pour lui montrer les dernières images de synthèse réalisées d'après les données du radiotélescope, et il persista dans son affirmation que ce n'était pas ce qui restait dans son souvenir. Il ajouta qu'il possédait une mémoire infailible et Louria voulait bien le croire.

Le déjeuner fut très animé, très cordial, mais au moment des cafés et des alcools il demanda à Louria un entretien privé. Elle le conduisit dans son bureau où le service de protection du président achevait l'inspection des lieux. Il refusa le fauteuil de la directrice, s'assit comme un visiteur.

— Bourguine vous a mis au courant de ce qui me préoccupe ?

Impossible de le nier.

— Je veux que vous *me parliez de ce* Shade pour commencer, de ses éventuels colons. Et ensuite je souhaiterais que vous me parliez des véhicules spatiaux qui auraient transporté sur Terre ces Aliens qui nous donnent quelques soucis.

— Ne voulez-vous pas aussi quelques informations sur les logiciels particuliers d'Altaï ?

CHAPITRE 15

La première escarmouche se déroula au milieu de la troisième nuit de son séjour, et Yeuse, sans perdre de temps, embarqua dans le glisseur mis à sa disposition. Une heure plus tard elle était sur les lieux de l'engagement. Le colonel Inquisit l'attendait. Il paraissait peu inquiet, estimant qu'il s'agissait d'un test patagon pour jauger leur capacité de résistance.

— Une simple démonstration avec beaucoup de flashes de projecteurs, des tirs de mitrailleurs. Seules les armes individuelles sont entrées en action. Demain, le quartier général d'en face nous enverra ses excuses, parlera d'un excès de nervosité d'un corps de garde. Nous avons répondu de la même façon avec des tirs individuels et beaucoup de lumières. Surtout pas de surenchère.

Elle pénétra dans son fourgon Carminale, en apprécia le confort et les installations radar, radio, etc. Un véritable quartier général se déplaçant dans toutes les directions, à quatre-vingts kilomètres à l'heure.

— Les Patagons sous contrôle des Aiguilleurs ne peuvent se permettre le même équipement. Ils doivent respecter les accords de la CANYST disparue depuis le réchauffement, ce qui est absurde. Ils ne sont donc pas aussi mobiles que nous.

Inquisit craignait des fuites de documents secrets.

— Les Patagons ont peut-être entendu parler de notre système de contre-attaque à partir des tunnels sous-glaciaires, mais n'en sont pas certains. Tous les sondages qu'ils pourraient avoir faits ne donneront aucun résultat, car nous les avons prévus. Excepté s'il s'agit de sondages mécaniques avec un trépan et des tiges emboîtables. Je pense qu'ils ne les utiliseront qu'en dernier ressort. Pour l'instant ils sont rassurés par leurs sondeurs à ultrasons dont l'écho n'a rien donné, et pour cause. Nous avons installé un système indiquant une continuité glaciaire sur chaque trouée de tunnel. Et s'ils veulent à tout prix sonder la banquise, ils ne sauront par où commencer. Sur cinquante kilomètres de largeur, il faudrait envoyer le trépan au moins cinq à six cents fois pour tomber sur un tunnel.

— Dès que l'hydravion sera là nous effectuerons des observations à ce sujet. Savez-vous si les Patagons disposent du matériel nécessaire ?

— Ils ont fait venir une sorte de derrick de forage mobile, mais pour l'utiliser il leur faudra construire une voie parallèle au réseau qui court le long de la frontière. Pour l'instant ils n'ont pas commencé les travaux.

Peu à peu les tirs s'espaçaient et les projecteurs commençaient de s'éteindre en face. Mais quelques-uns continuaient de balayer la banquise, et du côté sud la surveillance restait vigilante.

Elle demeura en compagnie du chef d'état-major et avec lui fit la tournée des différents postes de combat. Les soldats paraissaient heureux de voir que la nouvelle patronne de Channel Drake était déjà avec eux en pleine nuit.

— Ils ont un excellent moral, mais vous leur donnez un plus. Ce sont pour la plupart des colons récents et ils veulent réussir leur installation sur place. Les Patagons ne les impressionnent guère et je suis certain qu'ils résisteront jusqu'au bout.

— Tout de même, vous n'êtes pas sûr de pouvoir l'emporter ?

— Je suis réaliste. Face à cinq mille combattants supérieurement armés, et avec cinq mille autres en deuxième vague que voulez-vous espérer ? Je ne suis pas défaitiste et je compte beaucoup sur les tunnels. Lorsque nous surgirons dans leur dos pour les prendre à revers, j'espère que l'effet de surprise sera d'une grande efficacité.

— N'avez-vous pas prévu des bateaux qui pourraient également transporter des commandos sur leurs arrières ?

— Pour la première fois dans l'histoire contemporaine, les Patagons ont immergé des mines. Je ne savais même pas qu'il en existait à notre époque. J'avais lu d'anciens récits de guerre où il en était beaucoup question, mais voilà qu'elles réapparaissent. Nous pensons que les Aiguilleurs les ont fournies.

Elle attendait impatiemment l'hydravion pour une première visite à Reiner. Elle le forcerait à se déclarer dans un sens ou dans un autre, ou à s'affirmer neutre. Mais il ne pourrait pas lui refuser un appui seulement moral si elle souhaitait rencontrer Léonora Cabana dans Magellan Station.

Au petit matin, après avoir pris un déjeuner avec une section, elle repartit, Inquisit affirmant qu'il ne se passerait rien. Une fois à

Ragustown on la prévint que l'hydravion tant espéré était attendu au début de l'après-midi sur l'aéroport.

Elle travailla jusqu'à midi à ses dossiers, surtout de la comptabilité. Elle voulait connaître le fonctionnement du Channel, ses coûts, ses bénéfices. Si elle ne parvenait pas à augmenter ces derniers, elle souhaitait au moins maintenir le statu quo, pour que Lienty ne regrette pas d'avoir songé à elle pour son intérim.

Elle se retrouva à l'aéroport en compagnie de Farawel, le directeur général.

— Fleur, la fille de Lien Rag, est dans l'appareil. Nous venons de l'apprendre par la tour de contrôle.

— Elle a donc quitté le *Mayflower* ?

Elle appréhendait cette visite inattendue, sans trop s'expliquer pourquoi. Lorsqu'on lui avait dit que cette fille avait transité à bord d'un cargo chinois par le Channel, elle ne s'était pas expliqué sa présence. Elle ne pouvait avoir su que son père avait disparu, puisque depuis des semaines elle était en plein océan Pacifique.

CHAPITRE 16

Durant la vingtaine d'années qu'avait duré le réchauffement, l'hydrographie de l'Amazonie était devenue délirante, avec des dérivations sauvages, des bras qui se ressoudaient après des méandres nombreux, des canaux naturels qui sillonnaient des kilomètres carrés de forêt équatoriale. Lienty estimait que les trois quarts de cette partie nord de l'ancien Brésil avaient été recouverts par l'eau.

Pour profiter avantageusement de cette situation géophysique, le cousin de Lien Rag avait pris la décision d'utiliser l'hydravion, contrairement à son plan primitif. Chaque nuit, durant quelques heures, l'appareil survolait toute une zone à l'est, que l'expédition affronterait dès le lever du jour. Des photographies à l'infrarouge étaient alors prises et Lienty, les recevant sur son écran, pouvait tracer sa route pour les huit heures de lumière à venir. De cette façon, ils progressaient beaucoup plus vite, et certains soirs Lienty affichait comme bulletin de victoire les kilomètres gagnés sur le chiffre de la veille. Le plus beau score fut de cent deux kilomètres, mais le terrain uniquement occupé par une banquise fluviale avait permis cette performance.

Chaque jour ils rencontraient les ruines de cette civilisation éphémère née avec la forte hausse des températures. Dans ces régions-là on avait enregistré des cinquante degrés, puisque la Ceinture de Feu n'était qu'à quelques centaines de kilomètres, mais la présence d'une eau abondante en avait limité les effets, au prix d'une humidité extraordinaire. Les habitants de l'endroit avaient le plus souvent édifié des villages sur pilotis. Des dizaines et des dizaines de villages étaient ainsi nés, surtout dans la deuxième période de ce réchauffement, lorsque les hévéas avaient commencé de fournir le latex. On racontait, dans les pays les plus chauds, que la végétation pouvait croître de plusieurs mètres par jour, et l'exemple type était le bambou qui en huit jours atteignait jusqu'à vingt mètres de haut. Avec le latex, les communautés arboricoles imperméabilisaient les pieux des pilotis, mais ne songeaient pas alors à le revendre. D'ailleurs il n'existait aucun réseau commercial organisé, excepté de village à village. Mais cette situation paradisiaque, faite de chaleur, d'eau et de produits naturels ne demandant qu'une cueillette peu fatigante, ne pouvait se prolonger indéfiniment sans attirer les convoitises. Et ce furent les

Aiguilleurs qui les premiers apprirent qu'en aval du fleuve Amazone la vie se développait dans une douce euphorie. Leur étroitesse d'esprit, leur dévotion intolérante envers leur Grand Maître Lascasas, ne pouvaient accepter que des naturels nus et joyeux profitent impunément des richesses apportées par le changement de climat.

Quatre jours après leur départ, les commandos découvraient les ruines stupéfiantes d'un système de défense extrêmement dense et redoutable. La Caste avait fait construire avec les matériaux trouvés sur place, la boue, les troncs d'arbres, parfois des rochers, une double muraille qui enfermait dans son sein des dizaines et des dizaines de petits villages et leurs habitants. Depuis l'hydravion les observateurs relevant les caractéristiques du sol estimèrent que c'était une superficie de près de cent mille kilomètres carrés que les Aiguilleurs avaient ainsi enfermée dans un immense ghetto. Rien n'avait été laissé au hasard et l'espace entre la double muraille était parcouru par un réseau de voies ferrées de huit voies principales. Régulièrement s'en échappait un réseau plus restreint qui traverserait le ghetto avec des stations forteresses érigées en boue et en bois, dont les donjons dominaient le pays de leurs cinquante mètres de haut. Il n'en restait que des ruines déjà colossales, déchiquetées et recouvertes de glaces fantomatiques. Lorsque les commandos arrivaient devant, ils restaient silencieux, inquiets, comme si de ces entassements informes allait surgir une armée de spectres.

Lienty pensait que les Aiguilleurs en poste dans cette immense ceinture fortifiée, obéissant aux ordres, avaient subi les premiers froids, les premières glaciations, étaient morts dans cet enclos né d'une mégalomanie meurtrière. Leurs cadavres devaient se trouver enfouis sous les glaces, témoins à jamais de la folie d'un seul homme. Et cet homme, personne ne savait ce qu'il était advenu de lui, s'il était mort dans les maelströms du fleuve, son corps emporté jusqu'à l'océan, s'il avait survécu, réussi à s'emparer de Lien Rag et des survivants du dirigeavion. Que ferait cet homme, qui de toute sa vie était resté fidèle à la société ferroviaire, à un appareil sophistiqué, peut-être réduit à l'état d'épave ? Le ferait-il détruire sur-le-champ, l'immolerait-il devant tous ses cadres Aiguilleurs réunis pour renforcer leur attachement exclusif au rail, ou bien serait-il tenté de le réhabiliter et de s'en servir ? Il y avait eu en Patagonie quelques défaillances dans la doctrine établie par la CANYST, côté Aiguilleur. On rapportait certaines histoires sur l'utilisation de véhicules non conformes, mais ce n'étaient peut-être que des rumeurs.

Le commando acheva la traversée de l'immense ghetto où des milliers de naturels du pays avaient été réduits en esclavage pour

construire les murailles. Ils péchaient, travaillaient la terre, élevaient des animaux, récoltaient le latex et les produits arboricoles pour ces gardiens en uniforme gris et noir. Que leur restait-il pour leur survie ?

Ce fut un soulagement pour l'équipe d'abandonner ce territoire funèbre, mais la Caste avait construit un énorme réseau qui rejoignait la Cordillère entre deux murailles de vingt mètres de haut. Le froid avait tout gelé dans une immense blancheur virginale, une couche de deux mètres d'épaisseur à travers laquelle, dans des endroits de meilleure transparence, on apercevait des rails, des aiguillages, voire une station forteresse.

— Nous avons la voie toute tracée vers le repaire de notre ennemi, annonça alors Lienty, mais restons méfiants, car il doit bien subsister quelque part des postes de défense encore occupés par des soldats Aiguilleurs.

— Qu'importe, lui répondit Sank, le chef des commandos, nous avons suivi la bonne piste alors que les ski-cars de ce prétentieux de Centdix doivent peiner à remonter le cours figé de l'Amazone, en s'efforçant de passer inaperçus.

Lienty faillit lui répondre qu'il n'y avait pas compétition entre les deux groupes, que le seul but était de découvrir si Lien Rag était en vie, et si oui d'essayer de le délivrer ou éventuellement de le secourir.

Cette grande muraille ébréchée par le nouveau climat leur servirait de repère aussi loin qu'elle se prolongerait, tandis que leurs Carminales sur coussins d'air empruntaient à travers une forêt déracinée les détours de cours d'eau immobilisés.

Une nuit, l'hydravion signala qu'une station importante brillait de dizaines de feux sous une verrière, à une centaine de kilomètres du bivouac du commando, premier signe de vie après des jours et des nuits de solitude oppressante.

— Nous en serons à proximité dans les vingt-quatre ou les quarante-huit heures, annonça Lienty, et c'est alors que les véritables dangers se profileront.

CHAPITRE 17

Mylord lui fit répéter deux fois l'ordre insolite qu'il venait de donner, et Kurty, sans s'énerver, dit qu'il désirait faire halte dans la prochaine station X. La voix synthétique lui fit remarquer que c'était inhabituel et même dangereux, car la région traversée était célèbre pour ses chefs de guerre, ses barons combattifs se livrant à des luttes interclans, à des pillages et à des exactions de toute nature.

— J'ignore totalement où nous nous trouvons actuellement, répondit Kurty, mais j'ai envie d'aller faire un tour dans une station pour changer sinon d'air, mais y voir enfin des visages humains. Dans cette cage dorée, je vis seul, et je finis par oublier qu'il existe autour de nous des hommes et des femmes, des millions d'êtres à mon image. J'ai simplement besoin de m'en assurer.

Mylord ne parut pas apprécier cette réponse et observa un silence qui conforta Kurty dans ses soupçons. Cette voix préfabriquée avait besoin de se référer à des instructions pour trouver quoi lui répondre.

— Nous comprenons votre désir...

— Un instant, intervint Kurty, quand vous dites nous, que signifiez-vous par ce pluriel ?

Nouvelle interruption durant quelques secondes, puis Mylord reprit avec une sorte de soupir de lassitude :

— Le « nous » implique tous les instruments et appareils qui alimentent ma voix. Il en a toujours été ainsi depuis que cette machine fut construite, voici au moins quarante-cinq ans.

— Très bien, ricana Kurty, je suis heureux de savoir que seuls les appareils interviennent dans la proposition que vous allez donc me présenter.

— Nous pensons stationner sur une voie isolée, et de là vous pourriez, avec l'une de nos draisines, gagner la station la plus proche. Nous devons vous expliquer l'historique du réseau sur lequel nous roulons. Sachez que nous sommes dans un pays que l'on appelait autrefois le Pakistan.

À l'appui de ce rappel géographique apparaissait une carte datant d'avant le réchauffement. Les anciens réseaux y figuraient désormais en pointillé, tandis qu'un curseur était en train d'inscrire en rouge le nouveau.

— Ces quatre voies se construisent au fur et à mesure que les glaces remontent vers le nord. Elles finiront par rejoindre celles qui en descendent. C'est dire qu'il ne reste qu'un étroit corridor encore soumis à un climat tempéré à hauteur de l'ancienne mer Caspienne, voir la carte ci-jointe.

Kurty s'émerveillait d'être aussi loin de la Chine où la Locomotive-dieu se trouvait quand il s'était coupé de toute relation avec elle.

— Il y a donc un réseau qui traverse les Indes, fit-il sceptique.

— La famille Kalami ne pouvait faire moins pour sa contrée d'origine, et les filiales de l'Ecuadorian Eastern Company établissent des rails dans toute cette immense région. Mais laissez-moi poursuivre sans m'interrompre, si vous voulez vraiment nous quitter pour aller visiter la prochaine station X. Celle-ci se nomme Lahore Station, probablement en référence à l'histoire préglaciaire. C'est une agglomération où les femmes sont voilées de la tête aux pieds et où les hommes, d'aspect farouche, portent le turban et aussi la barbe. Celle-ci en général est noire et seuls les grands personnages religieux peuvent la porter blanche, si bien que le commun des mortels doit teindre parfois la sienne pour ne pas usurper le pouvoir religieux. Vous avez repris le rasage de votre visage et c'est bien dommage, car vous auriez pu en arborer une superbe, mais nous pouvons y remédier. Dans la salle des fêtes vous découvrirez tous les postiches indispensables. Voici le portrait réalisé sur ordinateur d'un habitant type de Lahore Station. Nous vous en faisons un tirage et vous avez tout intérêt à vous en inspirer.

Mylord avait-il conscience que sa voix dérapait vers le sentencieux, le ton professoral ? Il s'en aperçut, car il reprit avec une plus grande indifférence que la Machine stopperait à une vingtaine de kilomètres de la station X, dans une zone désertique.

— Vous ne pourrez utiliser qu'une draisine assez ancienne et d'apparence délabrée. En réalité il s'agit d'une plate-forme avec un cylindre à vapeur. C'est en général ce type de transport qu'utilisent les gens du pays. Ainsi vous passerez inaperçu. Autre chose, n'oubliez pas de vous prosterner comme tous les autres, cinq fois par jour pour la prière, sinon vous vous feriez lapider.

Il se grima aussi bien que possible, mais les caméras qui le filmèrent déguisé en Pakistanais ayant transmis son image, Mylord exigea quelques retouches avant qu'il ne soit autorisé à se mettre aux commandes de la draisine.

— Vous devriez avoir les pieds nus dans ces mules montantes, les gens du coin sont pauvres et ne connaissent pas l'usage des chaussettes. Ils sortent à grand-peine du réchauffement et d'une température moyenne de vingt-cinq degrés et sont pris au dépourvu.

— Je ne vais pas tout de même me geler les orteils, protesta-t-il. Comment font les gens d'ici ?

— Ils utilisent des bandages de chiffons.

Il ôta ses chaussettes et découpa des chiffons qu'il entortilla autour de ses pieds, et enfin il fut autorisé à s'en aller. Mais au dernier moment Mylord eut comme un cri d'inquiétude :

— Nous espérons que vous n'avez pas l'intention de nous abandonner pour toujours, et que d'ici quelques heures, sinon quelques jours, vous nous reviendrez avec des histoires à nous raconter, peut-être même des souvenirs. La monnaie locale est l'océano, ici aussi.

CHAPITRE 18

Comme le lui avait annoncé Hans Tharbin, le dirigeable *Soleil-Levant* était vraiment en parfait état et le vol à son bord s'effectuait en toute quiétude. Elle avait voyagé deux jours durant en Sibérie centrale dans les convois réguliers, en fait d'infâmes tortillards se déplaçant à trente kilomètres de moyenne, s'immobilisant des heures dans des stations minables battues par des vents glacés, manœuvrant sans cesse, stoppant en pleine solitude parce qu'un groupe de gens dépenaillés, surgis de l'impossible, attendaient. Les wagons, quand ils étaient chauffés, brûlaient un infâme résidu de charbon qui empestait. La fumée envahissait les compartiments. Tharbin lui avait recommandé de passer inaperçue autant que possible, et elle avait loué une couchette dans un compartiment qui en comptait huit. Si bien qu'elle se retrouvait sous le toit de la voiture, avec juste quelques centimètres au-dessus de son nez, avant l'entretoise du plafond. La première nuit une main était venue la palper et elle l'avait mordue avec cruauté. Elle n'avait pas su au réveil quel impudent s'était permis de fourrager dans ses vêtements. Elle ne releva aucune main bandée.

Ce fut dans une halte perdue, avec pour bâtiment un wagon ouvert à tous les courants d'air, qu'elle descendit. On devait venir la chercher, mais le Mongol qui faisait fonction de chef de poste n'était visiblement pas au courant et l'arrivée de cette femme le perturbait. Il lui offrit un bol de thé qui n'était pas du thé, mais une infusion de plantes inconnues. Il lui vendit aussi des galettes très dures, recouvertes d'un fromage au lait de chamelle rance.

Une glace déjà épaisse s'étendait à l'infini de ce plateau sans relief. Si elle avait espéré un véhicule du type glisseur fabriqué par Pavakov, elle fut déçue. En pleine nuit, alors qu'elle couvrait le poêle où brûlait du crottin de chameau, un personnage d'un mètre quarante, enfoui dans une fourrure hérissée de poils gelés, pénétra dans le poste et tendit son doigt ganté vers elle. Il lui désigna le traîneau auquel était attelé un cheval à fourrure. Elle n'avait jamais vu pareil animal. D'une hauteur au garrot d'un mètre trente, de longs poils poissés par une matière grasse, certainement du lard de chameau, le gainaient entièrement, recouvraient ses sabots. Le cocher s'attardait à l'intérieur à boire de ce thé qui n'en était pas et à manger des galettes au fromage rance. Furieuse, elle quitta le traîneau et alla crier des

menaces dans le poste. Effrayé, le petit homme plaqua son repas et sauta dans le traîneau, lui laissant juste le temps de s'installer. Il fouetta le petit cheval qui démarra comme l'éclair. Jamais elle n'aurait cru qu'un si petit animal puisse déployer une telle vigueur, et au bout de trois heures de course elle fit part à son conducteur de son étonnement admiratif. Non sans mal cet homme lui expliqua que la nourriture de son animal se composait d'herbes spéciales, et elle pensa qu'il s'agissait de haschich ou de chanvre indien spécial. Ce type-là dopait son cheval pour qu'il tienne un trot soutenu. Il expliqua qu'une fois arrivé, il faudrait trois jours à l'animal pour s'en remettre, mais il avait une vingtaine de chevaux pour effectuer ses courses.

Elle ne fut pas conduite directement à la base secrète de Tharbin, mais carrément dans une autre station en bordure de réseau, tenue par une femme cette fois. Une Mongole au visage plat, souriante et très chaleureuse. Ses galettes étaient excellentes, recouvertes d'un beurre salé frais, et Ann Suba put dormir dans une couchette installée au-dessus d'un poêle porté au rouge. Cette femme lui expliqua que le bonhomme au fromage rance exploitait l'administration de la Compagnie, en revendant le charbon qu'on lui attribuait pour se chauffer, ainsi que les aliments fournis à chaque chef de poste. Elle fut réveillée vers quatre heures du matin pour embarquer dans un autre tortillard qui l'abandonna en fin de journée auprès d'un aiguillage, avec juste une sorte d'igloo comme poste. Mais le train disparu, il en sortit deux hommes qui, comme pris de folie, détruisirent l'igloo, et d'abord effrayée elle s'aperçut que cet abri avait dissimulé une de ces motoneiges d'autrefois que certains appelaient aussi ski-cars. Et c'est ainsi qu'en trois heures elle se retrouva dans une base confortable, sous un hangar camouflé où attendait le fameux dirigeable. Un second était en plein travail de réhabilitation. Le chef de la base lui présenta le commandant de bord de *Soleil-Levant*, un certain Toz.

— Je commandais le *Soleil-du-Nord* quand je me suis rendu avec voyageuse Songe dans l'hémisphère austral. Elle a déserté mon bord, et lorsque je suis revenu j'ai eu une grosse avarie, et on m'a confié cet appareil-ci, il est excellent et j'espère que vous serez satisfaite. Ce ne sera pas un très long vol.

— Nous allons dans le désert de Gobi, n'est-ce pas ?

— Oui, dit-il, souriant, mais j'ai ordre de ne vous en dire plus qu'une fois sur le point d'atterrir. Ne m'en veuillez pas, mais je tiens à respecter la volonté du président Tharbin. J'aurais pu faire la même chose que voyageuse Songe, car j'ai constaté que la vie était différente dans le Sud, surtout aux Kerguelen. Je ne savais pas ce qu'était une

Compagnie dirigée démocratiquement.

— Il ne s'agit plus d'une Compagnie, mais d'un pays, d'un État comme il en existait beaucoup avant la première glaciation.

— Je ne suis pas très porté sur l'histoire ancienne. Vous connaissez voyageuse Songe ?

Il paraissait conserver plus qu'un excellent souvenir de cette fille, et Ann Suba se douta que, à son habitude, Songe ne s'était peut-être pas montrée farouche. D'autant plus que Toz était un bel homme et qu'elle-même, voici quelques années, aurait été tentée de le séduire. Elle songeait parfois à l'amour, mais soucieuse d'éviter le ridicule elle préférait se présenter en exclue de la sexualité.

Le directeur de cette base dont elle ignorait le nom et l'emplacement, ces changements de train, le parcours en traîneau l'avaient complètement désorientée, ce directeur donc lui fit visiter l'ensemble, raconta que dès le début de la création de la Compagnie du Consortium des Bonzes, Tharbin avait souhaité disposer d'un endroit où il serait plus libre.

C'était Opérasque qui lui avait proposé la direction de cette Compagnie artificiellement constituée des débris de la Transeuropéenne et de la Sibérienne. De plus les Bonzes étaient regroupés en une assemblée qui restreignait ses pouvoirs. Opérasque avait exigé que tous les dirigeables soient détruits et une commission avait assisté à cette disparition des merveilleux appareils.

— Nous en avons sauvé plusieurs. Celui que vous allez emprunter, *Soleil-du-Nord*, et quelques autres démontés.

— Vous vivez loin de tout et j'ai remarqué qu'il y a surtout des hommes dans cette base. Vous ne regrettez pas quelque présence féminine ?

— Ce n'est pas toujours facile. Il y a quelques épouses, mais, justement, vu leur rareté elles évitent de se montrer. Nous souhaitons que prochainement nos conditions d'existence changent enfin.

CHAPITRE 19

Ils apprirent par hasard qu'ils se trouvaient au siège de la Sécurité Aiguilleurs de Salt Lake Station et le lendemain, ils étaient séparés depuis la veille, Movane fut autorisée à rencontrer Césaire durant quelques minutes.

— J'ai reçu la visite d'un certain professeur Esquaille, tu connais ?

— Oui, bien sûr. Je l'ai rencontré la première fois à l'ambassade de la Compagnie du Consortium et aussi au ministère de la Recherche scientifique. Il était seul ? En général il est accompagné du professeur Bourguine.

Elle préféra lui cacher qu'elle redoutait de se trouver à nouveau en présence de Bourguine qu'elle avait mentalement agressé. Il la faisait en quelque sorte chanter, promettant de lui indiquer l'endroit où vivaient ses parents contre sa bonne volonté amoureuse et elle avait projeté en lui, du moins réveillé, des souvenirs de cauchemars qui l'avaient rendu presque fou. Elle avait déjà usé du même procédé qui lui avait permis d'arracher au président Tharbin le secret de l'emplacement de la navette spatiale dans le désert de Gobi.

On les sépara et elle rejoignit sa cellule. Une heure plus tard elle recevait la visite d'Esquaille, qui se montra beaucoup moins chaleureux que lorsqu'il avait admiré son élégance dans les salons du train d'ambassade.

— Nous connaissons dans le détail votre itinéraire depuis que vous avez quitté le wagon d'habitation de vos parents à Coast Station, en compagnie d'un assassin monstrueux. On vous accusa de complicité dans le meurtre de plusieurs personnes. Nous aimerions savoir ce qu'est devenu ce criminel. Il court sur lui une légende si fantastique que nous avons peine à l'accepter telle quelle. Il est dans le caractère de la population de donner à ces assassins une apparence de monstre, et d'ailleurs n'est-ce pas ainsi que les médias surnomment les personnages dangereux ? On parle de diaboliques, de monstres, de vampires, de démons et j'en passe.

Pour rien au monde elle ne parlerait du sphale Zixiss, de crainte d'être prise pour une folle et traitée comme telle. Il fallait voir le

sphale pour admettre qu'il existait vraiment sous forme d'une gargouille volante.

— Vous n'êtes pas ici pour ce motif. La Sécurité ne s'occupe pas des affaires criminelles, même si celle-ci paraît liée à la présence de terroristes aliens sur le territoire de la Panaméricaine.

— Que me reproche-t-on ?

— D'être une Alien, et même si votre sang ne possède pas le signe distinctif de ces gens-là, vous n'en êtes pas moins une extraterrestre. Peut-être que vos ascendants se sont installés depuis longtemps sur Terre, mais vous restez dangereuse et vous l'avez prouvé à plusieurs reprises. Vous avez suivi un entraînement de terroriste dans une base située auprès d'un endroit nommé Gouffre aux Garous.

— J'étais étudiante en astronomie, avec le professeur Bourguine qui se trouvait également là-bas. Pourquoi ne vous intéressez-vous pas à lui ? Il vit complètement libre dans cette station et appartient même au ministère de la Recherche.

— Le professeur a donné des gages suffisants pour être lavé de tout soupçon. Pour l'instant c'est vous et votre compagnon qui nous intéressez. Pourquoi avez-vous ensuite réapparu à Talmyr, la capitale de la Compagnie du Consortium des Bonzes ? Et comment avez-vous fait pour devenir l'intime du président Tharbin ? L'avez-vous séduit ? Il passe pour amateur de jolies filles et vous en êtes une, même si aujourd'hui vous êtes dans un piteux état.

— Vous êtes chargé d'instruire mon inculpation pénale ? Qu'ai-je à gagner dans cette affaire ?

— Il en sera tenu compte, si vous dites la vérité. Pour l'instant je ne suis pas autorisé à vous donner ce genre d'assurance, mais je suis chargé, je vous le répète, de comprendre le sens de vos pérégrinations à travers une partie du monde. Nous avons appris que vous fûtes même chamane dans une caravane de Mongols nomades. Y avait-il d'autres Aliens ?

— Nous cherchions un site pour nous installer, inventa-t-elle, mais notre groupe a été attaqué et presque totalement détruit par des cavaliers mongols. Je suis une des rares survivantes. J'ai pu, après des semaines d'errance et de famine, m'insérer parmi ces nomades comme chamane guérisseuse, quoi...

— Comment avez-vous échoué dans le train-ambassade de la

Compagnie du Consortium ?

— Le président Tharbin est venu me chercher là-bas.

— Mais aucun réseau ferré n'existait alors qui puisse relier Talmyr à l'île de Sakhaline.

C'était donc cela. Esquaille cherchait à lui faire dire que Tharbin voyageait à bord d'un engin prohibé, un dirigeable. Elle avait été enlevée et avait retrouvé le président dans cet aérostat. Par la suite il l'avait traitée, à sa grande surprise, avec beaucoup d'indulgence. Lui aussi poursuivait un but mystérieux qu'elle n'était pas parvenue à éclaircir. Il l'avait envoyée à Salt Lake Station, dans son ambassade, pour essayer de retrouver ses parents.

— Tharbin était arrivé en caravane, dit-elle. Et nous sommes revenus de même.

— Vous savez bien que c'est faux, lui reprocha-t-il avec une tristesse bizarre. L'absence de Tharbin a été limitée à un certain nombre de jours. Un voyage en caravane lui aurait pris quatre fois plus de temps à partir du terminus le plus austral de sa Compagnie. Vous pouvez vous moquer de moi avec des réponses de ce type, mais par la suite vous serez bien forcée de me dire la vérité. Je pensais être assez humain pour vous éviter des souffrances inutiles.

CHAPITRE 20

— Si je peux disposer durant une semaine de toute l'énergie nécessaire, je m'engage non seulement à stabiliser la descente du thermomètre, mais à le faire remonter.

— De combien de degrés ?

— Ça, je ne peux le dire. Mais je suis certaine qu'il remontera. Dans quelles proportions ? Nous le saurons dès le troisième jour, à condition que les stations météo des quatre points de l'horizon se mobilisent et tiennent compte de certains facteurs, surtout du vent.

Opérasque la fixait de son regard étrange, comme s'il voulait l'hypnotiser. Il l'avait écoutée expliquer calmement, simplement, la réalité des logiciels biologisés, en faisant un historique, sortant le dossier qu'elle avait préparé à son intention. Elle y avait ajouté des extraits des ouvrages de Truong-Ngoc, *Totalement inhumaine*, un essai paru en 2002, et qu'avait précédé un roman sur le même sujet : *Le Successeur de Pierre* en 1999. Opérasque examinait tout, écoutait en même temps ses prédictions qui annonçaient l'émergence d'une intelligence supérieure à celle de l'homme dans les réseaux.

— À cause du double effet, la biologisation et ce qu'on appelait alors la mondialisation libérale. Mais vous savez aussi bien que moi que le réchauffement n'a pas détruit en totalité les réseaux informatiques, disons qu'il en reste dans les trente à quarante pour cent. Ces réseaux ne sont pas à la portée du public, mais je suis certaine que vous, qui avez la responsabilité du pouvoir, pouvez en utiliser pour communiquer avec vos représentants installés à l'autre bout du monde.

Elle n'osa pas lui demander s'il ne communiquait pas également avec Lascasas, là-bas, dans la cordillère des Andes.

— Si j'insiste autant, c'est qu'indépendamment de l'action novice pour nous autres humains des logiciels d'Altaï, tous les réseaux terrestres encore utilisables sont peut-être pollués, et il est possible que vous ne receviez que des informations « épurées » par cette intelligence biologisée.

Elle savait qu'elle ne parvenait pas à le convaincre. Il avait besoin

d'un ennemi facile à identifier, d'hommes et de femmes qu'on pouvait désigner comme ennemis à cause d'un gène déficitaire dans leur sang. Comment expliquer à l'opinion publique, à ces téléspectateurs ne disposant que de quelques bribes de connaissances scientifiques, ce qu'était un logiciel biologisé ? La plupart ne savaient même pas ce qu'était un logiciel, même si quarante pour cent d'entre eux possédaient un ordinateur ou son équivalence.

— Pour effectuer une comparaison entre ce que votre correspondant vous envoie de... mettons d'Anadyrgrad en mer de Béring et ce que vous recevez, il faudrait que par le biais d'un messenger de confiance, ce personnage vous envoie la copie conforme de son message. Et vous pourriez par exemple tendre un piège à ces logiciels, qui tout au long des réseaux transmettent ce même message ne prenant que le temps, quelques millièmes de seconde, pour en estimer le contenu. Imaginez que cet homme vous transmette que d'après lui le réseau qu'il utilise, en général il s'agit du rail, lui paraît suspect et qu'il souhaite que des inspections soient effectuées, il y a de grandes chances pour que le message reçu soit moins alarmiste, apparaisse comme un avertissement sans conséquence.

— Voyageuse Finister, murmura Opérasque avec une certaine lassitude, je vous demande comment en finir premièrement avec cette offensive du froid, deuxièmement comment lutter contre les terroristes aliens, et vous me répondez par une hypothèse confuse sur ces fumeux logiciels qui auraient acquis une grande indépendance et batifoleraient sur nos réseaux.

Elle se leva, et ne sachant plus que faire sinon quitter la pièce, elle passa derrière son fauteuil, posa ses mains sur le dossier.

— Si nous réduisons le froid, nous n'avons plus de terroristes, dit-elle. Juste avec quelques milliers de kilowatts instantanés, le laser à fréon nucléaire et vingt-quatre heures sur vingt-quatre de travail intense dans les nacelles d'observation. Une semaine, voyageur Président, une semaine ?

Il la regardait et elle pensa qu'il essayait de lui faire comprendre quelque chose qu'il ne pouvait formuler à voix haute. Un instant, prise d'un espoir fou, elle crut qu'il était d'accord avec elle, mais ne pouvait se prononcer car il était sous haute surveillance. Peut-être portait-il, greffé sur lui, un émetteur, une caméra de la grosseur d'une tête d'épingle, du genre de celles utilisées pour explorer l'intérieur du corps et que l'on injecte dans une veine. Opérasque était longtemps resté dans un train de soins psychiatriques, avait peut-être subi des

cures de sommeil dont on avait profité pour l'équiper de la sorte. La Caste ne reculait devant rien, même pas devant la perspective de tenir en suspicion son grand chef suprême nommé à vie. Pouvait-il seulement lui écrire quelques mots, sans que le texte en soit aussitôt transmis par un moyen quelconque à ceux qui le surveillaient ?

— Voyageuse, je vais vous faire accorder par la direction générale de l'énergie la quantité d'électricité dont vous avez besoin. Vous avez parlé de trois jours...

— Non, j'ai dit qu'au bout de trois jours on aurait peut-être quelques résultats, mais ils peuvent se révéler un jour ou deux plus tard.

— Trois jours.

Il se pencha et saisit son bloc, son stylo et écrivit quelque chose. Elle lut les quelques mots, retint un sursaut, se sentit pâlir, n'osa pas le regarder. Il lui arracha le bloc des mains, détacha le feuillet, le mit dans sa poche d'uniforme.

— J'attends votre réponse, dit-il. Nous allons visiter l'observatoire à nouveau, mais cette fois en compagnie de tous les autres astrophysiciens... Cependant vous avez commis une erreur, voyageuse, en ne me parlant pas de votre ami Harold Kowning. Je sais qu'il se cache à cause de ses origines extraterrestres, mais vous le protégez un peu trop. Cette observation est bien entendu liée à ce message écrit.

Elle resta debout, les mains sur le dossier de son fauteuil, le regardant sortir. Il se retourna, tenant la porte ouverte.

— Vous ne m'accompagnez pas ?

Elle réagit plus vite qu'elle ne l'aurait cru. Elle se sentait complètement distancée par rapport à ce qui se passait dans l'instant, mais pleine d'une énergie réconfortante. Elle avait même envie d'éclater de rire à cause de cette sottise interprétation qu'elle avait faite sur le regard quémendeur d'Opérasque. Qu'était-elle allée imaginer, un complot de la Caste pour le maintenir, lui, le Maître Suprême sous haute surveillance ? Rien de tel n'avait existé sinon dans son imagination, et ce que cet homme voulait simplement lui faire savoir était d'un commun, d'une vulgarité indigne d'un grand chef. Opérasque voulait qu'elle l'accompagne dans son spécial jusqu'à SLST et couche avec lui. Son invitation formulée avec une grossièreté humiliante, bien que proche de la grossièreté balourde inhérente aux

adolescents, précisait même ce qu'il attendait d'elle.

CHAPITRE 21

Le Carminale, parti en éclaireur du groupe, s'attarda au-delà du temps imparti, et Lienty essayait de garder son sang-froid alors qu'autour de lui les visages reflétaient une grande inquiétude. Le corps franc revint juste avant la nuit. Le chef, le sergent de police Kentel, donna tout de suite ses impressions avant de rédiger son rapport écrit.

— C'est une station terminus avec un trafic très réduit, des Aiguilleurs en combinaison d'uniforme, et une centaine d'habitants qui ont pour principale activité la pêche. De grands bassins ont été creusés dans la banquise de la rivière qui coule là-bas, et des filets ramènent des quantités importantes de poisson. Celui-ci est aussi congelé et les caisses placées dans un wagon frigorifique. La station est sous une verrière en plastique, si bien que la transparence n'est pas fameuse. J'ai pu m'approcher avec l'agent Sorny et tout m'a paru tranquille. Il n'y avait apparemment pas de détecteurs, car beaucoup d'habitants allaient et venaient à l'extérieur, surtout pour rapporter du bois et ce n'est pas ce qui manque dans le coin. La forêt est complètement dévastée, les arbres au sol enchevêtrés. Il nous faudra contourner ce terminus par le sud, je pense. Cette rivière devait justement couler vers cette direction avant de geler.

— Ce ne serait donc pas une rivière, mais une branche de l'Amazone qui comme bien d'autres coulerait un peu au hasard.

— Certainement, Président.

— Vous parliez d'un trafic réduit, sergent.

— Un train mixte, un wagon de voyageurs, trois wagons de marchandises, est parti alors que nous approchions. Le réseau a été reconstruit à la hâte, toujours entre ces deux murailles, mais elles m'ont paru moins élevées à partir de cette station. Il n'y a plus qu'une seule voie, le réseau ancien est sous plus d'un mètre de glace.

Le bivouac pour la nuit était installé dans de grands igloos où même les véhicules sur coussins d'air pouvaient pénétrer. Mais la puanteur de leur moteur encore chaud obligeait à les placer vers la sortie.

— Bientôt nous aurons un problème de ravitaillement en fuphoc,

annonça Lienty, et l'équipage de l'hydravion devra sacrifier une nuit complète d'observations pour rejoindre le *Madam* et remplir ses réservoirs, nous observerons donc une journée de repos le lendemain, faute d'avoir des photographies exploitables sur le terrain de progression.

— Président, je suis volontaire pour une autre reconnaissance du même type que celle d'où nous arrivons, c'est assez exaltant et les hommes qui m'accompagnaient ont apprécié.

— Je vous rappelle la consigne, sergent, surtout ne pas se faire repérer. Je suppose que les Aiguilleurs sont surtout intéressés par les commandos Simone. Le jeune Centdix, avec sa suffisance, croit que son entraînement intensif lui permet d'avancer à grande vitesse, mais la Caste dispose d'un matériel que nous-mêmes ignorons et que les Simone n'ont certainement jamais connu. Tant que l'attention des Aiguilleurs est ainsi détournée, nous jouissons d'une certaine liberté de manœuvre, mais il ne s'agit pas de la gâcher. Maintenant que ces choses-là sont dites, j'ai comme l'impression, sergent, que vous avez une petite idée qui vous trotte.

Kentel eut un sourire en coin.

— La station terminus communique avec un central situé plus à l'est. Les signaux sont automatisés, mais je suis certain que le railphone a été rétabli en même temps que cette voie unique de secours. Les Aiguilleurs doivent avoir le souci de maintenir coûte que coûte cette station. D'abord pour la fourniture de poisson et ensuite comme poste avancé. Ils ne peuvent aller plus loin, puisqu'ils ne connaissent que le rail pour ce faire. La forêt, détruite par le gel, leur oppose un barrage formidable qui ne pourrait être dispersé que par une fonte des glaces et un énorme rush des eaux de fonte, mais ce n'est pas demain la veille. Donc, cette station terminus est un point stratégique pour eux.

Le sergent rapporta qu'il y avait de nombreux radars et des antennes pour les infrarouges et les ultrasons. Que certaines de ces paraboles étaient carrément braquées vers le ciel.

— Ils entendent forcément chaque nuit les moteurs de notre hydravion qui survole cette zone, mais ils ne savent pas ce que ces vols de nuit signifient. Peut-être pensent-ils que l'appareil communique aux commandos Simone la configuration du coin.

— Les Simone sont certainement beaucoup plus haut vers l'ouest, et nos deux progressions, parallèles au départ, étaient déjà écartées de

plus de cent kilomètres, fit remarquer le colonel Sank. Mais je suis de l'avis du sergent, le railphone relie les Aiguilleurs à leur base. Tout comme nous, ils n'ont jamais maîtrisé les ondes radio et ont besoin de relais pour communiquer, alors que le rail leur offre d'immenses possibilités. Et puis le rail est dans l'orthodoxie générale de la CANYST, et ces gens-là respectent ses articles scrupuleusement.

Plus tard, Sank fit part à Lienty de son désir de se joindre à la prochaine reconnaissance en compagnie de ce sergent Kentel.

— Je n'y vois pas d'objections, dit le cousin de Lien Rag, mais que pensez-vous faire ?

— Établir une bretelle sur le railphone, et à l'aide de relais prendre connaissance des conversations du chef de station avec ses supérieurs. Je suppose que pour un tel poste il s'agit d'un Aiguilleur, peut-être même d'un grade important, un maître pour le moins ou même un principal.

Lienty, pour sa part, envoya un message au chef pilote de l'hydravion, le priant d'aller se ravitailler cette nuit même auprès du baleinier stationné dans l'estuaire de l'Amazone. De plus il lui demanda de faire un grand détour vers le nord, pour donner aux observateurs Aiguilleurs l'impression qu'il n'était là que pour renseigner les commandos de Centdix.

Sank, le sergent Kentel et quatre hommes partirent bien avant le jour pour effectuer un immense détour, avant d'oser approcher des hautes murailles entre lesquelles circulaient les trains.

Curieusement, le reste de l'effectif ne parut pas apprécier cette journée de repos forcé. Ils avaient hâte d'en finir avec cette mission et de retourner chez eux, dans ce nouveau petit pays en voie de développement, le Channel Drake. Ils étaient tous attachés à cette concession minuscule, à la vie qu'on y menait. Pour sa part, Lienty, s'il était inquiet pour l'avenir de son œuvre, faisait entièrement confiance à Yeuse. Son expérience de gouvernement était ancienne et elle avait obtenu pas mal de réussite malgré les circonstances. Le réchauffement qui avait ruiné la splendeur de la Panaméricaine avait été une rude expérience à affronter, mais elle ne s'en était pas trop mal sortie. La Caste, évidemment, avait profité de la panique générale pour reprendre avec le pouvoir tout le nord de l'Amérique que la chaleur n'atteignit jamais.

Un souci plus large rongea Lienty, la progression des banquises. Si l'océan Pacifique et une partie de l'océan Indien étaient encore

épargnés, il était à redouter que la route des Kerguelen ne fût un jour coupée, ainsi que l'accès à Magellan par le Channel. Dans ce cas, le détroit de Magellan reprendrait toute son importance si de nombreux brise-glace travaillaient constamment pour le garder libre. Il y aurait des difficultés pour faire venir l'huile de la mer de Ross. La Zone Tabou s'épuisait, serait bientôt abandonnée. Lienty espérait que son cousin et lui auraient dressé des perspectives pour l'avenir, mais Lien Rag, obsédé par Lascasas, avait préféré l'action à la réflexion. Lui savait ce qu'il conviendrait de faire. Si des lignes ferroviaires devaient être rétablies, le passage par le Channel Drake raccourcirait le trajet, comme le chenal creusé le raccourcissait pour les navires. Tout en gardant une activité maritime ils auraient pu construire des tronçons de réseaux, entrecoupés certes de zones aquatiques, mais faciles à réunir une fois la glaciation générale. Mais pour ce faire il fallait de gros moyens financiers en matériel et en hommes. Et Lienty pensait qu'une seule communauté pouvait y participer, celle des Néos. Ce serait au prix de concessions douloureuses que Lien Rag n'accepterait pas de prime abord, mais après réflexion, pourquoi pas ?

CHAPITRE 22

Lorsque l'ascenseur, en fait une nacelle ouverte à tous vents, la descendit du dirigeable amarré à son mât tripode d'accostage, Ann Suba fut stupéfaite de l'indifférence des gens qui allaient et venaient en dessous d'elle. Pourtant dans ce coin perdu de l'univers, en plein désert de Gobi, au sein d'un campement de nomades pas très reluisant, les éléments extraordinaires ne manquaient pas. Il y avait de quoi maintenir au moins une curiosité constante à défaut d'un étonnement. Depuis le moment où *Soleil-Levant* avait survolé ce site et qu'elle avait découvert la navette spatiale, cette silhouette phallique dressée vers le ciel, elle n'en avait plus détaché les yeux. Ainsi donc le sphère ne mentait pas et ne mentaient pas tous ceux qui parlaient de ce véhicule. Si cet engin était sur son aire de tir, c'est qu'il avait été conçu quelque part pour relier deux objets célestes. La Terre, peut-être, et un satellite ou encore un vaisseau spatial. Bien sûr, il y avait eu le Bulb, elle préférait dire SAS, car la nature animale, vivante de ce satellite offusquait sa logique. Il ne pouvait y avoir d'animaux dans l'espace. Peut-être quelques bactéries anaérobies n'ayant nul besoin d'oxygène, mais un animal de plus de cinquante kilomètres de long sur le tiers de diamètre, ça ne pouvait pas exister. Quelque part on avait truqué la réalité, on avait fabriqué un satellite artificiel, peut-être sur Ophiuchus IV, la planète conquise par les hommes avant la glaciation, et la légende lui avait accordé une origine animale. Peut-être un délire d'écrivain de science-fiction, comme il en existait à l'époque. Elle prit son parti de l'indifférence générale. Ces gens qu'elle voyait aller et venir, ces femmes voilées, ces hommes en djellaba avaient une longue habitude de la navette et du dirigeable.

N'empêche que cette fusée était là, et le commandant de bord de l'aérostat devina ses sentiments perplexes, et lui dit que lui était toujours émerveillé quand il revoyait la navette, et qu'il n'était jamais blasé malgré le nombre de fois où il était venu ici, à Landal Gobi.

— Voici le grand chef, Oul-Azam, qui arrive à cheval à la tête de son escorte, toutes bannières déployées. N'ayez pas peur, ils vont vous souhaiter la bienvenue avec des pétarades de leurs armes. Celles qu'ils exhibent sont uniquement pour la parade, mais ils en ont d'autres plus modernes et jusqu'à des lance-missiles.

Effectivement, dès qu'elle posa le pied à terre, les rafales

crépitérent. Ces vieilles pétoures brûlaient une poudre qui faisait beaucoup de bruit et beaucoup de fumée, selon l'usage. Oul-Azam, un superbe barbu, sauta à terre et vint s'incliner devant elle, lui offrit dans sa langue un petit madrigal, mais le reprit ensuite en anglais.

Alors que le dirigeable manœuvrait pour s'approcher avec une extrême lenteur de son mât d'accrochage, elle avait remarqué que le site était protégé par des fortifications et des gardes nombreux. Toz lui avait désigné le rassemblement de yourtes luxueuses où habitaient Oul-Azam et son important harem. À côté s'élevaient des marabouts pour les chameaux, les chevaux et les guerriers, et très à l'écart la ville proprement dite avec de rares constructions en dur, mais des centaines et des centaines de yourtes.

— C'est un marché très important, très célèbre. Les caravanes y affluent tous les jours et on y trouve des marchandises que l'on aurait du mal à acheter à Talmyr, par exemple. J'ai parfois l'impression que tous les produits alimentaires, industriels du monde entier se retrouvent ici et dans d'autres marchés, sans pouvoir m'expliquer comment. Nous savons que dans le Sud les océans sont encore libres de glace et que des cargos vont et viennent d'un peu partout. Les marchandises remontent ensuite vers Gobi, par le chemin de fer qui petit à petit reprend son règne, grâce à la glaciation en cours. Ici, s'il fait très froid, il n'y a pas encore de glaces.

Oul-Azam, ayant confié sa monture et son fusil damasquiné à un de ses hommes, précédait Ann Suba en direction du village de tentes. Il l'invita dans celle qui lui tenait lieu de salon, richement meublée de tapis épais, de coussins et de divans dans lesquels on s'enfonçait moelleusement. On apporta du thé et des pâtisseries.

— Nous vous avons préparé la plus belle des yourtes, précisa cet homme, et mes deux premières épouses seront à votre service jour et nuit.

— Je vous remercie, seigneur Oul-Azam, mais je ne suis pas un personnage très important, et une seule servante me suffira amplement.

Elle suivait à la lettre les conseils de Toz qui avait souvent accompagné Tharbin à Landal Gobi. La coutume voulait qu'on propose ses épouses, mais il fallait refuser avec une grande modestie. Les usages étaient ainsi satisfaits et peu après elle se retrouva seule, car Toz ne pouvait l'accompagner dans une tente superbe avec, ce qui était fort rare, quelques meubles et un grand poêle sibérien de deux mètres de haut qui laissait voir les flammes sautant sur des charbons

au travers d'un hublot.

Les deux épouses l'y attendaient et elle renouvela son désir de n'avoir qu'une simple servante. Mais, curieuses, les deux femmes, déjà âgées d'une cinquantaine d'années, voulurent lui faire les honneurs. Dans un coin de la grande tente on avait aménagé une salle de bains, et on lui apprit qu'une conduite d'eau chaude venant de l'extérieur lui fournirait de quoi faire sa toilette confortablement. Et une nouvelle fois on servit le thé apporté par deux jolies jeunes filles, mais elle comprit ensuite qu'il s'agissait des dernières épouses acquises par le seigneur de la guerre.

Au repas du soir elle fut la seule femme parmi une vingtaine d'hommes dont certains, aux airs farouches, l'impressionnèrent fortement. Toz, heureusement assis à ses côtés, lui chuchota à voix basse que c'étaient tous des vassaux d'Oul-Azam.

— Tharbin l'a rendu très riche en lui confiant la surveillance de cette navette, et il peut distribuer de l'argent à tous ceux qui servent sous ses ordres. Il a parfaitement organisé la surveillance du site et nul n'a jamais pu y pénétrer. Une expédition venue de Panaméricaine a été décimée.

— Avez-vous eu connaissance de cet animal volant qui s'intéressait lui aussi à la navette ?

Toz parut plus que gêné, effrayé.

— N'y faites jamais allusion. Il fut considéré comme un démon, enleva même une femme et ne fut chassé que par une chamane très célèbre appartenant à une caravane marchande. Je vous le répète, pas un mot là-dessus.

Les plats se succédaient, énormes, dans lesquels on se servait à pleines mains. Le thé, les sirops coulaient d'aiguières apportées par des jeunes gens, des semi-esclaves selon Toz. Ils étaient fournis par les vassaux pour une durée déterminée, en échange de pièces d'or. Ensuite vinrent les fruits, les pâtisseries, et depuis un moment Ann ne faisait que semblant de manger, n'en pouvant plus et tombant de sommeil.

Quand enfin elle put rejoindre sa tente, elle essaya de lire les documents que Tharbin possédait sur la navette, mais en réalité ils n'étaient pas très intéressants et elle s'endormit dessus.

Le lendemain elle découvrit qu'on avait installé un monte-charge

rustique pour lui permettre d'accéder à la cabine, tout en haut de la navette. Par la suite elle travaillerait aussi dans le bas, examinerait les moteurs qui paraissaient constitués de tuyères et de boosters. Ces mêmes boosters qu'autrefois les Rénovateurs utilisaient pour accroître la vitesse de leur dirigeable dans les moments les plus critiques, alors qu'ils étaient la cible de tireurs au sol.

Les guerriers qui l'aidèrent à s'installer dans la nacelle paraissaient réticents et Toz, autorisé à l'accompagner, lui expliqua que la présence d'une femme habillée en homme les scandalisait hautement. Pour hisser la nacelle, ils utilisaient un tourniquet avec de gros engrenages en bois. Quatre chameaux tournaient autour du pivot central, et sans trop de secousses ils s'élevèrent le long de quelque quarante mètres.

— J'y suis déjà venu avec le président Tharbin, expliquait Toz, et je sais comment ouvrir la cabine. Mais nous avons mis pas mal de temps avant d'en découvrir le secret, alors que ce mystérieux être volant y serait parvenu tout de suite. L'habitable est important, malgré la place qu'occupent les instruments de navigation.

CHAPITRE 23

Ce fut au dîner que Fleur demanda à Yeuse pourquoi elle se montrait aussi réticente envers elle.

— J'ai l'impression d'être une intruse et de vous déranger. Si je suis là, c'est que je voulais simplement avoir les dernières nouvelles de mon père.

— Malheureusement, Lienty ne m'en donne aucune. Il devrait les envoyer par radio et se ferait repérer par les Aiguilleurs. Tout ce qu'il pourrait faire, si par bonheur il avait des informations intéressantes, ce serait de rejoindre le baleinier, le *Madam*, pour m'envoyer un appel qui transiterait par l'émetteur néo de Magellan. J'ai conclu un accord avec eux et je suis en compte pour au moins deux heures de conversation, même codée.

— Ils font payer leur service ? s'étonna Fleur. Je pensais qu'ils se montreraient plus généreux avec une personnalité comme vous, sachant que vous avez des projets pour la présidence des Kerguelen. Lorsque j'ai fait escale à Alone-Vatican, le cardinal qui m'a reçue, Melchior, m'a demandé d'intervenir pour rappeler que le pape souhaiterait avoir un nonce apostolique à Cooktown. Donc les gens des radios néos pourraient offrir des heures gratuites dans l'espoir d'obtenir satisfaction pour le nonce.

— Votre père y est fermement opposé.

— Vous pouvez me tutoyer.

Yeuse parut réfléchir avant de répondre :

— Comme tu veux, mais fais-en autant avec moi. Ce qui ne détendit pas l'atmosphère. Ni l'une ni l'autre ne parvenaient à définir les raisons de cette froideur. Fleur n'avait aucun grief contre cette femme que son père avait toujours aimée, même si la vie les avait souvent séparés. Il avait épousé sa mère Jael, la demi-sœur de Liensun, mais la jeune femme ne lui tenait pas rigueur d'avoir remplacé Jael disparue en mer de Weddell.

— Je songe à me rendre à Magellan pour rencontrer Léonora Cabana à titre personnel. Je la connais un peu, car lors de ma dernière

visite en compagnie de Kurty, j'étais à l'aéroport de cette station pour voir mon père. Je n'y vais pas pour empiéter sur tes prérogatives, mais pour savoir si elle ne peut intervenir pour mon père. Je ne repartirai pas avec mes amies du *Mayflower* tant que je ne serai pas fixée sur son sort.

— Ne veux-tu pas d'abord rendre visite à Reiner qui pourra éventuellement te parrainer auprès de la Cabana ?

— Tu la détestes ? Elle a séduit mon père ?

— Je ne pense pas. Mais c'est une adversaire retorse et qui a partie liée avec la Caste des Aiguilleurs. Si tu veux, accompagne-moi demain matin, dans mon survol au-dessus des territoires du Nord où cette femme amasse des troupes, des trains blindés, et où les conseillers Aiguilleurs sont nombreux. Tu te rendras compte du danger que représente la Patagonie orientale. Léonora Cabana ne fait rien pour que la situation ne dégénère pas.

— Le *Mayflower* repassera par ici pour que j'accompagne mes amies, May et Olympia Jade, à Magellan, et leur serve de démarcheuse commerciale. Elles sont un peu perdues en hémisphère Sud. Nous avons acheté des médicaments pour Alone-Vatican, mais cherchons d'autre fret.

— Le matériel ferroviaire de votre connaissance, à qui le destinez-vous ?

— Nous l'avons débarqué à Cooktown. Comme la banquise Nord s'est reconstituée, Liensun va poursuivre l'exploitation de la Société Ferroviaire des Kerguelen, et il avait justement besoin d'infrastructure.

— Attends, fit Yeuse intriguée. Liensun va reprendre la Société Ferroviaire ? Mais celle-ci a déposé son bilan.

— Cependant reste autorisée à poursuivre ses activités.

— Est-ce l'éleveuse de moutons, Mathilda Greva, qui lui a avancé l'argent pour acheter ce matériel ? Sais-tu qu'il doit un million d'océanos, l'ensemble des dettes de cette société ?

— C'est ce qu'il m'a dit, mais s'il peut mener à bien l'extension, déjà vers la Nouvelle-Amsterdam puis vers l'Afrique du Sud, il remboursera très vite.

— Tes amies ont-elles été payées ou bien a-t-il signé des traites ? Dans le dernier cas je plains ces deux filles.

— Liensun a trouvé l'argent et ce n'est pas Mathilda Greva qui le lui a avancé. J'ai l'impression qu'il commence à saturer avec les agneaux, le fromage, les odeurs de suint.

— Mais d'où vient l'argent ? s'énerva Yeuse.

— De la Vatican Limited.

Sans un mot, Yeuse se leva, quitta son bureau et resta absente une bonne demi-heure, au point que Fleur avait décidé de partir elle aussi, lorsqu'elle revint.

— Je pensais avoir un relais radio, mais non. Il faudrait que je passe par les Néos pour obtenir Cooktown. Ce que vient de faire Liensun est indigne. Il a profité de l'absence, peut-être de la disparition de votre père à tous les deux, pour donner des gages à Pie XIII, et ces gages, je sais de quelle nature ils sont. Nous aurons un nonce apostolique qui se permettra de fourrer le nez dans les affaires du gouvernement, et incitera les fidèles à se montrer circonspects vis-à-vis de toutes les décisions qui seront prises.

— Il est vrai que j'avais oublié que tu es candidate à la présidence, et que la pensée d'un cardinal surveillant ton action politique ne te plairait guère. Jusqu'ici tu as toujours fait ce que tu voulais, surtout en Patagonie occidentale.

— Tu es mal renseignée, j'étais flanquée d'un conseil de gouvernement avec de vieux nostalgiques de la période glaciaire et de la gloire de la Panaméricaine, de vieux gagas qui ne rêvaient que de société ferroviaire, de gros paquets d'actions. Oui, je serai candidate, mais pour l'instant il n'en est pas question.

— Ne t'inquiète pas, ironisa Fleur, Liensun n'a pas l'intention de démissionner depuis qu'il a obtenu ce prêt de Vatican Limited. Là-bas on appelle cette banque la vaticane, pour simplifier. Liensun a joué sur le fait qu'il était toujours président, et même il s'est engagé à reprendre la direction des affaires et à limiter les pouvoirs de la vice-présidente Vorgine, ce qui ne sera pas un mal.

— Donc, il a donné déjà des gages exorbitants. Il y a intervention indirecte des Néos dans cette décision de Liensun, le fait qu'il reste président et qu'il évince quelque peu Vorgine. C'est inadmissible. Ton père...

— Si mon père était à Cooktown, que pourrait-il dire puisqu'il a démissionné pour laisser la place à Liensun ? Il n'aurait pas à

intervenir.

— Avant de s'envoler pour l'Amazone, ton père avait *fait acte de candidature*.

Yeuse savait qu'elle exagérât, car ce n'était qu'une déclaration orale de Lien Rag lorsque Vorgine prétendait empêcher le décollage du dirigeavion.

— Et lui aurait été réélu, ajouta-t-elle.

— Il t'aurait choisie pour vice-présidente.

— La Vaticane a payé toute la cargaison du cargo de tes amies ?

— Avec un gros bonus même. Liensun apportera de l'argent frais dans les *caisses* de la Société Ferroviaire. Il a d'ailleurs changé le sigle en SOFEK.

— Combien lui a prêté la banque du Vatican ? Tu le sais.

— Un million d'océanos. Le matériel coûtait sept cent mille océanos et les trois cent mille restants ont été intégralement versés, si bien que les juges vont annuler le dépôt de bilan.

— Je suis actionnaire de cette société, je peux demander des *comptes, tout comme* Lienty, Farnelle, Danglov. C'est avec notre argent qu'elle a été lancée puis soutenue. Moi, c'étaient mes économies, mais les autres ont puisé dans les bénéfices de la mer de Ross et de la Zone Tabou. Déjà ils avaient également remboursé les dettes de Songe.

— Elle a disparu et l'on pense qu'elle a réussi à gagner la Patagonie orientale.

— Allons donc, pour rien au monde elle ne serait retournée là-bas, sous peine d'être arrêtée et même abattue par les tueurs de la Caste dirigée par un certain Mataxa.

— Je n'en sais pas plus.

Durant quelques jours, Yeuse resta invisible et Fleur n'essaya nullement de la rencontrer. Lorsque le *Mayflower* se trouva à portée, elle reçut un message radio. Le cargo accosterait au terminal Ouest dans quatre jours et de là remonterait vers Magellan Station. Le directeur général Farawel la mit en garde contre les dangers de la navigation le long de la banquise, puis à hauteur de l'ancien cap Horn. D'abord un danger naturel, la formation des banquises, et ensuite les

Patagons qui parfois arraisonnaient les cargos ayant passé le Channel Drake.

Le cargo des deux filles Jade ne stationna que quelques heures, le temps que Fleur trouve enfin Yeuse pour lui dire au revoir.

— Tu persistes dans ton intention de rencontrer Léonora Cabana ?

— Bien entendu. Je demanderai audience, mais il est fort possible que la présidente prenne les devants. Elle sait déjà que je navigue à bord de ce cargo.

— Et que lui demanderas-tu ?

— Si elle a des précisions sur la disparition de mon père. Je lui demanderai aussi pourquoi elle montre une telle agressivité envers les Kerguelen et le Channel Drake.

Très sceptique, et ne le cachant pas, Yeuse demanda si le *Mayflower* emprunterait à nouveau le Channel Drake pour repartir.

— Certainement pas. Nous irons à Punta Arenas charger du fret.

— Tu vas ensuite repartir pour l'hémisphère Nord où tu n'aurais pratiquement plus de nouvelles de ton père ?

CHAPITRE 24

Il s'écoula deux jours avant que Movane fût à nouveau extraite de sa cellule pour être interrogée, pensait-elle, mais lorsqu'elle découvrit le professeur Bourguine dans le bureau d'un des patrons de la Sécurité, elle s'attendit au pire.

Lui la regardait avec un mélange de perplexité et de méfiance. Le gradé Aiguilleur quitta le compartiment, les laissant en tête à tête.

— Comment avez-vous fait pour faire surgir dans mon cerveau ces images horribles ? J'ai cru devenir fou.

— C'est dans la base proche du Gouffre aux Garous que j'ai eu la révélation de cette anomalie, de cette faculté bizarre. Je pouvais lire dans les multiples cerveaux du sphale. Souvenez-vous, il en possédait une demi-douzaine communiquant entre eux. Lorsque le directeur l'a su, il m'a envoyée chez Tharbin et lui aussi a été en proie à des images horribles. Il voyait un attentat qui le laissait le ventre ouvert, et j'ai obtenu ainsi les renseignements que nous cherchions, souvenez-vous, au sujet de cette navette spatiale. J'ai su qu'elle se trouvait dans le désert de Gobi et j'ai appris ensuite d'autres détails.

Elle reprenait courage, en même temps que cette agressivité qui, depuis l'apparition du sphale dans sa vie paisible, lui avait permis de surmonter bien des difficultés, croyait-elle.

— Mais vous-même, que faites-vous dans le rôle d'un inquisiteur ? Je vous ai laissé dans votre appartement, professeur, et je vous retrouve ici en pleine connivence avec des gens que vous disiez détester quand nous étions avec les guardians de Flatty.

— Comme vous, dit-il, pincé. Je me suis adapté. Je suis chargé de vous convaincre de collaborer avec les autorités panaméricaines.

— La Caste des Aiguilleurs, voulez-vous dire.

— Comme il vous plaira, mais quel intérêt de conserver pareille attitude de révoltée ? Nous ne cherchons qu'une chose. Du moins la plus importante, l'emplacement exact de cette navette. Par la suite nous l'étudierons et nous chercherons comment la piloter.

— Mais dans quel but ? s'étonna-t-elle. La Caste se méfie depuis toujours de tout ce qui est extérieur à cette planète. Voulez-vous renvoyer tous les Flattyens dans mon genre sur le Bulb d'origine ?

— La thèse officielle n'est pas ainsi conçue, murmura-t-il. Nul ne songerait à confondre cette nébuleuse avec un quelconque satellite habité, et encore moins soutenir qu'il s'agit d'un animal de l'espace, conditionné par les colons qui s'y installèrent pour devenir satellite de la Terre. Comme SAS.

— Que ferez-vous de la navette si vous parvenez à la piloter, vous ou d'autres ?

— Ceci concerne la plus haute instance de cette Compagnie, moi je ne fais qu'obéir aux instructions. Je suis votre dernière ressource, ma chère enfant. Après moi les choses risquent de se gâter, si vous voyez ce que je veux dire.

— Tiens, vous parlez comme le professeur Esquaille qui disait vouloir m'éviter des souffrances inutiles.

— Le professeur Esquaille n'a jamais rien réussi de bon dans sa vie et n'allait pas commencer. On l'a utilisé avant que je puisse me libérer de mes fonctions. J'ai juste cette journée devant moi pour vous convaincre, et ensuite je retournerai dans l'observatoire dont je suis le directeur. C'est aussi simple que ça.

— Je n'ai aucune raison de vous cacher l'endroit où attend sur son pas de tir cette navette spatiale, mais pour vous en emparer, il vous faudra envisager une véritable expédition guerrière, peut-être des milliers d'hommes, car elle est strictement surveillée et gardée par un seigneur de la guerre nommé Oul-Azam. C'est un chef très puissant qui peut réunir des milliers de méharistes farouches et excellents guerriers.

— Ce n'est pas mon problème, fit Bourguine, tout de même impressionné.

— Et comment feront les Aiguilleurs pour atteindre cet endroit, alors qu'aucun réseau ferré n'y conduit ? Tous s'interrompent à des milliers de kilomètres et ne restent que les chevaux, les chameaux pour se déplacer.

— Comment ? fit Bourguine. Le dirigeable ? L'hydravion ? Les glisseurs de cet ingénieur de Tcherskicie ?

Voyant à son air buté qu'elle n'envisageait pas de trahir Tharbin

qui restait son employeur, il n'insista pas, lui demandant le nom de l'endroit.

— Si je vous dis Landal Gobi, que ferez-vous d'un nom que vous ne trouverez sur aucune carte ? Il vous faudra les anciennes *Instructions Ferroviaires* d'il y a vingt ans, et encore je ne suis pas certaine que dans ces contrées barbares on les ait beaucoup utilisées, peut-être ne furent-elles même pas écrites et imprimées. Mais si vous vous procurez une carte de ce désert, je pourrai vous donner approximativement l'emplacement de Landal Gobi. C'est une ancienne station ferroviaire importante, mais redevenue marché pour les caravanes de nomades. Le désert, d'après les manuels de géographie anciens, ferait plus d'un million de kilomètres carrés. Je l'ai parcouru pendant des mois et dans des conditions très difficiles, pour ne pas dire plus. Je vous souhaite bien du plaisir, si vous participez à cette expédition visant à vous emparer de la navette. C'est une folie, car si encore vous alliez là-bas pour la faire décoller ce serait déjà une épreuve, mais enfin une fois qu'elle serait dans le ciel, terminé ! Alors que vous allez vous installer dans le coin pour l'étudier, essayer de comprendre son fonctionnement, et des vagues successives de combattants ne vous laisseront pas une minute de répit. Je les connais ces Mongols. Ils peuvent être d'une grande générosité et d'une amitié indéfectible, mais il ne faut pas les provoquer. Ils sont chargés de garder la navette quel qu'en soit le prix, et croyez-moi, ils respecteront ce contrat.

— Je vais essayer d'obtenir une carte des archives. On doit tout de même avoir celles où figuraient les réseaux ferrés avant le réchauffement. Je vous reverrai cet après-midi. Le temps de me procurer cet indispensable outil de travail... Dites-moi, connaissez-vous un certain Harold Kowning ?

— Qui est-ce ?

— Un Alien comme vous. Au fait, vous avez pu contacter vos parents comme vous le souhaitiez ? Avez-vous utilisé les données que je vous proposais lorsque vous m'avez si sauvagement agressé mentalement ?

Elle regarda vers la porte.

— Appelez la gardienne, j'en ai terminé avec mes confidences.

Il tint parole et vers deux heures de l'après-midi elle le retrouva, mais dans une salle de dispatching où tous les réseaux du monde entier, ceux d'avant le réchauffement et les plus récents, s'affichaient sur d'immenses panneaux.

— Vous voyez, c'est cette station X qui se nomme Landal. Vous n'aviez pas besoin de moi pour la trouver.

— Le président Tharbin vous a-t-il raconté comment il avait récupéré la navette avant que le SAS ne sombre dans le Pacifique ? Elle fut chargée sur un cargo puis sur un train spécial qui parvint dans cet endroit du désert, juste avant que les réseaux ne s'effondrent quand la glace fondit.

— Bien, et maintenant que va-t-on faire de moi ?

— Mais vous allez être nommée instructrice de l'expédition qui se prépare à affronter ce fameux désert. On attend de vous pas mal d'enseignement et de précisions. Vous apprendrez à ces commandos comment survivre dans un endroit pareil, vous décrierez les méthodes de combat des guerriers mongols. Et puis vous accompagnerez cette expédition jusqu'au terminus.

— Non, cria-t-elle, je me refuse à retourner là-bas. Pour moi c'est un cauchemar que j'espère oublier.

— Pourtant, ma chère, c'est tout ce que le président Opérasque vous offre, sinon c'est le camp de concentration.

— Mes révélations devraient me valoir la liberté.

— Pour que vous alliez raconter partout que le pouvoir s'embarque dans une aventure que personne dans la population ne comprendra ? Non, ils ne peuvent vous remettre en liberté.

— Professeur, du temps où j'étais votre élève, n'étais-je pas une étudiante consciencieuse ? N'avez-vous pas une place pour moi dans votre observatoire ?

Il eut un sourire mélancolique.

— La seule place que j'aurais pour vous, vous n'en voudriez pas. Je n'ai jamais cessé de penser à vous et je vous le déclare sans honte, je suis toujours amoureux de vous. Si vous acceptez de partager ma vie, j'essaierai de vous prendre avec moi, mais je ne pense pas que cela vous convienne. Je peux vous dire une chose, qui peut-être vous permettra d'envisager votre engagement dans cette aventure avec moins d'appréhension. Votre ami Césaire sera de la partie.

Elle ne comprenait pas pourquoi. Césaire, même s'il était un Alien, n'avait jamais connu l'existence de cette navette égarée dans le désert de Gobi. Certes, il lui avait raconté que lorsqu'il était avec les

Eugénistes dans cet archipel de Crozet, des navettes atterrissaient ou repartaient vers Flatty, mais peu à peu elles se dégradèrent et vint le moment où aucune ne put rejoindre le satellite ou revenir sur Terre.

— Je dois vous dire que votre ami a montré plus de bonne volonté que vous, au cours de ses interrogatoires. Nous connaissons son parcours dans le détail, alors que le service de renseignements n'en possédait que les grandes lignes.

— Je suppose que ce n'est pas pour agrémenter ma participation forcée à cette expédition qu'il nous accompagnera ?

— Bien entendu. Césaire Sangole est un ancien pilote expérimenté de navette. Peut-être que celle de Gobi lui posera quelques problèmes, si elle n'est pas du même modèle que celles qu'il avait l'habitude de piloter, mais grâce à lui les services techniques progresseront vite.

CHAPITRE 25

C'était une plus grande station qu'il ne l'avait d'abord imaginé, et quelques kilomètres avant l'écluse d'entrée il se retrouva coincé dans un embouteillage inouï. Il comprit qu'il était arrivé dans une Compagnie où le laxisme l'emportait sur toute légalité. Les véhicules prioritaires étaient aussi immobilisés que lui, car des petits malins réussissaient, à la faveur d'un aiguillage, à rouler sur les voies réservées. De nombreux bakchichs devaient être distribués par les plus riches comme par les plus pauvres, et cette cohue se heurtait encore aux employés du sas, qu'on appelait écluse dans bien des stations, car justement il s'y opérait des contrôles policiers mais aussi des passe-droits révoltants. Kurty s'était muni de nombreux billets d'océanos, de pièces d'or, et il fut accepté sans difficulté dans la station. Il ne savait trop où aller, mais se garda de gagner le centre avec ses quais encombrés de riches trains aux décorations pharamineuses. Soudain des voix sévères tombèrent de la verrière, celles des muezzins appelant à la prière, et comme tous ses voisins il se prosterna sur le quai, surveillant quand même sa draisine. Malgré son air minable, elle avait justement tenté trois jeunes voyous, qui profitant de cet instant sacré croyaient s'en emparer. Il bondit et en projeta deux sur le quai. Les gens scandalisés par cette tentative de vol parlaient avec véhémence, et Kurty croyait comprendre les mots lapidation ou fouet. Il s'éloigna ensuite vers les confins.

Il chercha tout le reste de la journée ce qu'il envisageait d'acquérir, mais ne trouva rien. Il se résigna à pénétrer dans un réseau compliqué de voies de garage, avant de comprendre qu'il s'agissait d'un domaine privé, un caravansérail où les draisines, les wagons automoteurs, les attelages de chameaux et de chevaux s'entassaient. Il acheta un droit de séjour, apprit qu'il pouvait trouver à manger et même une femme s'il le désirait. Dans un café bourré de clients fumant toutes sortes de choses, certainement du haschich, il essaya de savoir s'il existait un bureau de vente de wagons d'habitation. Il s'adressa à un vieillard auquel il trouvait un air noble de grande sagesse, qui lui répondit qu'un wagon c'était beaucoup trop pour les gens de ces confins, et qu'ici on achetait un compartiment, deux quand on avait quelques Ressources, mais pas plus. Que s'il voulait vraiment un wagon pour lui tout seul, il devrait remonter vers le centre de la station, sans cependant atteindre les quartiers chics.

— Ne dépasse pas la mosquée Al Mali, sinon tu seras escroqué, là tu vas devoir aligner beaucoup d'argent. Si tu as de l'or, la transaction sera plus rapide.

Il préféra expliquer qu'il allait prochainement toucher de l'argent et qu'il l'utiliserait ensuite pour cet achat, d'un coup, ce noble vieillard lui parut moins digne de confiance et d'ailleurs, lorsqu'il quitta ce café, il se rendit compte que l'homme le suivait à distance. Il le vit même parler avec quelques jeunes gens, pensa que c'était un chef de bande à l'affût d'un sale coup. Il remonta dans sa draisine toujours aussi peu reluisante, mais pour se dégager de ce stationnement il dut distribuer de nombreux billets de cinq océanos, afin de décider les propriétaires de véhicules à lui laisser la voie. Il remonta lentement vers le centre, et lorsqu'il aperçut une mosquée demanda si c'était celle d'Al Mali, et on le lui confirma.

Il n'osait plus quitter sa draisine, de crainte qu'on ne la lui vole. Même s'il la mettait en panne, ce qui était relativement facile, on chaparderait ce qu'il transportait. Enfin le mot chaparder n'était pas tout à fait celui qui convenait. Il craignait que les voleurs ne poussent des hurlements de frayeur à ce moment-là et n'attirent l'attention des policiers. Ceux-ci ne portaient pas de djellabas, mais des sortes d'uniformes à multiples poches, des ceinturons et des pantalons courts couvrant le genou. Bien sûr, le turban rappelait leur foi.

Il s'approcha de l'un d'eux, un billet de dix océanos à la main, disant qu'il voulait visiter la mosquée et prier, mais redoutait qu'on ne dérobe sa draisine. Le policier happa littéralement le billet et lui assura que son service l'obligeait à rester une à deux heures, et qu'il aurait donc le temps de faire ses ablutions et ses prières.

Lorsque le vieillard suspect lui avait parlé de mosquée, il avait commencé à éloigner l'idée d'acheter un wagon d'habitation. Il pensait que ce lieu consacré serait peut-être préférable pour lui. Il se déchaussa, sourit en voyant les bandes de lainages qui lui servaient de chaussettes. Il regarda autour de lui, découvrit que les trois quarts des fidèles portaient des chaussettes. Mylord était bien *mal* renseigné.

Il observa tous les rites puis écouta l'imam qui prêchait contre le retour du rail et des trains. Cet homme était un poète de la nostalgie. Il rappelait aux fidèles combien l'odeur du crottin de chameau ou de cheval était plus agréable au nez que les gaz brûlés d'huile, combien il était doux, lorsqu'on allait dormir dans un wagon, de côtoyer les moutons bien laineux qui dispensaient leur bonne chaleur animale.

— Aujourd'hui, avec le retour du froid, on recommence les folies

de jadis et bientôt nous verrons réapparaître les « noirs argent », et que ferons-nous alors ? Les subirons-nous à nouveau ?

La foule s'agitait, les gens secouaient la tête à la pensée que les Aiguilleurs, dans leurs uniformes noir et argent, interviendraient dans ce désordre si agréable qui actuellement paralysait la vie publique.

— Même si ces gens-là ne sont pas des infidèles et sont recrutés parmi nos frères, sera-t-il possible de les accepter encore ? Le fait d'appartenir à cette Caste modifie le comportement des musulmans les plus croyants.

Tout en écoutant l'imam, Kurty regardait autour de lui avec attention, notant mentalement le plan de cette mosquée très grande. Il remarqua qu'il existait des galeries hautes et que c'était peut-être là qu'il trouverait ce qu'il cherchait.

Quand, ensuite, furent récitées des prières répétitives, il commença de sommeiller tout en se balançant comme les autres. Il pensait, avec une forte envie de rire, à ce qui pouvait se passer actuellement dans la Locomotive.

Mylord devait en avoir la voix tremblante, s'il avait encore de la voix.

La foule commença de s'écouler, les lumières s'éteignaient peu à peu, et ne restaient que quelques lampes à huile donnant à l'obscurité un mystère qui n'effrayait pas Kurty. Il le trouvait même séduisant.

Il découvrit l'escalier à vis qui conduisait aux différentes galeries et à sa grande surprise y vit des gens endormis, enveloppés dans des couvertures ou bien dans des assemblages de chiffons. Il comprit que l'imam charitable accueillait là pour la nuit les mendiants de la station. Il s'installa à l'ombre d'une arcade et les yeux mi-fermés, commença de réfléchir. Il était encore trop tôt pour envisager quoi que ce soit. Il devait aussi ressortir avant que le service de l'agent de police ne se termine. D'autre part, il avait faim et soif, et devait chercher un restaurant.

L'agent de police lui fit comprendre qu'un deuxième billet serait le bienvenu pour qu'il lui présente celui qui venait le relever, et qu'il se montrerait aussi attentif à sa draisine que lui. Il le paya donc, ainsi que le nouveau policier, et ce dernier lui indiqua un restaurant aux prix très bas. Peut-être attendait-il un autre bakchich, mais dans ce cas l'addition de son dîner aurait dépassé les prix annoncés.

Il dévora des viandes grasses, des légumes trop cuits, but beaucoup de thé, mais remarqua que, discrètement, certains sortaient des canettes de bière de leur djellaba.

Ses voisins essayaient d'engager la conversation, mais malgré quelques rudiments enregistrés sur écran quand il avait préparé sa sortie, il n'était pas capable de soutenir un dialogue cohérent. Il ne voulait pas non plus s'attirer la méfiance, et par gestes il expliqua qu'une tumeur énorme bloquait sa gorge et on le plaignit, on lui offrit du café. Un café très fort de pois chiches grillés, très certainement. Rien à voir avec celui, pur arabica, qui était servi dans la Locomotive et dont les stocks suffiraient largement pour plusieurs années.

Lorsqu'il sortit de ce restaurant, il rejoignit le quai de la mosquée, mais il ne vit plus sa draisine. Il eut beau fouiller toutes les voies, ce fut en vain. Et il retrouva son agent de ville plus loin qui ne savait rien sur ce vol. Il avait dû intervenir dans une bagarre et les voleurs avaient dû profiter de son absence. Kurty pensait qu'il allait certainement toucher une ristourne sur le produit du vol, mais le pauvre garçon ne se doutait pas des ennuis qu'il allait devoir affronter, quand on découvrirait ce qui était caché dans la draisine.

Il s'éloigna au plus vite de ce quartier, rejoignit la gare juste comme un omnibus allait partir. Il était finalement satisfait que le destin ait décidé pour lui. Il avait successivement pensé à un wagon d'habitation, à la mosquée et dans le fond tout était parfait. Il s'endormit sur son siège et descendit à l'arrêt suivant, estimant qu'il se situait à environ trente kilomètres de l'endroit où la Locomotive l'attendait. Il loua un demi-compartiment dans le traintel voisin de la gare. Un rideau le séparait de son voisin et il décida de passer une bonne nuit, sans trop s'inquiéter de son retour le lendemain. Il pouvait toujours louer une draisine, voire l'acheter. Il déciderait au jour.

Au réveil, il décida soudain de ne pas rentrer tout de suite, mais de visiter cette petite station. On avait refait sa verrière, et il comprit qu'un riche propriétaire de mines avait avancé tout l'argent nécessaire pour embellir cette agglomération qui portait désormais son nom, Mahada Station.

Il trouva un autre traintel plus confortable, un restaurant pour ses repas. Quand le soir venu, l'hôtelier lui donna sa clé, il lui proposa en confidence que s'il désirait une compagne pour la nuit, il ne lui en coûterait que quarante océanos. Il faillit refuser, se ravisa. Il était déjà couché, ayant fait le noir, lorsque cette partenaire le rejoignit dans sa couchette. Il se demanda si le bienfaiteur de la station avait souhaité

que les voyageurs soient accueillis au mieux et de cette façon.

CHAPITRE 26

Lorsque le train pénitenciaire s'immobilisa, Songe pensa que ce serait pour quelques heures, comme d'habitude. Le convoi se garait pour laisser s'écouler le trafic et ensuite repartirait à toute petite vitesse. Elle ne s'en soucia pas et continua de chercher comment se prouver qu'il y avait deux gardiennes jumelles, et non une seule. Archie et Archieless occupaient ses pensées jusqu'à l'obsession.

Elle s'endormit, mais se réveilla peu après, car le balancement et le bercement des bogies lui manquaient. Elle attendit en vain que l'ensemble reparte. Quel événement avait imposé cette longue attente immobile ?

Toute la journée du lendemain s'écoula sans un grincement de roues, sans balancement, sans halètement de la machine, perceptible quand les jumelles apportaient le repas et laissaient un instant la porte du sas entrouverte. C'était le silence total. Et impossible de savoir où le wagon cellulaire se trouvait. Au début elle pensait qu'il était attelé en surnombre à un train de marchandise, mais elle avait fini par corriger ce sentiment.

Bien entendu, elle essaya de tirer quelques réponses de l'une des sœurs, mais comme toujours en vain. Songe ne connaissait pas le son de leur voix, de l'une comme de l'autre.

Il devait être quatre heures de l'après-midi lorsque la geôlière se présenta en dehors de son programme habituel et lui tendit une lettre. Elle referma la porte et s'en fut. Songe se demandait où elle avait déjà vu cette écriture, et quand elle ouvrit le message elle reconnut celle de Mataxa. Du coup elle ne put aller plus loin et resta inquiète, frissonnante, assise sur sa couchette sans bouger, la lettre dans la main gauche.

Qu'avait-elle imaginé ? Qu'elle passerait des mois, voire des années dans un wagon cellulaire, seule avec la compagnie de jumelles muettes ? Que Mataxa se contenterait de ce châtiment ? C'était peu le connaître et elle avait failli oublier sa cruauté native. Faire l'amour avec lui, c'était aussi accepter des souffrances perverses, et elle aurait dû s'attendre à une punition plus terrible. Et cette lettre lui en annonçait la teneur.

Elle retira de ses doigts tremblants la carte qui représentait une baleine en train de sauter sur l'océan. L'humour de Mataxa était ainsi. Elle devait retourner la carte, mais ne pouvait s'y résoudre. Il n'y aurait que quelques mots secs, la condamnant, elle ne savait à quels supplices.

Lorsque la geôlière lui apporta le thé, elle n'avait pas encore pris connaissance du message, mais la jumelle ne fit aucune réflexion et referma la porte. Songe décida qu'elle allait boire son bol de thé et qu'ensuite elle lirait ce que Mataxa avait écrit.

La geôlière, au cours de son inspection habituelle avant l'extinction des feux, constata que le plateau du dîner était intact et que la prisonnière enfouie sous sa couverture paraissait dormir. Elle emporta le dîner non consommé et ne revint que le lendemain matin avec le petit déjeuner. La prisonnière était toujours dans sa couchette, alors que réglementairement elle aurait dû être debout. Elle alla la secouer et Songe se dressa en hurlant en se débattant. La gardienne s'écarta et la regarda placidement poursuivre sa crise de nerfs, jusqu'à ce qu'elle retombe haletante sur sa couchette, le corps encore agité de soubresauts irréguliers.

— Vous devez déjeuner, vous occuper de votre toilette, refaire votre literie. Je reviendrai à dix heures voir si vous avez tout exécuté.

Lorsqu'elle revint, elle trouva le plateau intact et la prisonnière allongée sur la couchette.

— Si vous n'observez pas le règlement, nous allons vous priver de cette couverture et diminuer de moitié votre portion alimentaire.

Songe avait les yeux grands ouverts, le regard fixe. Elle cessa de fixer le plafond de sa cellule, parut découvrir le visage de sa geôlière.

— Quand commence-t-on ? La lettre dit au prochain arrêt.

— Nous sommes à l'arrêt depuis hier.

CHAPITRE 27

L'opération railphone dura jusqu'au milieu de la nuit, le groupe de Sank ayant failli tomber sur une draine de cheminots en train de réparer les rails qui se tordaient avec les variations de la couche de glace. Les ouvriers avaient un très long chantier à faire, et le commando dut attendre des heures qu'ils s'éloignent vers l'ouest pour poser enfin leur déviation. Ensuite, ils disposèrent des relais, avec énormément de précautions pour qu'ils restent non seulement invisibles, mais indétectables.

Bien avant qu'ils soient revenus au campement, les premiers échanges téléphonés arrivèrent entre le chef de chantier et sa direction de la Traction.

— Nous en avons pour au moins quarante-huit heures, expliquait cet homme, car les rails doivent être changés sur plusieurs kilomètres. Il s'est passé un phénomène de réchauffement en dessous, si bien que la couche s'est affaissée, parfois sur près d'un mètre. Nous avons dû apporter de la glace pour combler ces affaissements.

— Les convois pourront circuler bientôt ?

— Pas avant demain matin, à partir de neuf heures. Mais ils devront rouler à moins de trente à l'heure.

Lorsque le commando rentra, épuisé, les hommes furent tous ragaille de savoir qu'ils avaient réussi leur mission. Et d'ailleurs d'autres messages avaient circulé toute la nuit. Le chef de station envoyait régulièrement un rapport toutes les deux heures. Il signalait que le bruit habituel de moteurs, déjà entendu plusieurs nuits successives, ne s'était pas manifesté cette nuit-là.

— Ils n'ont pas encore compris pourquoi cet appareil inconnu survole cette région. Que notre hydravion soit allé se ravitailler dans l'estuaire de l'Amazone est une bonne chose pour nous. Plus que jamais ils auront tendance à lier sa présence à celle des commandos Simone remontant le lit glacé de l'Amazone ou de ses débordements.

— Pourquoi ne les détruisent-ils pas ? demanda le colonel Sank. Je me pose la question sans pouvoir expliquer leur passivité. Ils disposent d'excellents moyens de détection, sont implantés dans ce pays depuis

plus d'un siècle et ont su installer les centraux d'information un peu partout.

— Ils les laissent s'engager plus avant pour qu'ils s'éloignent au maximum de leur base de départ, la *Chimère*. Je suppose que le bateau des Simone les inquiète. Il est puissamment armé et ils ignorent si d'autres commandos ne sont pas prêts à prendre la relève, de ceux dirigés par Centdix.

— Il y a quand même du flottement, ce qui ne ressemble guère à l'agressivité habituelle des Aiguilleurs ni à leur brutalité, insista Sank, comme si la réponse de Lienty le laissait insatisfait.

Les messages devenaient de plus en plus nombreux, pour la plupart d'ordre privé. Des grossistes en alimentation prévenaient leurs détaillants du retard pour la livraison de poisson, de viande ou de gibier. Lienty savait que de nombreux animaux sauvages avaient été tués par la chute des arbres, et que congelés naturellement leurs cadavres pouvaient ensuite être revendus pour l'alimentation. Il y avait surtout une race de cochons sauvages, les queixadas d'une taille énorme, des agoutis, des singes, sans parler des alligators dont la chair était assez recherchée.

— Les habitants de la station terminus sont tous métissés, précisa Sank dans son rapport. Ils ne sont plus libres, car les grossistes mandatés par les Aiguilleurs sont leurs patrons. Je me suis demandé si nous ne pourrions pas trouver des réfractaires ou dissidents cachés quelque part, et qui pourraient nous aider dans notre progression. Ils pourraient au moins nous dire comment se nomme la station où le quartier général des Aiguilleurs est installé. Nous cherchons à atteindre la Cordillère sans même savoir où aller exactement. Lorsque nous avons eu cette entrevue avec le président Simone et ce prétentieux de Centdix, je me suis demandé si ceux-là n'en savaient pas plus long que nous. Leur équipement leur a peut-être permis de repérer l'origine de certaines émissions radio.

L'hydravion fit savoir que ses pleins refaits il était de nouveau opérationnel. Comme le lui avait demandé Lienty, le chef pilote avait survolé les rives de l'Amazone en la remontant vers l'ouest.

— Nous avons localisé les commandos Simone à l'infrarouge. Nous avons même repéré la silhouette de ce Centdix qui se détachait nettement de celle des autres Simone. Ils sont beaucoup plus loin que nous, environ à hauteur du 70^e méridien.

Ce chiffre parut déprimer Lienty, mais il récupéra assez vite,

affirmant une fois de plus qu'il n'y avait pas compétition entre les deux groupes. N'empêche qu'il souhaitait être le premier à retrouver sinon son cousin, du moins les premiers indices formels précisant le sort qui lui avait été réservé.

— Centdix est vraiment loin, commenta Sank, et je renouvelle ma perplexité au sujet de l'attitude des Aiguilleurs. Qu'attendent-ils pour contre-attaquer ? Ne me dites pas que je fais une fixation sur leur passivité et avouez que c'est tout à fait suspect.

— Colonel, fit Lienty d'une voix mesurée, n'oubliez jamais que les Aiguilleurs ne disposent pour leurs évolutions que de rails et de trains, et restent en quelque sorte figés dans leurs traditions. Ils n'ont pas encore établi de réseaux sur le lit glacé de l'Amazonie, comme si cette glaciation les avait pris au dépourvu, et je pense qu'ils sont en train de rattraper ce retard pour foncer droit sur les envahisseurs. Plus que jamais exigez de vos officiers et de vos hommes qu'ils se tiennent prêts à tout et ne s'endorment pas dans ce calme apparent.

CHAPITRE 28

Les deux sœurs Jade revinrent de la visite rapide de Magellan Station, folles de joie. Fleur avait déjà pris de nombreux contacts pour leur procurer du fret dans les meilleures conditions. Elle avait demandé audience à Léonora Cabana et attendait sa réponse. Elle n'avait pas vraiment eu le temps, lors de sa dernière escale dans cette capitale, de la visiter, mais elle découvrait que la société ferroviaire effectuait un retour rampant dans bien des endroits. Les quais du port, par exemple, étaient sillonnés de rails et les différents appareils de levage, les grues, les ponts enjambeurs, tous manœuvraient sur des voies ferrées. Le nombre de draisines particulières, de taxis, était surprenant et les glisseurs de Chalazy restaient une minorité. Elle remarqua même que leurs chauffeurs appartenaient à la classe moyenne, peut-être parce que les riches premiers propriétaires les avaient revendus pour ne pas être accusés de trahir la société ferroviaire. C'était indéfinissable, mais l'orientation de cette station paraissait définie désormais, et Fleur espérait qu'il n'en était pas de même chez Reiner, le président de la Patagonie occidentale, et dans sa capitale de Punta Arenas.

Alors qu'elle pensait ne jamais avoir un mot de la présidente, elle reçut une invitation pour une réception donnée dans le train présidentiel en l'honneur d'un professeur de médecine. L'invitation concernait également May et Olympia, et ces deux-là, enchantées, s'empressèrent de repartir faire du lèche-vitrines sur les quais les plus huppés où s'alignaient les créateurs de mode.

Fleur ne savait que penser de cette invitation passe-partout, en quelque sorte. Léonora, apprenant que deux Asiatiques en escale dans sa capitale dirigeaient une compagnie d'affrètement maritime, pouvait avoir décidé que les relations avec cette partie du monde seraient bénéfiques pour son pays. Mais lorsqu'elle parlait de la Patagonie orientale, Léonora Cabana osait-elle encore prononcer le mot pays, alors que la société ferroviaire, de retour, remplaçait cette appellation par celle de Compagnie ?

La réception était pour le lendemain soir, mais durant une partie de la soirée et de la nuit les deux sœurs ne cessèrent d'essayer les vêtements qu'elles avaient achetés, en quantité telle que la draisine-taxi qui les avait ramenées au *Mayflower* en était remplie, les deux

filles disparaissant parmi les paquets. Elles avaient aussi pensé à Fleur et celle-ci, après des mois d'indifférence surtout vestimentaire, éprouvait un réel plaisir à redevenir femme et superficielle pour quelques heures.

La réception était d'une étiquette et d'un conformisme tels que Fleur pensa qu'elle n'échangerait avec la présidente que les mots de politesse habituels. Ce qui fut effectivement le cas. Léonora Cabana se montra beaucoup plus courtoise avec les deux sœurs Jade qu'avec Fleur qui en ressentit quelque amertume, et se demanda si elle n'allait pas repartir aussitôt. Mais l'émerveillement de ses amies et leur enthousiasme l'empêchèrent de gâcher leur joie. Elles furent très vite entourées et pas seulement par des hommes ou des femmes d'affaires cherchant à leur vendre quelque chose. Il y avait beaucoup d'admirateurs prêts à ébaucher un flirt dans cette foule.

Elle servait d'interprète, prenait des notes au sujet de certaines propositions. Elle savait ce qui ferait un succès là-bas, à Amoy Station, le port d'attache des Jade, et ce seraient surtout des gadgets, des objets significatifs d'un genre de vie complètement différent. Les Asiatiques seraient fous de ces produits trop luxueux. Magellan Station s'était spécialisée dans la mode et dans ses accessoires. Les produits de beauté, les vêtements de luxe, mais aussi le prêt-à-porter se vendraient sans difficulté et les deux sœurs en étaient également persuadées.

Fleur discutait avec un important personnage, lorsque celui-ci soudain s'inclina profondément. Léonora Cabana venait de les rejoindre.

— Hé bien, voyageuse Rag, vous voici convertie en acheteuse de colifichets ?

CHAPITRE 29

Le train présidentiel, après avoir attendu plus d'une heure sur l'horaire de départ prévu, finit par démarrer et Louria n'avait pas rejoint Opérasque à bord. Elle était dans son bureau, fermement déterminée, s'attendant à une revanche imminente du Maître Suprême, sachant fort bien dans le fond que ce serait pour plus tard.

Elle convoqua ses principaux adjoints.

— Dès ce soir nous reprenons notre intervention contre Altaï et les logiciens. Nous allons détruire autant de plaques de glace qu'il sera nécessaire.

— Mais, protesta Jane Marwell, nous ne disposons pas de l'énergie suffisante. Si vous envisagiez cette hécatombe de plaques de glace, nous devrions détourner toute la nuit durant les productions totales de trois centrales. Opérasque vous a-t-il promis cette manne électrique ?

— Non. Le prix à payer était trop élevé, à mon avis.

Tous observèrent une grande discrétion, n'essayèrent pas d'échanger des regards entendus.

— Nous allons utiliser nos ressources propres, c'est-à-dire cette source d'énergie dont nous ignorons l'existence dans les anciens igloos de la station météo. Nous avons fait installer un gros câble par l'équipe des électriciens et nous pouvons donc l'utiliser.

Comme toujours ce fut Jane Marwell qui intervint :

— Nous allons ainsi dévoiler que nous disposons de courant électrique clandestin. Lorsque Opérasque et son gouvernement l'apprendront, que se passera-t-il ? Avez-vous réfléchi aux conséquences pour vous, pour nous, pour le train-observatoire ? Et je ne me permettrai pas d'inclure dans les futures victimes tous ceux qui nous ont quittés, mais qui sont tout de même menacés.

Cette allusion à Harold Kowning parut laisser Louria Finister de marbre.

— Seuls les résultats seront pris en compte. Si dans la journée de

demain les stations météo annoncent en urgence que la moyenne des températures s'est améliorée, pour se situer autour de moins vingt, croyez-vous qu'Opérasque, qui surveille attentivement le pouls de l'opinion publique, aura le cœur de nous chercher des noises ? Il ne se méfiera pas, et croit qu'en verrouillant ses centrales électriques il nous empêche de travailler.

Il ne songera pas un seul instant à museler préventivement les stations météo.

— Vous sacrifiez votre poste de secrétaire d'État à la Recherche scientifique ? demanda Roggery, visiblement ému.

— Je n'avais encore rien décidé. Puisque le froid est le principal souci du président, nous allons tout faire pour le rassurer. J'agis dans la suite logique de ce que j'ai retiré de notre entrevue en tête à tête. Il y avait ce problème du froid et aussi celui des Aliens. Opérasque voulait que je lui apporte les deux solutions. Mes capacités peuvent agir, du moins espérons-le, pour satisfaire sa première demande, quant à la seconde c'est juste un problème politique qu'il résoudra à sa convenance.

— Bien, fit Jane Marwell, tout à l'heure je me suis montrée quelque peu évasive, mais moi j'ai besoin d'y voir plus clair. Sacrifiez-vous, outre votre carrière comme ministre, la liberté de notre ami et de votre cher compagnon Harold, sans le moindre état d'âme ?

— Ceci me concerne seule, répondit sèchement Louria. Maintenant que nous avons fait le tour de la question, il est temps d'établir notre programme. Ce sera une nuit difficile et fatigante, mais je pense que le résultat en vaudra la peine.

Elle ne retint personne lorsque l'ensemble sortit, même pas Roggery qui pourtant avait attendu d'être le dernier pour se retourner vers elle à la porte. Elle fit semblant d'être absorbée par son travail et il n'insista pas.

Elle téléphona au chef électricien pour que ce courant d'origine inconnue soit commuté sur les circuits parallèles. Il fit répéter deux fois, lui demanda une décharge écrite.

— Je viens la chercher et ensuite j'exécuterai les ordres, fit-il hargneux.

— Je me demande, répliqua-t-elle, si vous vous plaisez vraiment dans ce train-observatoire. Vous devriez éventuellement déposer une

demande de changement d'affectation.

CHAPITRE 30

Depuis la veille, Ann Suba se retrouvait seule dans ce poste de pilotage, invraisemblable de complexité. Toz l'avait aidée de son mieux, mais il avait dû repartir à bord de son dirigeable, et ses conseils, son bon sens, lui manquaient terriblement.

Elle savait que son impuissance venait d'un refus obstiné de tout son être face à cette création. L'espace, le Soleil, les étoiles étaient longtemps restés une abstraction pour elle, lorsqu'elle était une militante Rénovatrice du Soleil. Elle avait *lutté* contre la société ferroviaire, et parvenue à un âge certain se demandait bien ce qui l'avait conduite à devenir une dissidente. Elle avait suivi l'homme qu'elle aimait, en avait connu d'autres, avait eu des compagnons d'une grande culture scientifique, mais ne s'était jamais trop posé de questions. Le Soleil avait fini par reconquérir son espace terrestre, même si personne n'avait jamais pu l'admirer, caché qu'il était par une épaisse couche de nuages. Mais enfin la chaleur avait envahi la planète, un peu trop même, avec cette Ceinture de Feu infranchissable de l'équateur. Mais le but recherché, la disparition de la société ferroviaire, avait été atteint à soixante-dix pour cent, les trente points restants désignant le nord de l'hémisphère septentrional, la Panaméricaine réduite au cinquième de sa puissance, la Transeuropéenne au-delà du 50^e parallèle, de même pour la Sibérie.

Lorsqu'un idéal est atteint, ceux qui ont lutté pour ce résultat auquel ils ne croyaient pas toujours se retrouvent soudain sans lendemains. C'était ce qui lui était arrivé et peu à peu elle avait envisagé, sans trop vouloir l'approfondir, l'idée qu'au départ elle s'était fourvoyée dans une cause qui la laissait indifférente. Et même qui allait à l'encontre de ses désirs. La société ferroviaire ne lui déplaisait pas du tout et correspondait chez elle à une certaine passion pour l'ordre, la logique, le besoin d'être encadrée également. Lorsque Songe lui avait proposé de rejoindre la Panaméricaine pour y occuper un poste scientifique de premier rang, elle n'avait presque pas hésité, car c'était ce qu'elle attendait depuis quarante ans. Le retour au bercail, la fin de cette nostalgie de ce qui dans son enfance et sa jeunesse avait été son monde, même s'il était coercitif par certains côtés.

Elle reconnaissait que l'ignorance de l'espace céleste lui convenait

parfaitement. L'astronomie clandestine ne l'avait jamais beaucoup exaltée, contrairement à ses amis Rénovateurs. Et voilà que Tharbin, ignorant tout de ses préventions, la chargeait d'étudier le fonctionnement d'un engin spatial.

Pas la peine de se cacher plus longtemps que cette mission serait son plus horrible échec, et la déconsidérerait à jamais aux yeux de tous. Ses éminents collègues, ceux qui la connaissaient et ceux qui sans jamais la rencontrer avaient entendu parler de sa grande réputation, tous ceux-là ricaneraient joyeusement. Elle ne se faisait pas d'illusion. On finirait par savoir que la grande prêtresse des Rénovateurs du Soleil n'avait pas été capable, à partir de ses connaissances de supposée astrophysicienne, de comprendre le fonctionnement d'une navette spatiale. Il ne s'agissait pas de savoir la piloter, Tharbin n'en demandait pas tant, mais d'établir tous les éléments qui permettraient à d'autres d'aller plus loin.

Lorsqu'elle relisait les notes qu'elle avait prises depuis une semaine, elle avait envie de jeter le tout dans le feu, car elle n'avait pas progressé au-delà de banalités qui ne tromperaient personne, même pas Tharbin.

— Cet engin doit échapper à l'attraction terrestre, c'est indubitable, mais comment ? Par mise en jeu d'une énergie supérieure à cette attraction. Je vois apparaître sur écran des chiffres, certes, mais comment les adapter à un travail d'application ? Je ne sais même pas pourquoi existe encore un courant électrique faisant fonctionner ces ordinateurs et ces appareils calculateurs.

Et peu à peu elle en arrivait, la nuit venue, à penser à cet être mystérieux, ce sphale venu d'ailleurs qui lui aussi s'obstinait à rechercher le mode d'emploi et les mystères de l'astronavigation.

CHAPITRE 31

Kurty arriva aux commandes d'une vieille patache essoufflée, payée trop cher, mais il n'avait rien trouvé comme draisine. Il s'engouffra dans le silo des véhicules annexes et prit le monte-charge pour arriver chez lui. Il ne jugea pas utile de se présenter aussitôt en salle de navigation, les différents appareils l'ayant identifié et ayant prévenu qu'il était de retour. Mais presque tout de suite la voix de Mylord retentit, chargée d'une certaine émotion et aussi d'une pincée d'irritation.

— Mon cher Mylord, s'écria-t-il, l'interrompant sans avoir écouté ses premiers mots, vous faites des progrès considérables dans l'emploi de cette voix artificielle. Vous arrivez à y inclure, avec encore trop de parcimonie reconnaissez-le, quelques sentiments. Votre émotion à peine perceptible me réchauffe le cœur, car elle sous-entend que vous êtes heureux de me revoir. Pourtant mon absence fut de courte durée, mais je ne vous cacherai pas plus longtemps qu'elle m'a fait le plus grand bien. Hé bien, mon vieux copain de solitude, où en sommes-nous de cette bonne vieille Locomotive ?

Nouvelle petite victoire satisfaisante pour l'amour-propre, il laissa Mylord sans voix, ce qui était un paradoxe, car Mylord n'existait que par les sons qu'il émettait, sinon il n'y avait même pas une trace de lui.

— Nous aurions aimé... Vous êtes remonté directement du silo des véhicules de secours sans même daigner apparaître dans la salle de navigation. C'est un honneur que dans le temps votre père n'oubliait jamais de nous rendre.

— Toutes mes excuses, mais un besoin pressant m'a poussé jusque dans ma cabine. Sans attendre, je vais m'y rendre dès que je serai changé. Il faut que je me douche, car voyez-vous la fréquentation de certains endroits m'a donné quelques irritations que je dois soigner.

— Le corps de notre maître Kurts le Pirate a disparu de son mausolée, et je suis navré de vous accueillir par cette nouvelle épouvantable, mais nous ne savons pas ce qui s'est réellement passé.

Kurty cessa d'arborer son air guilleret pour offrir aux caméras le

visage grave d'un fils accablé par la nouvelle.

— Mylord, vous n'êtes même pas une entité, vous n'êtes que le ramassis d'informations diverses dont la synthèse aussi complète que rapide vous donne vie. Vous n'existez pas, sinon je vous accuserais d'avoir bu. Comment voulez-vous que le corps de mon père ait disparu, alors que non seulement son mausolée mais cette locomotive sont inviolables ? Nous vivons dans une forteresse, mon cher, et vous devriez le savoir.

— Mais le fait qu'il ait disparu n'implique pas qu'il ait été volé, protesta Mylord, essayant de conserver son accent métallique.

— Quand vous en êtes-vous aperçu ?

— Seulement ce matin. Aucun capteur n'a rien signalé jusqu'à ce que le balayage visuel du catafalque soit interrompu. Nous ne pouvons donc établir la date, l'heure de cette disparition qui se situe entre votre départ et votre retour.

— Voilà qui est agréable. Je m'offre une petite permission pour aller voir si ailleurs la vie est aussi ennuyeuse qu'ici, je trouve quelques occupations distrayantes à faire et je reviens, heureux de rentrer au bercail, pour découvrir que tout ce dispositif extrêmement sophistiqué, d'une intransigeance souvent intolérante, que cette forteresse inexpugnable dévoile sa faiblesse, ses lacunes, pire que tout, son impossibilité à surveiller le cadavre d'un homme qui lui a sacrifié sa vie. Voulez-vous que je vous le dise à vous tous, dont les rapports se retrouvent dans les discours oiseux et insupportables de Mylord, vous êtes des minables, je le répéterai autant de fois qu'il faudra pour que vous en soyez persuadés, vous êtes des minables. C'est tout ce que j'ai à vous dire pour l'instant. Maintenant fichez-moi la paix. Je fais une toilette, et rendez-vous dans le sanctuaire avec tous les détecteurs possibles et inimaginables, du moins ceux qui sont en état de coopérer à une enquête. Je commence à douter que le matériel soit aussi performant qu'on a bien voulu me le faire croire depuis que j'ai renfloué cette Machine.

CHAPITRE 32

Curieusement, Movane et Césaire se retrouvèrent en route vers 87°7 où l'entraînement des principaux cadres de l'expédition s'effectuerait. Bourguine avait été désigné pour superviser la formation de ce corps d'élite, du fait de ses connaissances en astronavigation. Depuis son enfance, il s'était passionné pour cette technique, le jour où par hasard il avait découvert un vieux bouquin pour enfant qui racontait les aventures de quelques jeunes voyageant dans les étoiles. À cette époque, l'astronomie, et bien entendu tout ce qui avait trait à cette science, étaient frappés d'interdiction, y compris la science-fiction même la plus innocente. Il n'avait donc cessé de s'y intéresser clandestinement, recherchant désespérément d'autres ouvrages sur le sujet, avec plus ou moins de bonheur. Frustré, il comblait ces manques de connaissances par des récits qu'il se faisait à lui-même. Il les avait en partie écrits, mais son père, effrayé de lire ses stupidités, lui avait formellement interdit de recommencer, avant de brûler ces quelques feuilles. Il avait donc rêvé de voyages, imaginant à sa façon des lieux, des personnages, sans la moindre référence à ce qui existait au-delà des poussières lunaires. Quand il avait commencé ses études de physicien, il avait pu se procurer ces ouvrages qui lui avaient cruellement manqué, enfant. Il avait dû réviser, revoir toutes ses élucubrations, en acquérant d'autres plus conformes à ce que l'on pouvait peu à peu découvrir dans les premières approches timides de l'astronomie, à nouveau autorisée dans les universités. À partir de cette libéralisation, il avait exhumé des archives sur les vaisseaux spatiaux, sur tous ceux que la Terre avait lancés à la conquête de l'espace, notamment le fameux *Terra*, la navette entre la planète et Ophiuchus IV où de nombreux colons créèrent une autre société. Lors de son séjour à 87°7, sous la direction de Charlster, il avait rédigé plusieurs articles pour des revues confidentielles d'astronomie, traitant tous de l'astronavigation. Ce caractère de confidentialité n'empêchait pas les services de la censure de les lire, et c'est ainsi que l'on avait appris, dans les sphères gouvernementales, quel que soit le président, que Bourguine était un spécialiste de ces techniques anciennes. Pour l'heure, nul ne songeait qu'il était vraiment possible de quitter la sphère terrestre pour aller visiter d'autres planètes, et les services de la censure et du renseignement montraient une certaine indulgence pour les écrits de Bourguine, les prenant pour de l'utopie. Jusqu'à ce que le président s'intéresse à la question parce que dans le désert de Gobi

une fusée spatiale existait bel et bien sur son socle de tir, et qu'en quelque sorte elle le narguait. Bourguine était persuadé qu'Opérasque ne supportait pas qu'il existât ainsi le moyen de s'échapper de la Terre, donc de la société ferroviaire et, par voie de conséquence, de la Caste et de sa propre mégalomanie.

Que se passerait-il si les humains apprenaient qu'il était possible de tout plaquer pour s'en aller vivre ailleurs ?

Donc, Bourguine, considéré comme un bon scientifique, avec cependant quelques côtés farfelus, notamment l'astronavigation, était responsable direct des différents entraînements que subiraient les futurs membres du corps expéditionnaire. Il se demandait parfois s'il ne serait pas lui-même contraint de participer à cette aventure.

Movane, depuis qu'elle avait appris que Césaire avait jadis piloté des fusées, ne lui pardonnait pas de le lui avoir caché. Il avait protesté, avancé l'argument qu'il ne pensait pas que c'était un côté de sa vie qui puisse l'intéresser.

— Moi, je t'avais dit que j'étais allée dans le désert de Gobi et que je l'avais vue, cette navette spatiale, tu aurais dû être amené tout naturellement à me révéler que tu en avais piloté une.

— Il me semble qu'au contraire tu étais assez évasive sur ce que tu as fait là-bas. Mais si je t'ai choquée, je ne l'ai pas voulu.

Il essaya de la convaincre qu'ils avaient eu de la chance de ne pas être enfermés dans un train concentrationnaire et de se voir offrir la possibilité d'être libres, mais elle n'appréciait pas la situation.

Il essaya, durant la fin du voyage, de la taquiner au sujet de Bourguine amoureux d'elle, mais elle n'appréciait pas vraiment, craignant que le professeur ne leur crée quelques ennuis. En réalité, ce qu'elle aurait aimé, c'était se retrouver à l'ambassade et revoir Tharbin. Cette navette spatiale c'était lui qui l'avait fait repêcher dans les eaux du Pacifique, lui qui l'avait fait transporter et dresser à Landal Gobi. Le droit d'épaves en faisait le seul propriétaire et Opérasque, qui officiellement se permettait de rappeler l'amitié entre les deux Compagnies, la Panaméricaine et celle du Consortium des Bonzes, était en train de commettre une forfaiture à l'encontre de son soi-disant ami. Et il se servait d'elle pour parvenir à ses fins. Tharbin pourrait à juste titre l'accuser d'avoir trahi sa confiance.

— Oui, j'ai été pilote d'un certain type de navette quand nous nous sommes installés dans cet archipel de Crozet, mais ça fait des années

que j'ai cessé cette activité et je ne serais peut-être pas capable de la reprendre. Et puis cette navette qui appartenait à un satellite Bulb, disparu en mer depuis bientôt vingt ans, était sûrement d'un modèle que je n'ai jamais connu.

L'un et l'autre arrivaient à 87°7 en précurseurs, car le recrutement pour cette expédition militaire n'avait pas encore débuté et les collaborateurs d'Opérasque, chargé de tout organiser, discutaient encore des critères de sélection.

— Les Aiguilleurs devront établir des réseaux provisoires pour rejoindre cette région lointaine. Je préfère ne pas imaginer le coût d'une telle opération, disait Césaire. Je ne pense pas que nous soyons opérationnels avant un an au moins, et d'ici là tout peut changer dans la panaméricaine.

Bourguine, qui les accueillait, n'était pas loin de partager leurs doutes. Il venait de recevoir un message de Louria Finister, le prévenant qu'elle entreprenait une fantastique nuit pour en finir avec le froid. Il ignorait si elle avait obtenu le feu vert d'Opérasque et si ce dernier avait libéré les quotas d'électricité nécessaires.

Lorsqu'il vit Movane descendre du train, il fut envahi par un sentiment de tristesse. Il aurait aimé devenir son amant, mais elle n'avait jamais voulu de lui, n'avait même pas apprécié la cour qu'il lui faisait. Elle s'était entichée de ce Noir beau garçon et il le regrettait. D'un autre côté, il se réjouissait de savoir qu'elle allait vivre dans son observatoire.

— Vous voyez, lui dit-il, que vous avez bien fait de vous montrer coopérative avec ce programme. Vous n'avez pas lieu de vous inquiéter, car il demandera des mois d'efforts avant de devenir réalisable. Rien que pour établir les réseaux nécessaires en passant par le sud de l'ancienne Transeuropéenne et les pays asiatiques, il faudrait des mois de discussions, d'accords, de menaces.

Césaire regardait autour de lui avec une curiosité mêlée de méfiance. Movane était une scientifique et elle se retrouverait dans un milieu connu, risquant de se détacher de lui qui n'avait qu'un goût mitigé pour ce type de recherches.

CHAPITRE 33

Dans cette seule journée, et grâce aux informations qu'ils recevaient par le piratage du railphone, ils atteignirent le méridien 69, ce qui fit dire à Sank qu'avec deux ou trois bonds similaires ils rattraperaient leur retard sur les commandos Simone. Cette persistance à traiter l'opération en challenge agaçait Lienty.

Dans la nuit, l'hydravion, à l'aide surtout des appareils de bord et des télescopes, repéra une grande station à moins de soixante kilomètres de l'actuel bivouac de Lienty. La description qui en fut donnée insistait sur son importance, ses lumières, le flux d'infrarouges. Enfin l'endroit était protégé par une coupole formée de tranches comme celles d'un melon, pouvant s'ouvrir ou se refermer. À bord de l'appareil on était en train de faire un premier décompte des habitants, du moins de ceux qui se trouvaient sur les quais, lorsque les détecteurs infra avaient capté ces sources de chaleur. On pourrait en déduire un chiffre global.

Le réseau venant du terminus pénétrait dans cette station par un sas, mais côté ouest c'était une dizaine de voies qui se dirigeaient ensuite vers la cordillère des Andes, et ces lignes n'étaient pas protégées par des remparts. La glaciation de cette zone de moyenne altitude devait être déjà relativement ancienne, d'un an ou deux, et avait permis d'installer une infrastructure classique avec des rails en alliage composite, des signaux, tout un système informatique.

Lorsque jusqu'à l'aube Lienty eut parcouru toutes ces données, il réunit l'état-major de Sank avant le départ des commandos.

— Nous sommes sur le point d'abandonner ce terrain-ci que j'appellerai zone de non-droit Aiguilleur, pour atteindre celles que la Caste a civilisées à sa manière, mais bon, c'est tout de même une autre apparence, plus conforme à ce que nous avons l'habitude de voir. Nous devons adapter notre tactique de progression à ce changement. Nous ne rencontrerons peut-être plus de naturels réduits en esclavage, mais d'après ce que je viens de parcourir rapidement, des travailleurs, peut-être exploités, mais bénéficiant d'un meilleur sort. Le piratage du railphone, même s'il continue de nous informer, deviendra vite superflu, et nous devons recommencer cette opération de mise en place de dérivations, ce qui sur un réseau de dix lignes compliquera

pas mal les choses.

N'ayant pas eu le temps d'étudier tous les e-mails reçus de l'hydravion, des textes, des schémas, des évaluations en chiffres, il les éparpilla sur la table bricolée du campement, priant ses collaborateurs de les examiner et d'en tirer les conclusions. Celles-ci commencèrent d'apparaître, laissant soupçonner que pas très loin de là, les difficultés d'évoluer en un milieu semi-urbain seraient de plus en plus nombreuses. Ce réseau de dix voies se dirigeant vers l'ouest n'était autre qu'un tronc commun d'où s'échappait une multitude de lignes secondaires. Certaines étaient même assez importantes, avec trois et quatre voies.

— C'est comme un arbre gigantesque étalant ses ramifications dans tous les sens et couvrant plusieurs kilomètres carrés de superficie au sol.

Le sergent Kentel, qui au vu de ses états de services appartenait désormais à l'état-major de l'expédition, avait déjà effectué une estimation.

— Un territoire de cinq à six mille kilomètres carrés, avec des dizaines de stations d'une certaine importance, d'après les nuances de l'infrarouge, il s'agit dans la majorité de colonies agricoles ou d'élevage. On y fait des cultures sous serre, là les nuances sont plus claires que celles qui désignent les étables ou les bergeries, voire les poulaillers. On pourrait même évaluer à peu près l'importance de ce cheptel.

— Ce plateau est relativement protégé des vents d'ouest par la Cordillère, et du nord par une branche de la Cordillère qui s'incurve bien plus haut. Il bénéficie d'un microclimat. Je suis certain que notre chef pilote n'a pas oublié de relever la température moyenne, la nuit de ces expertises. Essayez de la retrouver dans le tas. Il se pourrait que nous ayons là, à portée de nos efforts, la région la plus active du point de vue agricole et commercial du territoire occupé par les Aiguilleurs. C'est à tous les coups elle qui ravitaille dans de grandes proportions, sinon en totalité, la Caste qui se planqua dans des hauteurs situées entre deux mille cinq et cinq mille mètres. Des altitudes où l'on trouve seulement des lamas ou des vigognes, et une végétation rachitique.

Là-haut, les pommes de terre ne sont pas plus grosses que des noix.

— Ce serait donc, commença Sank avec lenteur, réfléchissant au fur et à mesure, une zone stratégique, une zone agricole stratégique.

— Aussi importante, sinon plus importante qu'une zone militaire stratégique, approuva Lienty.

— Et quelques sabotages appropriés, les rails, les aqueducs drainant l'eau des usines de fonte, les lignes électriques du chauffage des serres et étables, priveraient très vite les Aiguilleurs de ravitaillement, les forçant à réagir avec une précipitation qui ne pourrait que nous être favorable.

Un lieutenant agitait une feuille d'imprimante.

— Sur ce papier il y a le nombre de trains qui ont pris la direction de l'ouest sur le tronc commun, entre minuit et une heure du matin.

— Comme partout, c'est l'heure où les producteurs font leurs expéditions qui ravitaillent les marchés de gros.

— Il a été décompté dix-sept convois de sept à neuf cents tonnes chacun, sans compter le tonnage de la machine. Plus de treize mille tonnes de produits agricoles frais pour les Aiguilleurs. Des trains frigorifiques malgré la température négative.

— J'ai trouvé celle de la zone agricole, lança le sergent Kentel ravi, à peine un moins quinze à minuit, alors que ce matin au réveil nous avions ici un moins vingt-trois. C'est presque un petit paradis, ce coin-là.

— Très vite notre chef pilote a compris l'importance de cette région. Jusqu'ici il nous fournissait des informations pour faciliter notre progression et nous éviter les pièges. Bien entendu il l'a également fait cette fois, mais en prime il nous offre une belle monographie économique, presque sociale, avec des données intéressantes.

— Pourquoi le terminus était-il si sévèrement protégé, alors que cet endroit me paraît vivre sinon dans l'insouciance d'après ce que je viens de lire, mais dans des conditions moins draconiennes ?

Mais Lienty lui agita une autre feuille sous le nez.

— Le nombre de draisines militaires, blindées, est tout de même élevé, une dizaine, repérées par leurs feux clignotants. Elles patrouillent constamment. Mais ce n'est pas tout, car au moment où l'hydravion commençait son demi-tour pour le retour et qu'on désactivait les appareils, il semblerait qu'un réseau circulaire secret a été plus ou moins détecté. Le chef pilote a griffonné à main ces quelques lignes hâtives. Cette perspective demandera un examen plus

approfondi la nuit prochaine.

— Comment un réseau de ceinture a-t-il pu échapper aux observateurs ? demanda Sank rudement.

— Ils ont déjà fait du bon travail, inutile de les accabler de reproches. Je voudrais que nous passions à un sujet différent qui touche à la logistique. L'hydravion ne peut conserver sa base actuelle de décollage, car il lui faut trois quarts d'heure pour arriver sur les lieux où il est opérationnel. Autant pour rentrer. Perte de temps et de carburant. Plus on ira et plus il devrait aller se ravitailler auprès du *Madam*.

Mais les réserves de ce baleinier ravitailleur seront-elles suffisantes pour toute la durée de cette opération ? Nous-mêmes devons prochainement renouveler nos stocks. Si nous progressons chaque jour aussi vite, nous serons bientôt à sec.

Celui qui parlait, le sergent-chef Algouin, était chargé de la logistique. Il dirigeait un petit groupe de fourgons Carminale, avec le matériel, les armes, le ravitaillement et évidemment les réserves de fuphoc.

— Pas de problèmes avec le baleinier en question. Farnelle et Danglov, les propriétaires du *Dragon*, sont en train de rapporter une cargaison d'huile de la mer de Ross. Ils iront en décharger une partie à Cooktown et viendront livrer le reste au *Madam*. Mais le sergent-chef a raison d'attirer notre attention sur nos propres réserves. Ce sera une opération laborieuse, avec une grosse perte de temps. Dès que l'hydravion aura trouvé une autre base d'atterrissage et de décollage, ce ne sera pas facile puisqu'il n'y a plus de nappes d'eau acceptables pour lui, nous devons lui livrer nos bidons vides. Il ira les remplir dans l'estuaire, reviendra avec les pleins. Ce seront des manœuvres à haut risque, avec toutes ces allées et venues. Nous sommes en présence d'installations militaires à grande technicité. Si jusqu'ici un chef de station se contentait de signaler qu'il entendait un bruit de moteur dans le ciel, prochainement un autre chef signalera le fait et en même temps expédiera un missile d'attaque.

Ce fut une journée encore plus ardue que ce qui avait été annoncé, et pour se frayer un passage dans l'entrelacs des réseaux secondaires, des voies uniques, sans laisser de traces, sans se faire repérer, il fallut déployer les meilleures ruses, les astuces les plus inédites. Le sergent Kentel faillit tomber nez à nez avec des ouvriers agricoles, des métis qui pelletaient du fumier dans une étable isolée. Lui et ses hommes n'eurent que le temps de se planquer derrière une butte de glace

formée de congères coureuses. Ils observèrent ces trois hommes qui chargeaient une benne tirée par une machine à vapeur rustique, en discutant sans arrêt. C'étaient des métis d'Indien certainement. Leurs vêtements bariolés, en laine grossière, les protégeaient-ils vraiment du froid ? Kentel remarqua qu'ils étaient tous les trois pieds nus dans des bottes en matière végétale tressée. De l'étable grande ouverte s'échappait une forte vapeur parfumée à la bouse de vache.

Enfin, les trois ouvriers embarquèrent sur l'attelage et roulèrent sur la petite voie unique qui conduisait à un corps de ferme plus important, protégé par une verrière élégante. Des arcades légères la soutenaient et les commandos, surpris, aperçurent une femme en tenue légère, sortant du wagon d'habitation et se dirigeant vers l'angle à gauche. Ils la virent soudain plonger, comprirent qu'il y avait là une piscine. Ils se regardèrent éberlués, n'ayant jamais imaginé un tel luxe. Même aux Kerguelen il n'y avait pour l'instant aucune famille fortunée qui ait songé à se payer de telles installations.

— Des Aiguilleurs, souffla un de ses hommes à l'oreille du sergent.

— Apparemment. Un cadre de cette ferme. Pour que l'étable soit surveillée à distance, c'est que l'exploitation doit être d'importance, mais il est possible que le patron, s'il est un Aiguilleur, occupe un poste sensible dans la grande station voisine. C'est tout de même intéressant. Si nous effectuons un coup de main dans le coin, nous nous en souviendrons au besoin.

Sans attendre, il prit quelques notes qui le soir même seraient soumises à la réunion d'état-major.

— Nous allons essayer de passer de l'autre côté de cette butte de congères pour essayer de filer. Mais je crains que le Carminale ne soit vite repéré. Jusqu'ici nous avons eu de la chance.

— Si on allait à deux visiter l'étable-serre, peut-être y a-t-il quelque chose d'intéressant.

Kentel donna son accord. Dans la situation où ils se trouvaient, ils ne pouvaient espérer filer avant la tombée de la nuit, sous peine d'être remarqués avec leur glisseur sur coussins d'air.

Là-bas, la femme, blonde et assez enveloppée, dans les cinquante ans peut-être, sortait de son bain et se drapait dans une serviette. Au-dessus, la verrière se ternissait de buée.

Les deux hommes restèrent absents plus d'une demi-heure et

revinrent avec d'infinies précautions. Ils avaient fait le détour par la butte, et avaient pu repérer un passage pour conduire le Carminale derrière ces congères.

— Il y a des femmes et des enfants dans le wagon-étable, annonça l'un d'eux. Les familles des trois ouvriers. Ils vivent sur un palier au-dessus des bêtes. Nous avons compté plus de cinquante vaches laitières.

— Le plus curieux, expliqua le second, c'est qu'il n'y a pas un seul bruit et que les gosses ne jouent même pas. Il n'y a que les vaches pour meugler. Elles sont plus libres que ces gens enveloppés de leurs ponchos, assis à ne rien faire. Parfois une femme chuchote et les autres paraissent effrayées de cette audace.

— Nous supposons qu'il y a des audiophones qui surveillent les bruits de l'étable.

— C'est-à-dire qu'il y aurait un patron à l'écoute ? Non, plutôt un régisseur, c'est ça, un régisseur pour toute l'exploitation. Il surveille les bêtes et les gens. C'est pourquoi les trois métis bavardaient avec une telle frénésie une fois au-dehors. Personne ne pouvait les entendre.

— Hé ! sergent, fit un de ses hommes, imaginez ce qui se passerait si des sabotages stoppaient l'activité agricole, bloquaient un peu tout. Peut-être que ces ouvriers agricoles ainsi traités nous seraient d'un précieux secours.

Kentel le pensait aussi, mais avant qu'ils ne partent ; le président Lienty leur avait rappelé qu'ils étaient sur place non pour faire la guerre, mais pour essayer de retrouver Lien Rag, du moins obtenir quelques informations sur son sort. Ils allaient donc continuer de se diriger vers la Cordillère, mais au besoin, s'ils étaient obligés de fuir un ennemi bien plus puissant que leur commando, ils pourraient retarder cette contre-attaque en s'attaquant à cette région vivrière indispensable à la survie de la Caste.

Ce soir-là, Kentel rentra le dernier avec son groupe. Il avait voulu faire un détour par le tronc commun du réseau central, et avait découvert les quais où l'on chargeait les wagons frigorifiques.

— Un commando pourrait embarquer parmi les légumes, les quartiers de viande, les poulets en caisse et la bière en containers isothermes. Avec nos combinaisons ; nous supporterions la température et nous débarquerions certainement à deux, trois cents

kilomètres d'ici, en plein fief de la Caste. Il suffirait que les Carminale se rapprochent de là-bas pour nous cueillir en cas de besoin, mais je suis certain que nous ferions du bon travail et que très vite nous en saurions plus sur ce qu'est devenu votre cousin. Une fois sur place, dans cette gare-marché en gros terminus, il suffirait de nous déguiser avec quelques ponchos pour nous glisser dans la foule des gens du coin.

Sank, surpris, ne sut que répondre, mais Lienty était visiblement tenté et aurait souhaité accompagner ce commando spécial qui allait être désigné pour cette mission.

— Je propose, continua Kentel, de retourner cette nuit sur ce marché-gare expéditeur proche, pour étudier comment on pourrait, la nuit prochaine, embarquer pour l'ouest.

— Je crains, annonça alors le sergent-chef Algouin, qu'il ne faille retarder cette opération car les Carminale ne pourront jamais parcourir une si longue distance sans fuphoc, pour aller vous récupérer à deux ou trois cents kilomètres. Nous devons aller en chercher auprès du baleinier ravitailleur. Cependant, j'ai pensé qu'il serait possible d'alléger cette corvée en fatigue et en temps, si l'hydravion pouvait nous parachuter les containers pleins, au-dessus d'une drop zone.

Il expliqua ce qu'étaient une drop zone et une opération de largage. Lorsque Lienty avait commencé de préparer sa petite concession à la résistance contre les Patagons orientaux, il avait réfléchi à un corps de parachutistes sautant à l'arrière des lignes ennemies pour prendre à revers les assaillants, mais l'idée de tunnels sous-glaciaires, plus faciles et plus rapides à réaliser, avait prévalu.

— Il y a des parachutes à bord de l'hydravion, en guise de moyen de secours, mais nous ne les avons jamais utilisés et nous ne savons pas s'ils sont en bon état. Il ne faudrait pas qu'au moment du largage les containers tombent en chute libre et n'éclatent en prenant contact avec le sol. Mais c'est une bonne idée. Nous demanderons à notre chef pilote ce qu'il en pense. Cette question du ravitaillement en fuphoc ne doit pas remettre à plus tard la proposition du sergent Kentel. Lorsqu'il aura des renseignements sur le départ des convois dans ce marché-gare, il nous expliquera comment il compte procéder pour embarquer clandestinement, et dès la nuit suivante il pourrait commencer sa mission avec les meilleurs éléments de notre expédition. Éléments que vous voudrez bien désigner les uns et les autres.

— Six hommes dont moi-même suffiront. Si vous réussissiez à vous brancher sur un railphone, nous pourrions aussi envoyer des messages codés pour vous tenir au courant. Les Aiguilleurs les écouteront, mais n’y comprendront rien, et penseront que des dissidents communiquent entre eux.

Même le colonel Sank commençait d’estimer que son sous-officier prenait trop d’importance aux yeux de Lienty, mais de tous c’était lui qui avait les idées les plus originales, avec aussi Algouin et ses largages en parachute.

CHAPITRE 34

Fleur n'aurait jamais imaginé qu'on puisse ainsi affubler un homme d'une façon aussi ridicule, même pour une réception, avec habit d'autrefois et perruque. Ce domestique la conduisait au deuxième étage du train présidentiel, au sein d'un petit boudoir dans les nuances de bleu, surchauffé et violemment parfumé. Boudoir ou nid d'amour ? se demanda-t-elle. Léonora était une femme provocante, ce qui ne signifiait pas qu'elle ait des amants à la pelle.

— Excusez-moi, ma chère, mais j'ai eu du mal à m'échapper pour vous rejoindre. Il y a des gens qui s'accrochent un peu trop, qui vous poursuivent même dans les parties interdites aux visiteurs, et je déteste qu'on pénètre dans mon intimité sans en avoir reçu la permission. Voulez-vous boire quelque chose ?

— C'est déjà fait, en bas.

— Vous vouliez me voir ?

— Vous n'en ignorez pas la raison ?

— Votre père qui a disparu en Amazonie ?

— C'est ainsi que cet endroit se nomme ?

— Autrefois, oui.

Elle se versait une boisson, peut-être du véritable jus d'orange avec de la vodka, et Fleur osa lui demander si c'était de l'authentique. Léonora, indulgente, prit l'air de celle qui aurait pu répondre : « Suis-je femme à accepter du jus synthétique ? »

— Dans ce cas j'en veux bien un verre, mais sans vodka.

— Ce n'est pas de la vodka, mais de l'alcool de fruits. Nous avons des serres arboricoles, des serres-vergers, et quand les fruits sont blets certains les font distiller. C'est délicieux.

Fleur n'était pas là pour discuter des goûts et des couleurs, et essaya de le faire comprendre, sans vouloir bousculer cette femme maîtresse d'elle-même qui ne paraissait nullement pressée d'en finir avec elle.

— Pourriez-vous avoir des nouvelles de mon père ?

— Pourquoi aurais-je ce privilège ?

— Parce que vous avez des relations privilégiées. Vous achetez des marchandises venues du Nord, du bois déjà préparé pour être travaillé.

— Le retour du froid a interrompu ces fournitures et les échanges avec le Nord sont pratiquement nuls.

— Vous construisez des réseaux au-delà de votre frontière Nord, et même en dépit de cette zone ravagée par la radioactivité depuis la fin de la guerre des deux Patagonie contre les Aiguilleurs de la Cordillère.

Léonora sirotait sa boisson à petites forées et Fleur suivait le mouvement de sa déglutition le long de son long cou plein d'élégance. Elle trouvait cette femme belle et attirante, et se défendait contre ce sentiment inattendu.

— Votre père n'aurait jamais dû entreprendre un tel coup de force. C'est un échec, une catastrophe. Il a disparu avec son merveilleux appareil, ce dirigeavion, et il sera difficile de fabriquer le même. Lien Rag avait parlé de lancer une industrie aéronautique pour fabriquer de nouveaux exemplaires. Pourquoi a-t-il jugé préférable d'entreprendre une telle expédition ? Certains lui reprochent d'être trop âgé pour de telles aventures, mais ce n'est pas mon argument principal pour les désapprouver. Il y avait tant à faire pour l'amélioration de la vie des hommes, que ce soit aux Kerguelen ou dans les Patagonie.

— Allez-vous attaquer la concession de Channel Drake ? demanda brutalement Fleur, agacée par ces commentaires inintéressants.

Léonora but encore une gorgée, déposa à côté d'elle son verre à moitié vide.

— Vous vous occupez de politique depuis que vous êtes de retour ? Je croyais que vous alliez poursuivre votre voyage avec vos charmantes amies. Je les trouve sympathiques et très hardies de se lancer dans l'affrètement d'un cargo et le commerce, dans de si lointaines régions. Vous étiez donc en Chine quand elles vous ont embauchée ?

— Vous n'avez pas répondu à ma question, pourquoi répondrais-je à la vôtre ?

— Voilà qui est mal parti, murmura Léonora avec un sourire en

coin, mais soit, je veux bien vous dire que je ne supporte pas les provocations de Lienty qui dirige ce Channel Drake. Je ne supporte pas qu'il ait eu l'audace et l'opiniâtreté de nous défier, le président Reiner et moi-même, nous privant des royalties que nous fournissait le passage payant du détroit. Nos ressources ont chuté de ce côté-là de soixante-dix pour cent.

— Reiner ne serait pas aussi susceptible que vous à ce sujet.

— Reiner est trop conciliant avec tout le monde, fit Léonora, mais c'est tout de même un homme charmant, très délicat envers les femmes. Je l'aime beaucoup, mais je n'approuve pas toujours ses prises de position. Sans le détroit, notre budget souffre beaucoup et nous sommes forcés d'accepter des aides que nous aurions pu refuser autrefois.

Cette allusion indirecte à la Caste des Aiguilleurs était d'une grande hypocrisie, laissant entendre que ce rapprochement était de fraîche date, alors que cette femme avait toujours entretenu de bons rapports avec Lascasas, du moins avec ses envoyés, dont ce Mataxa qui avait su si bien profiter de la cupidité de Songe. Elle se demanda soudain si elle s'enquerrait de cette femme, ancienne compagne de son demi-frère, au cours de cette rencontre.

— Je pourrais, certes, obtenir quelques informations sur les circonstances malheureuses qui ont vu la disparition du célèbre Lien Rag, mais je sais que je devrais les monnayer et je crains de ne pas disposer de la monnaie d'échange, comprenez-vous ?

Fleur n'était pas assez rouée, expérimentée dans ces tractations feutrées pour comprendre sur-le-champ ce que cette femme signifiait par là. Léonora elle-même se rendit compte qu'elle n'avait pas en face d'elle une habituée de ces rencontres politiques tout en subtilités, et se vit contrainte d'adopter un autre langage. Il lui fallait se montrer aussi directe qu'elle l'était autrefois, par exemple quand elle avait rencontré Lien Rag et négocié avec lui sans l'avoir déjà connu.

— Autrement dit, peut-être est-ce vous qui pouvez me fournir cette monnaie d'échange, comprenez-vous ?

Sur-le-champ, Fleur vit une allusion à Yeuse qui remplaçait Lienty là-bas, dans le Channel Drake, et pensa que cette femme plus jeune devait la redouter. Yeuse avait fait ses preuves et avait une réputation de ténacité et de détermination. Sa grande gloire avait été d'être choisie comme dauphine, alors que nul n'y aurait songé, par l'énorme Lady Diana, souveraine réelle de la Panaméricaine. Sachant qu'elle

était menacée par de nombreux ennemis et aussi qu'elle allait mourir, Lady Diana l'avait investie de ses fonctions de présidente de la Panaméricaine, lui donnant le nombre d'actions nécessaires pour avoir la majorité du conseil d'administration. Tous les gouvernants actuels connaissaient cette histoire, et la réputation de Yeuse Semper était toujours intacte. Comme celle de son père.

— Voulez-vous dire que je pourrais servir de médiatrice dans le conflit qui agite votre Compagnie et le Channel Drake ?

— Ça ne me préoccupe pas vraiment, fit Léonora Cabana avec une moue quelque peu méprisante, et je sais que nous pourrions ne faire qu'une bouchée de ce petit morceau de banquise. Bien sûr, nous devrions subir quelques pertes, et c'est le désir d'économiser la vie des gens qui me guide.

Mon œil, pensait Fleur, tu ne me convaincras pas. Avec ta bouche de dévoreuse et de bouffeuse de mecs, tu te fous pas mal de la vie des pauvres soldats qui se les gèlent là-bas dans le Sud, face à la petite armée de flics de Lienty.

— En fait, je sais ce qu'il faudrait faire pour obtenir quelques détails sur ce qui s'est réellement passé en Amazonie au sujet de votre père, de son dirigeavion, de ses compagnons.

— Et Lascasas là-dedans, il est devenu quoi ? Un Cadavre ? Un ectoplasme ?

Cette fois Léonora parut touchée salement et sa bouche pulpeuse perdit de sa sensualité, se réduisit à un petit fil sinueux plein de méchanceté, qui couturait l'espace entre le nez et le menton de façon vraiment laide. Un amoureux la découvrant ainsi se serait peut-être enfui.

— Je ne sais ce que vous voulez dire et ça ne me concerne pas.

— Est-ce un mythe, une légende ?

— Si vous voulez poursuivre de la sorte, je vais rejoindre mes invités.

— Je suis juste une curieuse un peu trop insolente, excusez-moi. Vous me proposez donc un marché ? Vous pensez que j'ai quelque chose à proposer en échange de quelques rumeurs sur mon papa ? Vous me prenez pour une conne ? Vous ne connaissez pas ce mot d'ancien français ? La famille Rag ou Ragus, comme il vous plaira, est d'origine française et ce mot de conne signifie plus qu'idiote. Si ce que

j'ai à vendre est d'une telle importance que vous me receviez dans ce boudoir trop chaud, trop parfumé, comme si vous cherchiez à me séduire ou si vous attendiez après moi un galant, je dois recevoir en échange du consistant, et pas seulement des on-dit.

— Vous êtes toujours aussi directe dans vos transactions ?

— Quelquefois, pas toujours, alors ?

— Hé bien disons que nous pourrions entreprendre des négociations avec certaines personnes, à partir du moment où vous consentirez à nous parler de ce phénomène qui inquiète les réseaux de l'EEC, l'Ecuadorian Eastern Company. Vous savez cette chose, cette locomotive bizarre ?

CHAPITRE 35

Différents appareils, que les profanes auraient appelés robots, allaient et venaient dans le mausolée pour reprendre au début toute l'enquête sur la disparition du cadavre embaumé de Kurts le pirate. En réalité, il s'agissait d'une momie, mais sans bandelettes, traitée par des procédés révolutionnaires dont les formules avaient été exhumées des gisements intellectuels de documentation. Kurts les avait depuis longtemps mis en mémoire dans son principal ordinateur en lui intimant l'ordre, une fois qu'il serait mort, de les utiliser pour traiter son corps et le rendre éternel.

Les appareils expliquaient sur leurs écrans qu'ils avaient procédé avec minutie à une tentative de reconstitution de la disparition de Kurts.

— Nous avons établi trois hypothèses, l'une c'est qu'un étranger venu de l'extérieur a enlevé le corps. Car les trois hypothèses se rejoignent dans une vérité incontournable : le corps a été placé sur le monte-charge, descendu dans les soutes. Là, il fut placé sur un chariot, du type brancard, et emporté vers un des sas de sortie. L'hypothèse d'un étranger déverrouillant successivement le sas, le monte-charge, le couvercle de verre du mausolée est difficile à concevoir. Le service de surveillance n'a pas donné d'alerte et ses enregistrements ne signalent rien de suspect. Il est donc difficile de retenir pareille éventualité.

Le robot observa un silence pour faire digérer cette proposition.

— Deuxième hypothèse, l'enlèvement a été opéré par une personne vivant à l'intérieur de la Locomotive.

— Mais, dites donc, espèce de flic à roulettes, la personne c'est moi, il n'y a pas d'autre humain ici.

— J'allais ajouter : ou encore une personne ayant quelque temps vécu dans la Locomotive.

— Cette fois, c'est mon amie Fleur que vous accusez. Je ne crois pas qu'elle aimait beaucoup mon père, du moins ce que je lui racontais sur lui, mais je ne la vois pas en train de l'enlever, pour en faire quoi ?

— Il y a eu une troisième personne.

— Ah, oui, le jeune Philippin qui effectivement a habité ici quelques jours.

— Votre père est une légende, reprit un autre appareil, toujours sur écran.

Et là-dessus Mylord crut bon d'intervenir à partir des baffles disposés dans le sanctuaire, mais comme ceux-ci étaient destinés à diffuser de la musique sacrée, bien que Kurts fût athée, une cantate de Bach éclata, obligeant Mylord à hurler :

— D'après les renseignements qui affluent vers mon sélecteur, il faut ajouter que ce garçon n'avait pas une très bonne moralité, et que ses tendances sexuelles n'étaient pas très orthodoxes.

Ce qui remplit Kurty de confusion au souvenir de Sumar, avec ses longs cils de biche et ses attitudes équivoques qui avaient failli le tenter brièvement.

— Et la troisième hypothèse ? se hâta-t-il de demander, pour chasser l'image de ce garçon au plus vite.

— Notre maître à tous, le grand Kurts, est sorti de la mort pour nous quitter dans une intention que nous ignorons. Peut-être que son absence se prolongera indéfiniment, peut-être que notre maître reviendra pour notre plus grand bonheur.

Kurty en eut des frissons, la chair de poule, et son estomac commença de se tordre désagréablement.

— Ce n'est pas inacceptable, lança Mylord, déclenchant du coup la suite de la cantate tonitruante.

Il y avait dans le mausolée des orgues électroniques d'une puissance inouïe. Le son était réglé très bas et pourtant Mylord s'égosillait. Poussé à fond, il aurait pu terroriser les populations à vingt kilomètres à la ronde.

Essayant de lutter contre une nausée qui envahissait sa bouche d'acidité, Kurty apprécia l'incident, et quand le calme revint il comprit qu'il fallait saisir au bond cette dernière hypothèse, pour éviter que les soupçons ne s'accumulent sur sa tête.

— Pourriez-vous retrouver des indices sur la résurrection de mon père, son départ hors de ce mausolée et aussi de sa chère Locomotive ?

Là, il faisait trop fort avec ce qualificatif de chère. Il avait amené le cadavre dans Lahore Station et il espérait que les voleurs de sa draisine, lorsqu'ils l'avaient découvert, s'en étaient débarrassé au plus vite.

— Nous avons déjà travaillé sur cette proposition comme sur les trois autres, répondit l'un des robots qui paraissait disposer d'une certaine suprématie sur les autres, au nombre de cinq. Nous sommes d'accord pour éliminer la première. Comment un étranger aurait-il eu accès à tous les verrouillages codés, et la deuxième hypothèse est également entachée de plusieurs impossibilités. Nous allons certainement éliminer la responsabilité de ce jeune Indien que vous appelez Sumar. Il est certain que c'était un être à la moralité chancelante, mais comment se serait-il trouvé comme par hasard dans cet endroit si éloigné des Philippines dont il est originaire ? À moins qu'il n'ait suivi la Locomotive pour attendre le moment favorable d'enlever votre père ? La coïncidence est trop fantaisiste. Pour nous filer il aurait dû parcourir pas loin de quatre mille kilomètres. Avec quel moyen ?

— Mais ceux que l'Ecuadorian Eastern Company aurait pu mettre à sa disposition. Qui vous dit que les Kalami ne vont pas nous faire chanter ? Comme rançon ils pourraient nous demander de quitter sans délai leur zone d'influence, par exemple.

Il y eut un silence éloquent, estima Kurty, mécontent de sa réponse. Les neurones artificiels de ces robots devaient chauffer à blanc pour analyser, décortiquer ce qu'il venait d'avancer imprudemment. Ces appareils disposaient d'un logiciel d'estimation psychologique et psychanalytique pour compléter leurs recherches.

— D'après les conclusions que je reçois et dont je vais... commença Mylord, interrompu par le *Requiem* de Mozart qui le mit KO pour quelques minutes supplémentaires.

Les écrans des six robots clignotaient, et Kurty ne fut pas surpris de lire que sa proposition n'était pas jugée tout à fait acceptable. C'était un peu trop risqué pour l'EEC d'enlever un cadavre. Si la rançon était exorbitante, le refus serait automatique. Si encore il y avait eu kidnapping d'un enfant ou d'un adulte vivant, il en aurait été tout autrement. Kurty vit là une belle occasion de sermonner les robots.

— Comment, vous estimez que Kurts le pirate, une fois mort, ne vaut plus tripette ? Voilà où vous en êtes avec vos beaux sentiments. Il n'y a pas cinq minutes vous parliez du maître avec un respect profond, et maintenant vous seriez prêts à abandonner son corps par avarice ?

Il n'oubliait pas qu'il s'adressait à des appareils dont l'intelligence informatique avait acquis un degré d'humanité exceptionnel. Mais ces appareils restaient des outils, des robots, et son admonestation ne les accablerait pas longtemps, ou bien il aurait fallu les passer au banc d'essai et leur supprimer quelques fonctions. Des serviteurs humains n'auraient plus osé poursuivre sur le même ton, mais eux, si.

— Votre amie Fleur serait tout de même plus apte à faire ce genre de forfait, lut-il sur deux des six écrans, et vous-même, ajoutaient les autres, bien mieux encore. Vous disposez de tous les codes, de toutes les connaissances les plus secrètes de cette Locomotive. Vous pouviez placer le corps dans le monte-charge après avoir déverrouillé le mausolée, puis chargé ce même corps dans la draisine qui vous conduisit à Lahore Station. Mais ce ne peut être qu'une hypothèse, et nous ne pouvons la conserver si nous estimons que la troisième sur la résurrection du maître est peut-être la plus proche de la vérité.

Parce que ça les enchantait, cette idée que Kurts le pirate, leur maître bien-aimé avec tout le respect qui convenait, s'était réveillé de la mort qui pendant vingt ans l'avait allongé sur son lit de parade, le corps bourré de produits conservateurs.

— Nous nous sommes aussi posé la question sur ces méthodes et ces produits d'embaumement que votre père avait archivés pour qu'ils fussent mis en pratique lorsqu'il serait mort. Nous allons analyser les ingrédients, car nous nous demandons s'ils ne contiennent pas une substance qui au bout d'un temps opère sur le cadavre le processus de la résurrection.

— Vous avez certainement raison, approuva-t-il, se disant que pendant ce temps, et il espérait que les analyses en prendraient un sacré bout, il n'aurait pas à prouver son innocence dans ce rapt. Et puis même si on le soupçonnait, pourquoi devrait-il se justifier ? Il pourrait même, d'ici quelques jours, proclamer dans une déclaration courte et sèche, qu'il avait jugé bon de conduire le cadavre de son père dans un lieu secret pour des raisons personnelles qui le concernaient, point final.

— À l'ouvrage, je ne vous félicite pas d'avoir laissé voler le corps de mon père et de découvrir le fait si tard. S'il en est de même pour la sécurité de la Locomotive, il va falloir qu'une révision générale soit décidée et je ne vous cacherai pas que bon nombre d'entre vous risquent d'être mis au rebut.

— Nous vous présentons nos excuses, crut bon de dire Mylord, mais le *Requiem* interrompu couvrit la suite de ses regrets.

Très satisfait, il se rendit dans la salle à manger, se fit servir un excellent repas avec des vins fins. Chaque fois qu'on ouvrait une de ces bouteilles spéciales, conçues pour conserver les bons crus, il s'inquiétait, mais cette fois encore il n'y avait rien à reprocher à ce nectar.

— Maître, minauda Mylord, et c'était la première fois qu'il usait de ce terme respectueux, maître, avez-vous une préférence dans le choix de notre itinéraire ?

CHAPITRE 36

Ils dormirent tous jusqu'à l'heure du thé et se retrouvèrent dans la cafétéria avec des têtes de gens qui n'avaient pas fermé l'œil durant trente-six heures, et avaient travaillé dur. Selon un accord tacite, ils parlèrent de tout autre chose que des tentatives effectuées durant cette longue période sans sommeil, à se nourrir un peu n'importe comment, sans s'éloigner de la rotonde d'observation où les instruments chauffaient dur.

Ils s'étaient regroupés, avaient, sans attendre que les serveuses le fassent, réuni un certain nombre de tables et de chaises, s'unissant comme au cours de la nuit pour dévorer, boire avec quelques onomatopées sans signification. Le personnel, impressionné, se tenait du côté du bar sans oser chuchoter, échanger la moindre impression, redoutant que ces grosses têtes ne se soient livrées à quelques expériences catastrophiques. Ils étaient trois ou quatre à penser que le train-observatoire était l'endroit le plus dangereux du monde, et par l'intermédiaire des corporations ils demandaient que leur métier en zone exogène périlleuse soit classé différemment, avec un doublement du traitement et des primes adéquates.

L'équipe de Louria se gava de nourriture épaisse, de vins et d'alcools, se traîna ensuite dans les labos, les bureaux, mais personne n'eut envie de pénétrer dans la rotonde où le travail programmé non sans mal se poursuivait. La chasse aux plaques avait commencé au début de la journée à 00:34.

Et se poursuivrait quoi qu'il arrive. C'était certainement l'affolement dans les autres observatoires, car les tirs en rafales du superlaser ne passaient pas inaperçus dans l'oculaire des télescopes de toute nature, de toute portée. Et les questions devaient commencer d'affluer vers un ministère de la Recherche vide de responsable. Esquaille allait-il finir par réagir ? À la connaissance de Louria, c'était le seul en place à Salt Lake Station pour le moment. Bourguine, lui, se trouvait à 87°7, même s'il s'était absenté pour vingt-quatre heures après la visite d'Opérasque. Et ce dernier, quels que fussent ses sentiments, ruminait-il toujours sa déception parce qu'elle avait refusé ce qu'il lui demandait en toute brutalité, une fellation dans son train spécial, pour gage de sa bonne volonté future dans son ministère ? Il ne pouvait s'empêcher de lier ses obsessions sexuelles à ses

responsabilités gouvernementales. En fait, songeait-elle, il ne pensait qu'à prendre des risques stupides par machisme. Il savait bien, lorsqu'il avait écrit sur un bout de papier et en des termes vulgaires sa demande, qu'elle refuserait et qu'elle renoncerait à son poste. Pourtant, s'il ne l'avait peut-être pas suppliée, il l'avait pressée de faire monter la température. Et c'était ce qu'elle avait essayé de faire et seulement cela. Qu'il en pense ce qu'il voudrait, elle s'en moquait.

Était-ce d'avoir dormi trois heures, d'avoir bouffé comme quatre, mais revenait en elle le désir d'en savoir un peu plus sur les résultats de cette nuit de travail, et elle pensa que les autres devaient être dans le même état d'esprit. Quand ils s'étaient regroupés dans la cafétéria, ils rejetaient avec indignation toute idée de s'encrasser l'esprit au sujet d'une chose qui se produirait ou pas. Ils étaient comme des animaux cherchant à assouvir leurs besoins immédiats, avant de regarder autour d'eux.

Bourguine appela le premier :

— Le nouveau directeur de Melville soutient que jamais il n'a donné le feu vert pour que le train-observatoire accapare la production électrique durant vingt heures. Et les autres centrales ont répondu la même chose.

Le professeur parlait du nouveau directeur. L'autre s'était montré complaisant pour lui fournir du courant, elle aussi d'ailleurs, mais lui avait été limogé, pas elle.

— Quel feu d'artifice durant les seize heures de nuit ! C'est le superlaser qui donnait l'impression qu'un orage surnaturel ravageait la calotte glaciaire ? Vous savez que les populations étaient terrifiées et que les Inuits se sont enfoncés dans des tunnels de glace creusés à la va-vite. Chaque tribu s'est retrouvée par cinq, six mètres de fond pour ne plus rien voir. Question bruit, c'était le silence, et c'était d'autant plus effrayant. Dans un orage on tressaille à chaque éclair, on sursaute au coup de tonnerre, mais en définitive, même si ça fait peur, le bruit libère jusqu'à l'éclair suivant. Là, rien de tel, juste ces zébrures énormes qui fendaient la couche nuageuse, la morcelaient.

— Heureuse que ça vous ait plu, ironisa-t-elle, mais, nous recommencerons d'ici quarante-huit heures, quand nous aurons pris quelque repos. Peut-être nous faudrait-il modifier les réglages, cependant. Nous allons voir bientôt si nous avons quelque raison de nous montrer un petit peu satisfaits.

— Les plaques de glace ? Vous en avez attaqué combien ?

— Comment le savoir, nous opérons empiriquement, avec juste quelques vagues données.

— Mais ces milliers et milliers de kilowatts dépensés en bombardement au laser, d'où viennent-ils ?

— Petite combine...

— Vous la produisez vous-même ? Vous auriez trouvé comment transformer directement je ne sais quoi en courant ? En inversant une électrolyse ? Je ne sais pas moi, mais les hypothèses les plus folles me viennent à l'esprit. Vous connaissant... Non, je ne vous connais pas vraiment, mais je soupçonne en vous un tel potentiel de projets, une telle volonté de les réaliser même avec échec à la clé, que je m'attends à tout.

— Flatteur, va.

— Vous savez ce qui m'arrive ? Je vais ici même ouvrir un camp d'entraînement pour une expédition militaire. Je ne peux pas vous en dire plus, mais sachez que l'objet de cette expédition se rapproche de nos préoccupations communes. Je suis tenu au secret et l'Office du renseignement me tient à l'œil. Il doit même écouter cette conversation. Alors pour l'électricité, comment faites-vous ?

— Comme nous pouvons, dit-elle en riant, mais merci de votre appel et cessez de me faire rougir avec vos compliments.

Il y avait d'autres appels en attente et elle ne savait si elle allait les prendre tous. Déjà elle avait éteint ses écrans où les questions, les intimations à répondre devaient se répéter.

Jane Marwell l'appela sur sa ligne intérieure :

— Je suis harcelée et je ne sais plus comment me dépêtrer des gens. Tant qu'il s'agit de confrères plus ou moins sympathiques, c'est encore facile, mais je viens d'être contactée par Esquaille qui ne comprend toujours rien à rien. Il n'y a donc personne d'autre au ministère de la Recherche ?

— Non, puisque je n'ai pas accepté le poste.

— Vous nous l'avez caché, dites donc.

— Je n'ai rien caché, je n'ai pas accepté, c'est tout.

Il y avait un supplément de prix que j'ai refusé.

— Comme il vous plaira. Je n'ai pas encore osé promener mon curseur sur les différents postes météo de la Compagnie. L'avez-vous fait ?

— Non. Il faut attendre.

— Peut-être que dans certains endroits les résultats sont apparents, osa timidement Marwell.

— Essayons la sérénité. Il est possible que nous soyons forcés de recommencer, et nous le ferons avant qu'une brigade des Renseignements ne vienne tout foutre en l'air dans le train pour découvrir la source cachée de notre énergie. Déjà, Bourguine a essayé de me tirer les vers du nez.

— Sur ordre d'Opérasque ?

— Je ne sais pas. Le personnage est complexe.

Depuis quelque temps fort aimable avec moi, presque tendre.

— Holà, c'est votre type ?

— Non, mais j'abuse de la situation.

— Un peu salope, hein ! Comme moi dans le fond, quand j'avais autre chose que des roues pour les ouvrir.

Ça, c'était Jane, avec une crudité de mots pour rappeler son handicap. On disait qu'elle avait des amants qu'elle satisfaisait sans avoir à s'exhiber, mais on disait tant de choses dans ce microcosme que l'idée du sexe mettait toujours en ébullition, quelle que soit la gravité de l'heure et des expériences en cours. Elle-même se dit que si Harold avait été là, elle aurait pu se calmer les nerfs.

Elle se demanda si dans les appels en attente il n'y avait pas celui d'Harold. Elle était à peu près sûre qu'il avait aperçu les traits du superlaser dans le ciel nocturne. Sa planque n'était pas au Sud, mais dans ces régions désertiques du Cercle polaire. Son œil exercé avait reconnu le travail au fréon nucléaire, et peut-être voulait-il lui en parler. Elle décida de prendre les communications et malheureusement c'était Esquaille.

— Vous me répondez enfin ? hurla-t-il, rompant pour la première fois avec son ton de bon apôtre sournois, qu'avez-vous fait durant des heures et des heures, pourquoi incendier le ciel et laisser croire à des centaines de milliers de gens que c'était l'Apocalypse selon saint

Jean ?

— Mais, demanda-t-elle interloquée, de quoi parlez-vous ?

— C'est vrai que vous ne croyez ni en Dieu ni au diable, ce qui explique ce manque de sens humain envers les autres. Le président Opérasque est fou furieux et vous allez en subir les conséquences.

— Je sais qu'il est furieux, commenta-t-elle, rancunière. Je lui ai donné de bonnes raisons de l'être.

— Vous devez arrêter tout ce cirque. Maintenant, dites-moi d'où vous tirez tout ce courant électrique que vous avez gaspillé en une seule nuit. On m'a dit qu'avec ces kilowatts on aurait pu éclairer et chauffer une station de cent mille habitants pendant huit jours.

— Électrolyse inversée, répliqua-t-elle, procédé breveté Finister. Merci de votre appel.

— Hé ! qu'avez-vous dit ?

Ce n'était pas un brillant physicien, mais il possédait tout de même assez de culture en physique pour avoir été professeur dans le secondaire. Il avait entendu parler de ce procédé qu'on essayait de mettre au point depuis des années.

— Auriez-vous réussi ? commença-t-il.

— Excusez-moi, mais le président veut me parler.

C'était pour lui l'argument à utiliser et il raccrocha.

Elle prit un autre appel, mais ce n'était pas Harold et elle ne reconnut pas tout de suite cette voix qui lui rappelait quelque chose.

— Tu continues tes exploits et tes obsessions au sujet des plaques de glace, des logiciels soi-disant biologisés et tout ce fatras que Charlster t'a en quelque sorte légué ?

— Claudion ? Claudion Hyponias.

Comment avait-elle pu hésiter durant des secondes à reconnaître la voix de son ancien amant, cette voix qui parfois la laissant pantelante et offerte ? Il était inconcevable que son corps n'ait même pas réagi par quelque signal pathétique. Non, rien du tout, le vide total comme si elle avait appuyé sur la touche « effacer » une bonne fois pour toutes.

— Mais où es-tu ?

— Je suis de retour après une période de voyages et de méditation. Je viens de rejoindre mon bureau au ministère de la Recherche.

— Allons donc, menteur, je viens d'avoir Esquaille et il ne m'a parlé de rien. J'ai même eu l'impression qu'il se considérait comme ton successeur en puissance.

— Ton successeur plutôt, ne truque pas la réalité. Tu avais ta nomination en main et tu as tout gâché.

— Le prix à payer était trop cher. Il y avait une prime.

— Et alors ? Il faut toujours payer de toute façon, alors une petite prime, un endettement, qu'importe ? Par la suite on peut arranger tout ça.

— Avec qui, sa conscience ?

— Toujours tes conneries, tu ne changes pas. Opérasque savait où je me terrais, et il m'a envoyé chercher cette nuit, pendant que toi tu faisais joujou avec ton laser de premier choix. Quel dommage ! Mais quelle satisfaction pour moi. Alors, écoute, je te donne le bon conseil de tout laisser tomber, et de nous expliquer comment tu as pu détourner des centaines de milliers de kilowatts. Tu as fait des dérivations clandestines sur combien de centrales, pour que l'on ne s'aperçoive pas du prélèvement et qu'on l'impute au dix pour cent des pertes habituelles ?

— Merci de ton appel et à une autre fois, mon cher ami.

— Tu ne t'en sortiras pas comme ça. Je demande une enquête immédiate.

À ce moment entra Roggerly auquel elle fit signe de patienter. Il s'approcha quand même et sur son bloc écrivit des chiffres, les lui présenta.

— Merci encore, Claudion, et tiens, que je te dise, la température moyenne entre le 45^e et le 52^e vient de remonter de 3° 51, c'est-à-dire presque 4. Voilà ce que mes conneries ont obtenu, tchao.

CHAPITRE 37

Dire que dans le fond d'elle-même elle avait douté qu'il y ait des geôlières jumelles chargées de la surveiller... Elle en avait soudain la preuve brutale. Les deux femmes s'étaient enfin retrouvées ensemble pour la dénuder, alors qu'elle avait refusé de le faire à celle qui le lui demandait.

— Du matin dix heures au soir dix heures vous serez nue pour répondre à la demande de la clientèle. Vous n'êtes pas dans un train pénitentiaire, mais dans une maison de rencontres sexuelles. Vous êtes condamnée à accepter au moins dix clients par jour, avec un tarif de prix pour les différentes prestations. Vous n'êtes pas autorisée à refuser les demandes les plus désagréables qui vous seront faites, ni les clients qui vous rebuteront. Vous avez une dette à rembourser au voyageur Mataxa et vous allez commencer de le faire dès aujourd'hui. Si vous pouvez faire mieux que dix clients, nous vous en tiendrons compte, car chaque jour nous relèverons le montant et le nombre de rencontres. Entre midi et une heure vous prendrez un repas, ainsi qu'entre six et sept. Si un client désire le partager, vous ne pourrez refuser.

Sourde et muette, ne comprenant pas vraiment ce qui lui arrivait malgré la carte explicite de Mataxa, elle se repliait sur sa couchette, essayant de cacher son bas-ventre, honteuse de laisser ses seins et ses fesses visibles.

— Nous ne comprenons pas votre réaction, car nous avons appris que c'était chez vous le moyen de parvenir à vos fins que de coucher avec les hommes, et même des femmes. Vous allez donc être satisfaite et en même temps vous rembourserez voyageur Mataxa, ce qui vous permettra d'ici quelque temps de recouvrer votre liberté.

Celle qui venait de manifester sa surprise se tut et sa sœur récita le tarif des rencontres. Songe n'y prêta tout d'abord pas attention, mais soudain un chiffre l'alerta et elle poussa un grand cri de protestation.

— Mais c'est donné, vous me bradez. Je suis encore jeune et jolie femme et vous ne pouvez proposer des tarifs aussi bas. Il y aura n'importe qui aux portes de ce bordel de merde, avec des prix pareils. Des traîne-wagons, des pue-la-sueur.

Dans un élan de fierté, elle sauta sur le plancher et redressant son buste elle fit quelques allées et venues tel un mannequin, exhibant sa nudité triomphante.

— Vous êtes belle, mais vous n'avez plus seize ans. Les tarifs seraient bien différents alors, mais ils sont dégressifs avec l'âge et vous avez intérêt à travailler le plus possible, car à chacun de vos anniversaires vous perdrez un pourcentage de cette somme, dans les cinq à dix pour cent selon les prestations.

— Mais qui a bien pu imaginer tout ça ?

— Nous sommes des taulières, je suis la patronne et ma sœur la sous-maîtresse. Nous avons un train complet dans la cordillère des Andes, mais Mataxa nous a demandé de nous occuper de vous et nous n'avons pas à le regretter. Je pense que nous avons assez discuté de tout ça. Nous allons ouvrir les portes. Il y a un bar installé à côté du sas et les clients y attendront après avoir pris un numéro d'ordre. Ils paieront à l'avance, mais tous les pourboires seront pour vous. Il faut aussi que je vous donne les limites de chaque rencontre. L'homme présentera un jeton qui vous indiquera de combien de minutes vous disposez. Cela peut aller de quinze minutes à deux heures. Nous discuterons avec vous de la possibilité de négocier des nuits. Pas complètes peut-être, mais par tranches. Sachez que cela ne vous sera pas imposé, c'est à vous de voir. Toutes les semaines nous vous donnerons un bordereau comptable et vous saurez combien d'argent vous devrez encore gagner pour vous libérer.

— Avec des prix aussi ridicules, j'en aurai pour des années, mais je ne compte pas accepter votre proposition forcée. Je suis capable de griffer, de mordre le premier client et les autres n'auront plus envie de m'approcher.

— Nous disposons de tout un arsenal médical pour non seulement vous rendre soumise, mais pour vous échauffer au point que vous sauterez littéralement sur les mâles. Seulement ce traitement vous épuisera très vite et en quelques mois vous apparaîtrez encore plus âgée et flétrie. Comme annoncé, le prix de vos services subira une baisse de dix pour cent, ou plus. Maintenant si vous cherchez à vous évader, je vais vous dire où nous nous trouvons exactement. Nous n'avons pas quitté la Patagonie orientale, mais roulé dans le Nord, dans la zone interdite contaminée par la radioactivité résiduelle de la dernière guerre.

— Vous me condamnez à mort en me faisant subir des hommes déjà malades.

— Pas du tout. Ce sont des travailleurs de la décontamination, tous subissent des examens sévères et disposent d'un certificat hebdomadaire sur leur bon état général. Ceux qui n'ont pas de certificat ne seront même pas admis dans le wagon. Vous n'avez rien à craindre, mais si vous cherchez à fuir que trouverez-vous ? Une station complètement isolée du reste du pays. Tout se passe dans le sous-sol glaciaire où l'on décontamine en profondeur. La station est mobile et se déplace au fur et à mesure que le sol est traité, c'est-à-dire qu'elle gagne environ dix mètres par jour. Vous n'irez pas loin et nous vous rattraperons. Pour punition nous n'inscrivons à votre crédit que quatre-vingt pour cent des sommes gagnées, et ce durant un mois à la première tentative, trois mois à la seconde. Nous vous conseillons de réfléchir à ces mises en garde, ce qui vous évitera de commettre des sottises qui seront une perte de temps et de revenus.

— Dans un quart d'heure votre premier client, annonça l'autre sœur.

CHAPITRE 38

Toutes les opérations de ravitaillement en fuphoc et en nourriture, les progressions vers l'ouest dans des conditions extrêmement difficiles, demandèrent huit jours. Lienty enrageait le plus souvent, lui qui avait espéré ne perdre que deux ou trois jours. Les essais de parachutage des containers d'huile avaient échoué et il avait retenu la leçon. De retour à Channel Drake, il créerait une section de parachutistes et perfectionnerait le système des largages.

Malgré ces tergiversations, les pertes de temps, le groupe avait franchi de longues distances, pénétrant profondément dans ce pays difficile. Une fois dépassée la région si fertile, ils avaient affronté des difficultés, dues à la glaciation surtout. Trouver un passage pour les Carminale exigeait que l'hydravion vole aussi de jour, car au sol les repères photographiés aux infrarouges devenaient rares. Le seul véritablement important et dont il ne fallait jamais s'éloigner, au risque d'être surpris par les patrouilles militaires, était ce réseau qui se dirigeait droit vers l'ouest. Les nombreux trains, eux, laissaient sur la pellicule les taches de leur chaleur. Mais l'expédition de Lienty s'efforçait d'avancer à bonne distance de cette trouée ferroviaire, et évidemment ne rencontrait que désolation, forêts détruites et arbres enchevêtrés, cours d'eau qui suivaient des sinuosités invraisemblables, semblant se diriger vers l'ouest quand finalement ils cherchaient à gagner le fleuve Amazone, le fleuve attraction pour tout ce qui avait été torrents, rivières ou petits ruisseaux.

La grande réussite était celle du sergent Kentel et de son commando. Contre toutes les mises en garde pessimistes, ces six hommes avaient pu embarquer dans un train légumier parmi les choux, les choux-fleurs, salades, haricots, poireaux et oignons. Surtout les oignons, et dans un message quelque peu teinté d'humour, Kentel affirmait qu'on aurait pu les repérer à l'odeur à vingt mètres, et que lui et ses compagnons avaient dû trouver un endroit pour se doucher et nettoyer leur combinaison, mais quelques jours plus tard ils avaient tous l'impression d'empester l'oignon.

Ils avaient donc atteint un grand centre humain et économique, IQ Station. Cherchant sur sa carte, Lienty trouva Iquitos, dans l'ancien Pérou, et pensa qu'il s'agissait de cette ville. Les Aiguilleurs, forcés de tenir compte des appellations anciennes pour se situer, les abrégèrent

le plus souvent.

Le groupe s'était séparé en trois autres de deux hommes chacun qui se réunissaient, ou du moins essayaient de se réunir tous les soirs à une heure stricte. Passé cette heure, si les six n'étaient pas présents, ceux qui attendaient se dispersaient.

Pour l'instant le commando glanait les renseignements. Au besoin il les monnayait et précisément le premier jour, Kentel avait frôlé la catastrophe en proposant des océanos. Tous, y compris Lienty, avaient complètement omis de tenir compte du lieu. L'océano était une monnaie créée par Léonora Cabana de Magellan Station, qui s'était vue largement concurrencée comme monnaie d'échange par un nouveau dollar appelé dollar estampillé. Lascasas avait simplement apposé un cachet représentant un aigle à deux têtes sur les anciens billets dévalués, et sa propre signature. Suite à une manœuvre de Lien Rag pour déstabiliser ce dollar, l'océano avait reconquis le terrain et c'était maintenant la presque totalité de l'hémisphère Sud qui l'utilisait. Le dollar estampillé n'atteignait que les deux tiers de la valeur de l'océano, parfois même moins. Mais il aurait fallu réfléchir, et comprendre que dans une région aussi grande que l'Amazonie et la cordillère des Andes, royaume incontesté de la Caste, le dollar restait seule unité de compte et l'océano en était banni. Cet oubli, cette méconnaissance, plus tard Lienty parla même d'erreur criminelle, avait failli coûter cher à Kentel. Proposant ses océanos à un homme susceptible de le renseigner, ce dernier l'avait menacé de dénonciation pour possession d'argent interdit. Il s'en était tiré en calmant son interlocuteur avec tout l'argent qu'il avait sur lui.

Cet incident qui aurait pu être catastrophique fut assez bénéfique, car Kentel apprit que depuis des semaines ni la radio ni la télévision ne faisaient mention de Lascasas.

Il n'y était même pas fait allusion, comme si le Grand Maître de la Caste du Sud avait totalement disparu. Kentel estimait que le départ de cette période, ce silence sur ce haut personnage, correspondait à l'attaque du *Tzingtao* par le dirigeavion. Fallait-il en conclure que Lascasas avait disparu dans le naufrage du cargo chinois ? Lienty préférait ne pas aller jusque-là.

Le sergent utilisa longtemps le railphone pour communiquer ses rapports, puis préféra envoyer des e-mails en direction de l'hydravion, lorsque ce dernier patrouillait de nuit. Et ces messages parvinrent directement sur l'écran de Lienty qui au besoin les imprimait pour en distribuer le texte à l'état-major de Sank. Ne pouvant perdre son temps

à expliquer constamment les raisons de ses actes, Kentel avait seulement laissé entendre qu'il se méfiait du railphone.

— Nous sommes à moins de deux cents kilomètres de IQ Station, précisa Lienty au cours de la réunion du même soir. Nous avons, malgré tous nos retards et nos ennuis, bien rattrapé notre programme. Nous n'allons pas épiloguer sur cet apparent effacement de Lascasas, mais il est certain que la Caste du Sud doit tout de même en subir quelques remous. Si sa succession est ouverte, les factions vont commencer de se manifester et peut-être s'affronteront-elles au détriment de la discipline et de la sécurité. Dans ces cas-là il y a toujours du relâchement et les dissidents pourraient encore plus brouiller la vie de chaque jour. C'est une bonne chose que le sergent Kentel soit à IQ Station pour observer de près les événements.

— Tout de même IQST n'est pas le repaire secret de la Caste. Tout nous porte à croire depuis des années que le quartier général des Aiguilleurs se situe dans les hauteurs de la cordillère des Andes, et non sur un plateau de faible altitude. Je crains que le sergent ne s'attarde un peu trop dans cette station. Peut-être a-t-elle des charmes que nous ignorons et qui le retiennent, fit Sank.

Le colonel ne manquait pas l'occasion de critiquer l'action du sergent qu'il jalousait. Lienty n'appréciait pas cette attitude chez un officier supérieur. Il s'était trompé sur l'homme. Tacticien habile en ce qui concernait un conflit organisé, comme c'était le cas au Channel Drake face aux Patagons, il n'était pas à l'aise dans cette expédition qui devait se cacher, progresser avec d'innombrables précautions sans jamais se heurter à un ennemi de chair et de sang. L'ennemi c'étaient la nature bouleversée par la nouvelle glaciation, et n'importe quel péon, ouvrier agricole leur tombant dessus par hasard. Un bien piètre ennemi pour le colonel. Il sentait bien que Lienty admirait Kentel et redoutait qu'il ne lui accorde une promotion trop flatteuse, le hissant d'un coup par exemple au rang d'officier. Son état-major, composé de deux lieutenants, le suivait dans cette dépréciation du travail fourni par le commando exposé à tous les dangers sur les quais d'IQ Station.

Cette même nuit, l'hydravion repéra une station quelque peu isolée sur la rive gauche du réseau, si l'on voulait bien comparer celui-ci à un fleuve. Un embranchement important y conduisait et se terminait là. C'était en pleine forêt équatoriale, dans un lieu où curieusement les arbres étaient restés debout. Ils produisaient une certaine chaleur au cours de leur cycle chlorophyllien, et étaient donc faciles à repérer.

Le chef pilote, lorsqu'il survola le site à très haute altitude, fut

effaré de constater combien il flamboyait dans la nuit, projetant même vers la couche nuageuse une colonne de luminescence, et l'hydravion se garda bien d'en approcher. Cette colonne de lumière l'aurait épinglé comme un faisceau de projecteur.

L'analyse de cette installation demanda du temps, mais le lendemain Lienty accepta l'idée qu'il y avait là une exploitation pétrolière, et s'il se référait à ce qu'il savait de ces régions, ce n'était pas surprenant.

— Les Aiguilleurs ne sont pas complètement convertis au tout nucléaire, ils ont besoin également d'énergies différentes. D'ailleurs les catastrophes que le nucléaire leur a largement réservées ont dû les faire quelque peu réfléchir, expliqua-t-il aux siens.

L'existence de cet embranchement et d'un réseau perpendiculaire au tronc commun, représentait une nouvelle difficulté. Il faudrait le franchir si la colonne voulait poursuivre vers l'ouest, et les clichés de l'hydravion étaient assez décevants. Le trafic sur ce réseau secondaire était plus réduit, et même si de l'exploitation pétrolière partaient des trains de wagons-citernes, ce trafic ne correspondait pas aux heures où l'appareil survolait le coin.

L'expédition alla quand même de l'avant, avec un Carminale de reconnaissance léger qui laissait des balises marquant le bon passage. Elle atteignit très vite le réseau en question, et son rapport fut pire que tout ce que Lienty attendait.

— Une tranchée dans la glace, en dessous des arbres enchevêtrés. Une tranchée profonde de vingt mètres et recouverte de poutrelles régulières. Le creusement a été effectué en dessous. Je veux dire, expliqua le chef de la reconnaissance, que les Aiguilleurs ont fait avancer leurs engins sous la forêt détruite. Dans ce coin le spectacle est stupéfiant. Les arbres s'entassaient jusqu'à cent mètres de hauteur à cause de leurs branches. Ce sont des géants de la végétation excessive de ces régions surchauffées au moment de la période transitoire. Ce qui explique la décision des Aiguilleurs, mais ne cachons pas les mots, c'est grandiose. Je ne sais combien de temps il a fallu, mais l'exploitation pétrolière est à nouveau réunie aux grandes lignes.

— Et voilà pourquoi, soupira Lienty, l'hydravion n'a pu établir le schéma de ce réseau bien dissimulé sous un entassement continu de centaines de kilomètres de troncs brisés.

Le Carminale éclaircur essaya en vain de trouver un passage. Il y avait parfois des trouées sous les arbres abattus, mais très vite elles

devenaient impasses.

— Il va falloir retourner vers le tronc commun et essayer de passer par là, continuait Lienty, qui avait reproduit sur écran un plan de cette manœuvre.

— L'embranchement est coiffé d'une station forteresse, dit-il. Une Station sans habitants, juste des cheminots et du personnel de la société pétrolière. Avec certainement un équipement pointu pour surveiller le coin. Donc inutile d'aller plus avant vers l'ouest, on se rabat vers le sud et on attendra les résultats que nous donnera l'hydravion, la nuit suivante, pour préparer la suite.

— Nouveau retard, fit Sank, qui commençait d'en avoir assez de ce pays, de cette guérilla sans combat et aspirait à retrouver son commandement dans le Sud, face aux Patagons.

Celui qui le remplaçait, le colonel Inquisit, menaçait peut-être son poste. Il le savait fort capable, et si par malheur les Patagons tentaient une invasion et qu'Inquisit parvienne à les refouler, il en aurait toute la gloire. Et comme c'était cette Yeuse qui remplaçait Lienty, et qu'une femme s'enflamme vite pour les exploits d'un brillant chef militaire, Sank s'attendait à une fin de carrière médiocre.

Dans la nuit, un e-mail transitant par l'hydravion arriva sur l'écran de Lienty, averti dans son sommeil par une sonnerie et un clignotement rouge. Il était très fatigué cette nuit-là, ne dormant pas suffisamment, et il eut du mal à se réveiller, si bien que l'imprimante programmée avait fourni le texte. Il ne parvenait pas à ouvrir les yeux pour le lire, crut qu'il s'agissait d'une confusion. Le message était signé d'un nom inconnu, Marchial.

— Mais qui c'est celui-là ?

Puis ça lui revint. C'était un des hommes du sergent Kentel. Il fit venir Sank et son état-major, leur lut ces quelques lignes. « Hier matin, vers neuf heures, le sergent Kentel a aperçu un Aiguilleur en uniforme d'aspirant maître dont le visage lui parut familier. Il le suivit sur les quais d'IQ Station en essayant de se rappeler où il avait vu cet homme, et finit par le savoir. Il s'agissait d'un pilote du dirigeavion, un certain Gislake. Un compagnon de Lien Rag se promenant en uniforme d'Aiguilleur. Il le vit pénétrer dans un convoi d'habitation où des compartiments meublés étaient loués à la journée, à la semaine, au mois. Il nota cette adresse et le soir même nous a communiqué cette information. Le sergent décida de surveiller dès le lendemain, très tôt, cette adresse, et au besoin il obligerait Gislake à s'expliquer sur son

appartenance nouvelle et sur le sort de Lien Rag. Ce qu'il fit, accompagné de notre camarade Enselis. Depuis, ils ont disparu et nous craignons qu'ils n'aient été arrêtés par la Sécurité Aiguilleur. Gislake se serait rendu compte de leur présence à IQST. »

CHAPITRE 39

En débarquant à Punta Arenas, Fleur fut accueillie par une très jolie jeune femme, Marina Estaban, qui très vite lui apparut comme ayant bien connu son père, peut-être même plus encore. Elle en parlait avec une admiration émue, ne cherchant pas à cacher ses sentiments, si bien que Fleur se sentait quelque peu gênée. Lien Rag avait peut-être eu une aventure avec cette personne, mais dans ce cas c'était peu avant son départ pour l'Amazonie, alors qu'il vivait à nouveau avec Yeuse. Il était compréhensible qu'il ait été tenté par tant de jeunesse et de beauté, ayant voulu se prouver qu'il restait séduisant, mais sa fille ne comprenait pas qu'il puisse trahir celle qu'il aimait depuis toujours.

Reiner l'accueillit comme s'il était son oncle ou son parrain, l'étreignit, l'embrassa, fut aux petits soins pour elle. Elle ne l'avait pas rencontré souvent, mais après avoir été réservée avec sa chef de cabinet, elle se sentait parfaitement à l'aise avec lui. D'ailleurs il la tutoyait, comme s'il l'avait fait sauter sur ses genoux, enfant.

— Je crains le pire, avoua-t-il, au sujet de son père, et c'est en vain que j'ai essayé d'avoir des renseignements sur ce qui s'est passé. J'ai envoyé des agents dans le Nord, ils ont même atteint des stations importantes, mais n'ont jamais entendu la moindre rumeur sur la catastrophe de l'Amazonie. À croire que sur leur territoire les Aiguilleurs ont fait le black-out complet. Mais il semblerait que Lascasas ne s'est pas manifesté depuis quelque temps, et qu'il y aurait corrélation entre son silence et l'attaque de ce cargo chinois.

Elle avait tant espéré qu'il aurait des nouvelles plus rassurantes, qu'elle fermait les yeux, essayant de contenir ses larmes. Il lui servit un peu d'alcool qu'elle avala d'un trait.

— Parlons d'autre chose, dit-elle soudain. Je ne veux pas cultiver un chagrin constant. J'arrive de Magellan et j'ai rencontré Léonora Cabana, dans l'espoir qu'elle pourrait me donner des informations. Et vous savez ce qu'elle m'a proposé ? Un marché.

Il eut un petit sourire entendu.

— Un marché ! Elle m'a dit, avec plus ou moins de subtilité, qu'elle pouvait se renseigner sur le sort de mon père si j'avais quelque

chose à offrir en échange. Il y avait un prix à payer, et ce prix c'était que je fournisse un rapport détaillé sur la Locomotive pirate, sur Kurty et sur les intentions de ce dernier. En un mot que j'indique comment le capturer.

— C'est à cause de ces alliés de la Caste, cette famille indienne qui soutenue par les Aiguilleurs est en train de couvrir le Sud-Est asiatique de réseaux ferrés. Je dois avoir le nom de ces gens quelque part. Je crois que c'est une famille importante.

— Les Kalami. Ils ont surtout créé l'Ecuadorian Eastern Company dans l'île de Bornéo, et de là ils multiplient les lignes et les filiales. Ils ont également créé un vivier pour baleines solinas dans le golfe du Tonkin. Je le sais, car j'y ai travaillé dans des conditions effroyables durant deux semaines, dans la graisse, la vapeur, une existence proche de l'esclavage. Je voulais en savoir plus et j'ai été servie. Kurty est venu me sortir de là, mais ensuite j'ai préféré le quitter. Je ne tiens pas à m'étendre sur la raison. Mais je ne veux pas le trahir pour recevoir peut-être des informations truquées, et j'ai pensé venir prendre conseil auprès de vous.

— Tu as revu Yeuse au Channel Drake ?

Elle comprit qu'il s'étonnait qu'elle ne soit pas retournée auprès d'elle pour obtenir des conseils, et l'ait choisi, lui.

— Tu peux, toi aussi, fournir des informations truquées, fit-il, sans vraiment y croire lui-même.

— Ils vérifieront et ce sera un marché de dupes, chacun essayant de tromper l'autre.

— Je vois assez souvent Léonora Cabana, et je peux t'assurer que je n'ai jamais réussi à définir totalement le fonctionnement de cette femme. Il est certain qu'elle est ambitieuse, aussi bien pour elle que pour la Patagonie orientale, mais en toute justice je peux affirmer qu'elle l'est plus pour son pays que pour elle. Ce rôle de présidente l'a entraînée dans des combines peu honorables, mais c'était toujours en vue de faire de sa Patagonie une puissance reconnue.

— Fera-t-elle la guerre au Channel Drake ?

— Si les Aiguilleurs l'exigent, certainement. Ils ont envoyé plusieurs centaines des leurs là-bas, sous l'appellation de conseillers militaires. Les Patagons de l'Est n'ont guère envie d'une guerre, même si Channel Drake nuit à leurs affaires, comme il nuit aux miennes.

— Ce que j'ai vu de ce port est tout de même une grande activité commerciale. Vous avez une jolie chef de cabinet.

Reiner la regarda brièvement et alla leur servir un autre verre.

— Elle paraît amoureuse de mon père.

— Une passion enfantine pour l'illustre glaciologue, rien de bien grave.

— Je n'en suis pas aussi certaine. Et vous savez ce que je pense, c'est qu'une fille aussi admirative et peut-être amoureuse pourrait probablement faire merveille si vous l'envoyiez comme ambassadrice exceptionnelle chez les Aiguilleurs. Elle saurait leur soutirer des informations capitales sur le sort de mon père et de ses compagnons.

— Les Aiguilleurs n'acceptent pas facilement des diplomates, et puis nous n'avons jamais eu de relations officielles. Je sais que nous sommes en pleine hypocrisie et Léonora Cabana encore plus que moi, mais nous avons des relations commerciales avec la Caste par personnes interposées, soi-disant neutres. Nous leur vendons des produits agricoles et de l'huile, et eux nous fournissent de quoi installer des réseaux ferrés. Mais je n'ai pas accepté d'Aiguilleurs au sens strict du mot pour réglementer la circulation des convois. On a fini par oublier qu'un réseau avait besoin de régulateurs et nous les avons formés. Ils refusent de se faire appeler Aiguilleurs et sont donc des régulateurs. C'est une corporation très honorable.

— Infiltrée par la Caste.

— Je ne le pense pas, à quelques exceptions près, bien entendu. Pour en revenir à ce marché avec Léonora, que pourrais-tu dire sans trahir ton ami ?

— De toute façon il est insaisissable, et ne sait pas vraiment ce qu'il veut, depuis qu'il est maître de cette monstruosité. Je préfère ne pas parler de cette Machine car j'en ai souvent des cauchemars. Lorsque Kurty était le commandant du baleinier *Salamandre*, c'était un garçon énergique, autoritaire, plein d'audace et avec un mystère que je trouvais romantique. Ne me dites pas que les jeunes filles dans mon genre entretiennent ainsi des utopies, et qu'elles se réveillent face à un bonhomme somme toute assez ordinaire. Kurty accuse mon père de l'avoir poussé à abandonner la mer. Mais il y a autre chose d'indéfinissable. Vous voyez, et je ne l'ai jamais dit à personne, j'ai la certitude qu'il a reçu un appel. Que son père, même mort, a exigé de lui qu'il vienne renflouer la Locomotive pirate et reprenne à son

compte ses propres exploits. Mais Kurty n'est pas cruel. Exigeant, mais pas cruel. Ceci pour expliquer que je n'ai pas grand-chose à proposer dans ce marché.

— Je crois avoir sinon une solution, mais une marche à suivre.

CHAPITRE 40

Lorsqu'elle annonça, en réunion des astrophysiciens, que Claudion Hyponias avait été convaincu par le président Opérasque de reprendre son poste de secrétaire d'État à la Recherche et à la Réforme de l'université, ce fut soudain une algarade inattendue dont Louria ne pourrait jamais effacer le souvenir. Une majorité, bien sûr, hua le nom de Claudion, mais une petite frange dit que c'était un excellent choix, et qu'on allait enfin mettre un terme à ces imbécillités au sujet de ces logiciels prétendument biologisés, et aussi à cette histoire farfelue concernant un deuxième satellite animal, ce Shade qui portait le nom ridicule de Flatty.

Louria entendit un de ses collègues crier que même le fameux SAS, englouti par l'océan Pacifique, n'avait jamais été un animal de l'espace, qu'on avait raconté cette histoire pour impressionner les gens, et qu'il s'agissait tout simplement d'un vaisseau spatial de grandes dimensions.

Mais le pire fut que parmi ceux qui huèrent le retour d'Hyponias, une partie reprocha à Louria Finister d'avoir refusé le poste et d'avoir ainsi laissé la place libre.

— Que pouvait faire Opérasque, hein ? Logiquement ? Il avait besoin d'un ministre pour intervenir chez nous, sans avoir l'air d'être le dictateur prêt à tout détruire.

— Vous faites notre malheur, hurlait un garçon, qu'elle aurait cru plus indifférent à ce genre d'événement.

Il n'y avait finalement que Jane Marwell, cette femme handicapée qui pourtant était assez critique à son égard, pour la défendre avec colère. Louria finit par renoncer et s'en alla, les laissant s'agresser les uns les autres. Sur les écrans de son bureau, les stations météo affichaient des chiffres de températures éloquentes qui devaient enchanter les populations, surtout les exilés du Sud qui, après avoir espéré un temps rejoindre leurs anciens territoires, avaient dû faire marche arrière. La moyenne générale avait été réajustée et tournait autour des 3°50 d'amélioration.

Bourguine, n'ayant pu l'avoir directement alors qu'elle était en

pleine réunion, lui avait laissé un message de félicitations, disant qu'il approuvait pleinement son combat contre le froid, même si c'était à la suite d'hypothèses que parfois il avait lui-même du mal à accepter.

Claudion n'avait pas rappelé, mais vers le soir, alors qu'elle se demandait si la lutte allait reprendre contre les logiciens d'Altaï, elle reçut un appel d'Alcibion. Était-il toujours l'éminence grise d'Opérasque ? Il avait annoncé à Louria qu'il ferait partie de la suite du président lors de sa visite à NPST, mais nul ne l'avait vu.

— Vous persistez, ma belle, et je ne peux que vous approuver car les résultats sont là. J'ai démontré au président qu'il avait tort de reprendre Hyponias et qu'il devait revenir sur sa décision pour vous donner ce poste. Je suis certain qu'il va y réfléchir, car il m'a écouté sans m'interrompre.

Démoralisée par le chahut violent de la réunion avec les astrophysiciens, Louria n'était pas disposée à se laisser leurrer par ce fourbe qui avait toutes les apparences du traître de comédie. Elle flairait son insincérité dans sa voix.

Elle lui demanda sèchement s'il avait envoyé un e-mail ou un message par porteur au président. Elle ajouta sans la moindre pitié qu'il ne paraissait plus être très bien en cour, sinon il aurait été du voyage présidentiel dans les observatoires.

Alcibion en resta coi au moins quinze secondes, que Louria savoura pleinement, même en sachant que ce sale bonhomme allait retomber sur ses pattes, comme toujours. Si Opérasque l'avait flanqué à la porte, il reviendrait en catimini se cacher dans un placard, voire sous le bureau, capable d'attendre des heures, des jours, et en surgirait lorsqu'il comprendrait que la situation lui était à nouveau favorable.

— Mais, ma chère amie, j'étais couché dans mon compartiment avec une forte fièvre, ce qui m'a empêché de venir vous saluer. Je sais que tout ne s'est pas très bien passé entre vous et le président. Vous avez peut-être alors regretté mon absence, car j'aurais pu vous réconcilier tous deux. Je connais bien votre caractère et je sais comment il faut faire pour vous rapprocher.

Alors, sans plus réfléchir, froidement, elle lui demanda de la façon la plus vulgaire qui soit, si à sa place il aurait pu satisfaire le président comme il le souhaitait.

— Je pense que vous en seriez capable pour rester dans l'ombre du Maître Suprême, ajouta-t-elle.

Là-dessus, sans lui laisser le temps de se scandaliser ou de répondre, elle raccrocha et sans transition convoqua ses partenaires pour une première réunion de travail dans la rotonde, vers huit heures du soir, afin que tout le monde soit sur place pour une nouvelle nuit blanche. Elle s'excusa de devoir hâter les choses, mais les résultats obtenus, ce 3°5 de remontée du thermomètre, l'encourageaient à poursuivre sans perdre de temps.

À huit heures du soir, il n'y avait pas le tiers du quota habituel autour d'elle. Mais quelques-uns des chercheurs se manifestèrent ensuite et elle décida de passer outre. La petite minorité, enchantée du retour de Claudion Hyponias, avait donc réussi à convaincre pas mal d'astrophysiciens de s'abstenir. Plus de la moitié de l'effectif était absent ce soir-là, mais Louria donna l'exemple en s'installant sans attendre dans la nacelle.

CHAPITRE 41

Lorsqu'elle rentrait épuisée, mécontente de sa journée en haut de la navette, dans cette cellule de navigation dont elle ne parvenait pas à percer le mystère, Ann Suba recevait parfois la visite d'une des jeunes épouses d'Oul-Azam, encore une adolescente semblait-il, qui ignorait son âge. La physicienne estimait qu'elle pouvait avoir quatorze ou quinze ans. Elle n'était plus la dernière, depuis peu dans le harem il y avait deux autres filles nouvelles. Toutes enfants de vassaux comme elle, de vassaux trop pauvres pour garder une fille qui valait son poids de pièces d'or. Le père de Aouala n'avait pas hésité, d'autant que sa mère, sa quatrième femme, était morte depuis longtemps et qu'il se désintéressait de cette huitième fille.

Aouala lui apportait du thé, des pâtisseries et surtout quémandait des récits sur le pays d'où venait Ann Suba. Ce qu'elle souhaitait, c'est qu'on lui décrive ces grandes stations du Nord où les gens vivaient sous des coupoles énormes, à l'abri du froid, pouvant se promener en toute liberté pour admirer les vitrines des boutiques. Elle s'étonnait qu'il n'y ait ni chameaux, ni chevaux, ni moutons, ni volaille sur les quais, que tout y soit soigneusement entretenu et que des lococars, des draisines et des tramways soient les moyens commodes de parcourir cette grande cité.

Ann Suba oubliait en cet instant ses soucis et se sentait presque dans le rôle d'une mère, en fait dans celui d'une grand-mère et elle racontait la vie de Talmyr, la capitale de la Compagnie du Consortium des Bonzes. Aouala savait que cette Compagnie possédait la Mongolie, le Gobi comme territoires autonomes, et que le gouverneur songeait à la construction de réseaux ferrés quand la glaciation serait plus avancée.

— Les femmes ne sont pas voilées et sortent avec leur mari dans les lieux publics, les cafés, les restaurants.

— Les cafés, oh ! non ! c'est impossible, les restaurants aussi ?

— Mais si, je ne te mens pas. Tiens, quand le dirigeable reviendra, je te ferai... Hélas non, je commets une erreur, jamais Toz le chef pilote ne pourra entrer ici, parce que c'est un homme, mais il aurait pu te raconter. Mais comme il doit faire des voyages réguliers, je lui

demanderais de t'apporter des vues et quelques produits de beauté pour toi.

Les produits de beauté à profusion dans des boutiques de luxe faisaient rêver la jeune femme, et elle ne se lassait pas de ces descriptions, demandant toujours les mêmes.

Une fois seule, Ann Suba était à nouveau bouleversée par son incapacité à résoudre ce problème de la navigation de la navette. Elle avait pris des notes, mais les trouvait banales et vides de sens. En fait, elle n'osait pas appuyer sur certains boutons, certaines touches, de crainte de lancer les tuyères. Elle ignorait quel carburant elles brûlaient, mais ce n'était pas de l'huile ni du kérosène.

Et puis un soir où elle plongeait dans un cafard démoralisant, elle se souvint du sphale qui avait longtemps hanté ses nuits, exigeant qu'elle lui apprenne comment utiliser la navette. Il projetait dans son cerveau des schémas détaillés, mais qu'il ne savait interpréter, lui. Elle les avait dédaignés à l'époque et aujourd'hui elle se serait mise à genoux pour en avoir quelques-uns sous les yeux. Le sphale avait dû enregistrer tout un manuel de mode d'emploi dans sa mémoire, et était capable d'en dérouler chaque page, sans en oublier une seule.

Si seulement il avait la bonne idée de revenir ici, dans ce désert de Gobi d'où il aurait été chassé en tant que démon par une chamane.

On lui avait raconté, la servante qui s'occupait de sa yourte, que ce démon avait répandu la terreur sur Landal Gobi, et que certains avaient préféré s'enfuir que de supporter sa présence. D'après l'interprétation qu'elle en fit, Ann Suba comprit que les moteurs s'étaient un jour déclenchés dans un vacarme épouvantable, et que la fusée avait oscillé sur son pas de tir. Zixiss avait du moins obtenu ce résultat, même s'il avait failli tout détruire. Elle n'avait pas progressé d'un pouce.

CHAPITRE 42

Un soir, dans leur cabine à l'heure du coucher, alors que Movane faisait sa toilette dans la salle de bains, Césaire assis au bord de la couchette regardait fixement devant lui. La jeune femme lui parlait de sa journée, des explications qu'elle avait données aux officiers qui encadreraient l'expédition militaire. Elle avait fini par s'intéresser à ce travail, le préparait soigneusement, établissait des schémas, recherchait dans les archives anciennes tous les documents ayant trait au Gobi. Bourguine l'aidait en lui facilitant les accès à certains textes interdits. Elle s'attachait à donner à ces militaires les moindres détails domestiques de la vie des nomades mongols, montrant des photographies de populations. En deux mille ans elles n'avaient guère changé d'apparence. Son plus gros succès fut les images représentant des chameaux, et elle dessina les guerriers d'Oul-Azam sur ces étranges montures.

— Ces officiers s'adresseront ensuite aux sous-officiers et aux soldats. L'entraînement va bientôt commencer, car on a installé une double voie en plein inlandsis et un train complet pour abriter deux mille hommes. Tu te rends compte, deux mille hommes avec leur matériel et toute la logistique. C'est de la folie, d'autant plus que Bourguine, qui a fait des recherches, m'affirme que le terminus le plus avancé en direction du désert de Gobi se trouve quelque part, au nord-est d'un ancien pays qui s'appelait... Afgha et quelque chose. Afghanistan, voilà. Tu m'entends ?

Comme il ne répondait pas, elle jeta un coup d'œil depuis le seuil de la porte.

— Tu ne te sens pas bien ?

— J'en ai ma claque. J'ai avec moi des ingénieurs en diesel et en locomotive qui essayent de comprendre ce qu'est un poste de pilotage de navette. D'une navette spatiale, dont moi-même j'ignore tout, que je n'ai jamais vue et encore moins pilotée. J'estime qu'à ce niveau de folie on devrait interner...

Elle n'avait eu que le temps de se précipiter pour plaquer la main sur ses lèvres.

— Veux-tu que nous nous retrouvions dans le train concentrationnaire ? Pas moi en tout cas, je préfère que tu le saches. Pourquoi te décourager ? Il faut que tu te dises que tu peux toujours décrire cette cellule de pilotage, telle que tu l'as déjà connue et utilisée. Il y aura forcément des concordances.

— Tu n'y es pas. Le pire c'est que ces types en face de moi ne sont pas motivés, et pour tout dire ils s'en foutent et en rigolent de la navette. Ils sont persuadés que ça n'existe pas, que ça n'a jamais existé. Ils sont limites, rétrogrades, pensent que seul le chemin de fer est la meilleure chose qui soit arrivée sur la Terre depuis longtemps. D'autre part, à cause des Aiguilleurs présents, je n'ai pas le droit d'évoquer des références comme le dirigeable, l'avion, etc. Même si j'osais parler de cerfs-volants, ces types de la Caste me sauteraient sur le poil.

— Parles-en à Bourguine.

— Celui-là j'ai plutôt envie de lui casser la gueule, oui. Je ne supporte pas la façon qu'il a de te mater comme s'il te déshabillait en pensée. Tu sais que tu l'obsèdes ? Et par contrecoup il me déteste, me répond à peine quand je lui parle.

Le lendemain matin elle décida de lui faire quelques confidences supplémentaires lorsqu'elle le vit fatigué par une nuit sans sommeil.

— Tu es libre, tout à l'heure ?

— Ces stupides ingénieurs doivent se présenter vers dix heures.

— Allons faire un tour en dehors de l'observatoire. J'ai envie de marcher un peu et de prendre l'air.

— Erreur, mon cher, on a enregistré une hausse de la température de 3°5 et Bourguine pense que cette remontée va se poursuivre. Il m'a vaguement parlé d'une expérience en cours dans un train-observatoire, du côté du pôle.

Non seulement ils quittèrent l'observatoire, mais empruntèrent le sas de sortie pour faire quelques pas dans l'air glacé de l'extérieur. Là, il n'y avait ni micros ni caméras, enfin elle l'espérait.

— Tu sais ce qu'est un sphale ?

Césaire haussa les épaules.

« — Les sphales sont comme les laineux et des tas d'autres

bestioles ont fait partie de mon enfance, et tu le sais bien.

— J'en ai connu un. Je n'en ai jamais parlé et pour cause, parce que j'aurais pu être condamnée pour complicité d'assassinat. Mes parents en cachaient un quand nous étions dans le Sud, à Coast Station. Un jour il a commencé d'avoir des hallucinations et voyait des laineux partout.

— Ce sont les ennemis héréditaires des sphales. Ces derniers sont ainsi faits qu'ils ne peuvent supporter leur présence. Il semblerait que les laineux émettent des ondes qui provoqueraient des poussées d'adrénaline, ou de son équivalent, dans les fluides essentiels des sphales.

— Zixiss, c'est son nom, a assassiné plusieurs personnes, les prenant pour des laineux. Je ne vais pas te raconter par le menu comment nous avons dû nous côtoyer assez longtemps, mais je sais une chose, c'est que Zixiss hante la ville de Talmyr, la capitale de la Compagnie du Consortium et qu'il a harcelé le président. Lui seul pourrait te décrire l'intérieur de la navette. Il l'a visitée en détail, essayant même de la faire décoller.

— Je n'aime pas ces animaux. Nous les tolérons dans le Bulb Flatty, mais sans les considérer comme des animaux familiers.

— Ce ne sont pas des animaux, ils sont d'une grande intelligence, même si parfois leurs cerveaux multiples fonctionnent en idées fixes. Zixiss n'a qu'un rêve, trouver comment fonctionne la navette de Gobi et rejoindre les siens.

— En quoi me serait-il utile ?

— Il te donnerait par télépathie le plan exact du tableau de bord principal et de ses annexes. En quelques nuits, il n'est pas possible qu'il se montre dans la journée, il te transmettrait toutes ses connaissances.

— Il n'a aucune raison de me faire confiance.

— Je servirai de garant. Je ne l'ai jamais trompé. Je le supportais plus ou moins bien, mais j'étais loyale avec lui. Il m'a tout de même sauvé la vie. C'est lui qui en volant m'a emportée hors de ce ravin où j'étais vouée à mourir de froid et de faim. Mon compagnon, un neurologue, m'avait carrément abandonnée.

— S'il est à Talmyr, il se trouve à des milliers de kilomètres d'ici. Tu crois que par télépathie tu peux l'atteindre ?

— Tu n'as pas l'air très calé sur la géographie terrestre, se moqua-t-elle. Nous sommes sur le cercle polaire, ce qui restreint les distances. Talmyr est plus proche que tu ne crois. Lorsqu'il saura que je suis ici et qu'une expédition se prépare pour atteindre Landal Gobi, il volera d'un seul trait jusqu'ici. Mais tu les connais aussi bien que moi, ces sphales, peut-être encore mieux. Il faudra le supporter. Il aura besoin de s'alimenter en électricité, et je ne pense pas qu'il puisse passer le sas de cette petite station incognito, comme il a pu le faire à Talmyr. Il nous apportera des tas d'inconvénients, d'ennuis peut-être insupportables, mais tu auras la description parfaite du tableau de bord de la navette et tout son système moteur, climatisation, alimentation, etc.

— Ton avis ?

— J'hésiterais, mais si toi tu acceptes à l'avance une situation qui peut devenir périlleuse, je ne m'y opposerai pas et même je me chargerai d'entrer en communication avec Zixiss. Ce qu'il faudra, c'est obtenir qu'il accepte certaines conditions. Nous refuserons qu'il nous harcèle à longueur de nuit. Nous fixerons une heure où il pourra nous contacter. Il devra se débrouiller seul pour s'alimenter en électricité.

— Peut-être aussi en oxygène, car au-dehors il est plus rare à ces latitudes.

— Nous instaurerons un règlement très strict et s'il essaye de passer outre, nous le mettrons en garde. Il y aura dans le coin, d'ici peu, toute une armada venue s'entraîner pour cette fameuse expédition. Ici, il n'aura pas en face des méharistes tirant avec des mitrasiles, mais des lance-missiles qui le pulvériseront.

— Tu le dénoncerais ?

— Sais-tu ce qu'est d'être harcelée mentalement par lui ? Ton cerveau te donne l'impression qu'il ne peut plus rien enregistrer et qu'il va éclater. C'est effroyable, et ceux qui ont subi cette obsession ne peuvent l'oublier.

Ils retournèrent vers le sas où les attendait un Aiguilleur. Il leur demanda pourquoi ils étaient sortis.

— Pour profiter du radoucissement du climat, répondit Movane, vous devriez essayer. C'est très agréable et ensuite on a l'impression de moins sentir le renfermé.

L'homme au visage dur lui lança un regard noir.

— Vous êtes considérés comme étant en liberté conditionnelle, et vous ne pouvez sortir de la station, même à pied.

— Personne ne nous a fait d'observations, dit-elle sèchement, mais si nous sommes coincés dans ce trou, je vais en toucher deux mots au professeur Bourguine. Je suis capable d'interrompre mes cours, vous savez, et de ne les reprendre que lorsque j'aurai obtenu le droit d'aller et venir à ma guise.

Abasourdi, jamais personne ne s'adressait de la sorte à un Aiguilleur, il les regarda s'éloigner, se demandant peut-être si une mentalité nouvelle n'était pas en train d'attenter à sa supériorité de classe.

— Tu y vas fort, murmura Césaire, nous sommes vraiment en liberté conditionnelle.

— Dans cette folie qui se prépare, ils ont besoin de nous. Tant qu'Opérasque sera atteint de la mégalomanie la plus grave que j'aie jamais connue, nous jouirons d'une certaine liberté de parole, à défaut de l'autre.

CHAPITRE 43

Cette nuit-là l'affrontement s'annonçait plus sérieux, et lorsque Yeuse arriva sur la ligne de front les échanges de missiles étaient continus. Le ciel s'était embrasé depuis deux heures et la lueur de ces tirs était visible depuis Ragustown. Elle avait eu un pressentiment et décidé de ne pas se coucher tout de suite. Aussi, lorsque le colonel Inquisit l'avait informée de la tentative des Patagons pour traverser la frontière et s'emparer de la rive Nord de la douve protectrice, elle fut prête en cinq minutes. Elle étrennait une combinaison de combat toute neuve, regrettant de ne pas l'avoir quelque peu chiffonnée ou salie, mais il faudrait bien qu'on l'accepte ainsi. Elle l'avait endossée pour se confondre avec les combattants et éviter d'avoir l'air de la présidente par intérim supervisant la situation. Le patron, dans ces cas-là, c'était le chef d'état-major et elle lui accordait toute sa confiance.

Les Patagons avaient lancé des voies de construction rapides, des rails bactériens, et avaient conquis des centaines de mètres en profondeur.

— Croyez-vous qu'il faudrait faire intervenir l'hydravion ?

— Nous n'en avons qu'un, ils en ont au moins six. Si nous déclenchons les premiers un bombardement aérien, ils auront des excuses pour en faire autant et risquent d'aller jusqu'à Ragustown. L'hydravion doit rester un appareil d'observation.

Sur grand écran, dans le bunker de glace, apparaissaient les différentes phases des combats. Un contingent de fantassins patagons essayait de s'enfoncer jusqu'à la douve protectrice, mais la résistance y était acharnée. Et Yeuse découvrit le minuscule point rouge qui à droite se déplaçait également vers le canal de protection, le signala à Inquisit qui jura. Il ne l'avait pas vu.

— Nous étions attirés par cette diversion alors que pendant ce temps un groupe a presque atteint le canal. Il faut que j'envoie les canots.

Le temps que ces quatre canots arrivent et le point rouge était devenu un trait vertical à moins de cinquante mètres de la douve. Et puis soudain apparut une étoile qui une fois éteinte avait effacé le

trait. Un missile tiré par des artilleurs exceptionnellement doués, avait pulvérisé le petit commando avancé. Mais les canots continuèrent et sur le grand écran ils figuraient en une icône constituée de deux flèches inversées.

— Ils auraient pu occuper la rive Nord, le temps que s'installent les rails par lesquels le matériel des pontonniers serait arrivé. Ces gens-là ont été superbement formés par les conseillers Aiguilleurs.

— Si nous pouvions en capturer un ou deux, nous pourrions les exhiber et faire venir un représentant des Néos, pour qu'il les interroge sur leur présence là où ils ne devraient jamais être.

Depuis quelque temps, la radio néo de Magellan Station diffusait des émissions d'un ton nouveau, affirmant par exemple que la zone de Channel Drake appartenait en toute légitimité aux Kerguelen. La Patagonie Est n'ayant pas eu la présence d'esprit de la considérer comme sienne et d'y creuser un passage, le gouvernement patagon préférant le détroit de Magellan qui rapportait gros, celle-ci n'avait plus de droit sur elle. Ce genre d'information avait fortement déplu à Léonora Cabana qui avait menacé indirectement de saisir les antennes de Radio Vatican chez elle, mais tout aussitôt la station de la Nouvelle-Amsterdam avait relayé celle de Magellan, agissant comme si vraiment cette dernière avait été réduite au silence. Tous les Néos des deux Patagonie, des Kerguelen et de tous les archipels habités avaient protesté, des défilés avaient été organisés et Léonora avait dû expliquer qu'elle n'était pour rien dans cette rumeur. Désormais, elle savait que les Néos s'étaient rangés du côté des Kerguelen. Yeuse y voyait le résultat des tractations de Liensun, et moins évident de Fleur.

— Ce qu'il faut éviter, en ce qui nous concerne, c'est d'envoyer un missile et même un micromissile au-delà de la frontière. Ce sont eux les agresseurs et nous nous défendons sans contre-attaquer jusque chez eux. Je sais qu'il y a depuis quelques jours des observateurs néos. Savez-vous pourquoi le pape penche en notre faveur ?

— À votre avis, dit-elle prudente, les combines de Liensun ne regardent personne.

— Les banques de Magellan attaquent la Vaticane.

Il y a une surenchère dans la baisse des taux d'intérêt et les établissements néos sont en sale position, surtout la station de radio. C'est pourquoi Alone-Vatican a envoyé des observateurs chez eux, puisque Magellan a accepté un nonce apostolique. Il y en aurait aussi chez nous, si nous avions également un représentant du pape à

Ragustown.

— Dans ce cas-là, il serait à Cooktown, rectifia sèchement Yeuse. Channel Drake est une dépendance des Kerguelen, autonome certes, mais non indépendante.

Inquisit marqua le coup. Peut-être appartenait-il à la mouvance indépendantiste que Lienty tolérait sur la concession. La prochaine fois qu'il entrerait en contact radio avec elle, elle lui demanderait des explications. Lienty avait réussi à joindre la *Chimère* toujours ancrée dans la partie encore navigable de l'Amazone, et le puissant émetteur de ce navire avait pu atteindre Ragustown. Elle aurait préféré que ce soit par le *Madam*, mais la radio de ce baleinier ravitailleur n'était pas assez puissante.

— Je regrette d'avoir laissé transpirer mes désirs secrets, dit soudain le colonel. Il est vrai que j'aimerais que nous devenions un État indépendant, mais je n'appartiens à aucun groupe ni aucun parti, et je suis fidèle aux Kerguelen tant que la politique n'a pas décidé dans un sens ou dans un autre.

— Oublions cela et concentrons-nous sur les péripéties du combat.

C'était une guerre différente de ce qu'elle avait connu avec les Aiguilleurs, et plus loin dans le passé contre la Guilde des Harponneurs, au cours de laquelle Jdrien le messie, fils de Lien Rag, avait été capturé et avait trouvé la mort. Ici, c'était une guerre qui se déroulait comme un jeu vidéo sur écran, alors qu'au-dehors des hommes étaient blessés, mouraient, que pleuvaient les obus et les missiles, que les micromissiles sifflaient dans l'air glacé. Le colonel appuyait sur une touche et aussitôt une opération bien préparée, archivée, se déroulait sur-le-champ.

— Je suis en première ligne, mais à l'abri, dit Inquisit, comme s'il lisait dans ses pensées, et elle releva de l'amertume dans cette constatation, un regret de ne pas participer à l'action.

— Je ne sais si en face ils ont également tout prévu de la sorte, mais notre infériorité nous a forcés à adopter cette tactique. Nous avons répété inlassablement, jour après jour, les différentes phases supposées d'une guerre, et pour l'instant nous avons réussi à contenir cet assaut. Mais ne soyons pas dupes, c'est un assaut dans lequel les Patagons ont engagé environ le dixième de leur potentiel. Et vous voyez que ce n'est pas très facile pour nous, alors imaginez que les cent pour cent composés des troupes, des trains blindés, des hydravions, des lance-missiles soient en face. Nous aurions été balayés

sur la rive Nord et essayerions de nous cramponner sur la rive Sud, mais sans espoir de résister longtemps. Les hydravions nous pilonneraient, et même avec le lancement de la contre-attaque par les tunnels, je ne crois pas que nous pourrions nous maintenir.

Lienty n'avait aucune nouvelle de Lien Rag et de ses compagnons. Ses commandos progressaient vers l'ouest sans recueillir le moindre écho sur eux. Tom-Tom lui avait également déclaré, navré, que Centdix se heurtait à plus de difficultés qu'il n'avait prévu, et que paralysé sur place, assez loin de la Cordillère, il n'avait pas obtenu la moindre parcelle de renseignements.

— À croire, avait-il ajouté en conclusion, que le naufrage d'un gros cargo, la disparition d'un dirigeavion, n'avaient laissé aucune trace dans les esprits. Mais qui dit esprits fait allusion aux propriétaires de ces esprits, c'est-à-dire les hommes, mais justement il n'y a plus un habitant sur les rives de ce fleuve gelé jusqu'à sa source. Il n'y a que des Aiguilleurs qui, plus loin, interdisent à Centdix d'avancer.

Lorsqu'elle y songeait, elle pensait que c'était une chance pour les commandos de Lienty. Centdix, face à des adversaires puissants, servait en quelque sorte d'abcès de fixation. Pendant que cet affrontement se déroulait, les petits commandos, les glisseurs Carminale se faufilaient dans le dispositif pourtant verrouillé de la Caste et ne cessaient de se rapprocher du grand quartier général de Lascasas. Lienty lui avait simplement révélé, sans savoir si c'était véritablement une information acceptable, que les mass médias contrôlés par la Caste dans cette partie de l'Amérique du Sud observaient désormais un silence total sur Lascasas.

— Ce sont les constatations du sergent Kentel qui se cache depuis peu dans une grande agglomération, IQ Station. Les radios, les écrans ne font plus jamais référence au Grand Maître Lascasas.

— Les Patagons ont interrompu la construction de cette voie provisoire en résine, annonça Inquisit en pointant sa règle sur une ligne de petits traits espacés. Nos capteurs enregistrent même une cassure plus haut, tout à côté de notre frontière.

— Les assaillants se retireraient ?

— C'est une éventualité. L'engagement a quand même été sanglant. Nous avons eu sept morts et une quinzaine de blessés. Nous estimons que les pertes en face sont entre deux et trois fois plus élevées. Je ne sais si Léonora Cabana en tirera des conséquences, mais je ne suis pas mécontent de ce bilan d'en face, si je regrette

profondément le nôtre. Je vais devoir réviser totalement nos mesures de sécurité. Nous ne pouvons nous permettre d'avoir sept morts et quinze blessés pour six heures de combat. Je sais que c'est de l'arithmétique dépourvue de sensibilité, mais c'est ainsi qu'on peut protéger les vies humaines.

CHAPITRE 44

Kurty, contrairement à ses habitudes, ne coupait plus jamais la parole à Mylord, il l'écoutait attentivement, le réécoutait sur enregistrement, essayant de surprendre quelques différences dans le ton, les nuances. Juste avant qu'il n'emporte le cadavre de son père pour se le faire voler dans Lahore Station, il était absolument certain que c'était Kurts le pirate qui parlait par le subterfuge de cette voix de synthèse. Mais désormais il avait du mal à croire que débarrassé du corps, il s'était aussi débarrassé de l'âme. Parfois il glissait dans l'euphorie la plus naïve, ouvrant une bonne bouteille pour fêter sa libération, mettant de la musique très forte et même se mettant à danser tout seul. Mais très vite il retrouvait ses doutes, ses méfiances, et il suffisait d'un rien, d'un mot, même pas, d'une syllabe ou d'un silence pour se persuader que son père n'avait jamais quitté la Locomotive, SA Locomotive, et qu'il avait adopté plus de prudence, ayant réussi à effacer dans la voix fabriquée de Mylord tout ce qui pouvait trahir sa présence, et surtout sa mainmise sur tout le système informatique.

Alors, Kurty retrouvait ses terreurs, s'enfermait dans sa cabine ou dans un placard, descendait dans les soutes, allait rôder autour des draisines, se demandant s'il n'allait pas quitter définitivement la Locomotive pour échapper à cette emprise. Il rejoindrait Fleur, mais il lui faudrait découvrir où elle vivait. Il pensait qu'elle avait cherché à rejoindre les Kerguelen et surtout son père. Elle ne redoutait pas son père, au contraire. Capable de l'affronter, de lui répondre vertement, de lui assener des critiques, elle ne le craignait pas et surtout elle l'aimait.

Lorsqu'il se sentait un tout petit peu mieux, au point de revivre presque normalement dans la Locomotive sans trop s'intéresser aux manœuvres et aux itinéraires, il se demandait ce qu'il pourrait bien faire une fois aux Kerguelen. Même si Lien Rag lui restituait le commandement de la *Salamandre*, à quoi lui servirait ce baleinier ? Les Kalami, avec leur vivier du golfe du Tonkin, fournissaient du baleinimum à un prix défiant toute concurrence, et la chasse aux cachalots entraînait un surcoût qui handicapait ce genre d'activité. Non, vraiment, il ne voyait pas d'activités séduisantes dans l'hémisphère Sud, mais ne souhaitait pas se trouver rivé à vie à cette

Machine. Il n'avait pas envie de jouer les pirates, de dévaster les Compagnies, de contrecarrer les plans machiavéliques de la Caste des Aiguilleurs. Il ne savait pas en fait ce qu'il voulait, et il redoutait de découvrir qu'en somme il n'était qu'un petit garçon terrorisé par son père et qui finissait par aimer ça.

— Maître, disait Mylord quand il s'adressait à lui, comme si la disparition du cadavre de Kurts lui donnait une légitimité nouvelle.

Il s'abstenait de jouir de ce respect, gardait ses distances avec cette révérence, y voyant une manœuvre souterraine de son père. Ce dernier voulait le persuader qu'en emportant son cadavre il avait aussi emporté son esprit, et que désormais il restait le grand patron à bord, le commandant suprême, le pacha comme on lui disait dans la marine.

— Oui, oui, soliloquait-il, oui, c'est bien joli de se faire appeler ainsi, mais le réveil n'en sera que plus brutal. Il veut que je m'enlise lentement et sûrement dans une autosatisfaction béate, que je me croie réellement tout-puissant, le grand Kurty, mais viendra le retour de bâton inévitable. Ça, je n'y couperai pas. Et le pire c'est que j'ignore quand je serai ainsi frappé, humilié, mis plus bas que terre. Il n'y aura pas de signes avertisseurs, et quand je m'estimerai définitivement installé dans ma magnificence, c'est là que vlan, j'en prendrai plein la gueule, hein, papa ?

Il passait successivement de l'insouciance heureuse à l'abattement le plus noir. Certains matins il refusait de quitter sa couche, sûr que le jour fatal était arrivé, et il attendait, blotti sous ses couvertures, dédaignant les plateaux qu'on lui servait, jusqu'au soir où alors il décidait de se lever.

Un matin où tout guilleret il avait décidé de prendre son petit déjeuner dans la cuisine pour mieux satisfaire sa gloutonnerie, la salle à manger l'intimidant, Mylord intervint brusquement :

— Maître... Le corps... Le cadavre de notre maître vénéré... Il est revenu dans le mausolée.

CHAPITRE 45

Il s'appelait Pédrino et c'était un ouvrier décontaminateur de bas niveau, estimait Songe, même pas un spécialiste de la radioactivité, mais un balayeur, un transporteur de poubelles, un empaqueteur de déchets nucléaires. Un humble, un père de famille nombreuse loin des siens et surtout de sa grosse femme Rosilla, et il avait besoin de réjouir quelque peu son corps. Il était un des rares à lui parler, à se raconter, alors que les autres, surtout ceux qui n'achetaient que quinze minutes de son temps débité en tranches, se hâtaient de conclure leur petite affaire. Pédrino, lui, achetait une demi-heure en puisant sur l'argent qu'il voulait envoyer à Rosilla, pour avoir le temps de parler avec Songe.

Elle parvint à le convaincre de lui apporter un couteau, inventant une histoire qu'il accepta de croire. Mais comme les deux grosses geôlières fouillaient tout le monde, il eut l'astuce de lui apporter une tige aiguisée qui se dévissait en plusieurs fragments et pouvait échapper à l'inspection attentive des jumelles.

Ravie, elle lui fit découvrir le paradis tout autrement que ce qu'il prenait déjà pour les délices interdites. Il s'en alla ébloui et elle cacha ses morceaux de tige, attendit la nuit pour les revisser soigneusement.

Dès lors elle guetta non seulement son heure, non seulement son jour, mais sa semaine, car le convoi devait retourner dans la zone non contaminée pour refaire ses pleins et subir quelques révisions, mais comme le lui dit celle qu'elle continuait d'appeler Archie :

— Ne croyez pas que vous allez chômer. Notre venue est déjà annoncée et les inscriptions atteignent plus de cinquante clients. Vous aurez du travail sur la planche. Vous allez devoir vous remuer les sangs, ma petite.

Ce mot de sang, prémonitoire, réjouit Songe qui, comme chaque nuit, s'amusa à revisser les petits bouts de cette tige aiguisée qui atteignait cinquante centimètres de long. Elle l'avait bien en main, car le brave Pédrino lui avait trouvé une poignée en plastique. Les sœurs n'y avaient, rien vu de dangereux.

Lorsque le train arriva dans cette station où les gens n'étaient plus

contraints de respecter les consignes anti-radiations, elle décida de ne pas attendre plus longtemps. Elle avait fini par apprendre certains détails sur l'organisation du wagon, et elle savait que c'était après la fermeture qu'elle agirait. La première qui se présenterait serait la victime number one, mais l'autre n'y échapperait pas.

Quand elle passa le sas facile à déverrouiller, Archie baignait dans son sang au milieu de la cellule, la gorge ouverte, puis ce fut Archieless qui reçut la tige dans un œil. Elle s'encadra dans les os du crâne et Songe ne parvint pas à la dégager. Elle la laissa en place, trouva ses vêtements et une somme d'argent qui dépassait ses espérances.

— Les salopes, fit-elle indignée, en comptant rapidement la recette après un mois de prostitution, et parvenant au chiffre inouï de cent cinquante mille océanos.

Elle quitta le wagon-bordel le cœur léger et eut juste le temps de prendre un train de luxe se dirigeant sur Magellan Station. Elle régla le prix d'une couchette single et s'endormit après avoir obtenu un plateau repas. Mais elle n'alla pas jusqu'à Magellan, sachant qu'on l'y attendrait si le double crime avait été découvert. Elle ne le pensait pas, mais préférait rester prudente. Elle descendit en pleine nuit dans une station X, attendit un train qui se dirigeait vers la Patagonie occidentale, vers une station d'où elle pourrait rejoindre Punta Arenas. Elle espérait que Reiner ne la ferait pas extraditer, et d'ailleurs elle était sûre que Mataxa s'efforcerait de cacher cette affaire. Il lui aurait fallu parler du châtiment féroce qu'il lui imposait, et ses révélations pouvaient mettre Léonora Cabana en fâcheuse position.

Une fois en route vers Punta Arenas, le passage de frontière s'était bien passé, elle nota mentalement de se rappeler qu'elle enverrait une somme à Rosilla, la femme de Pédrino dont elle connaissait l'adresse. Elle payerait ses dettes pour une fois.

Arrivée à l'aube à Punta Arenas, elle descendit sur le port, espérant s'embarquer sur un cargo. Peu lui importerait la destination.

CHAPITRE 46

La même nuit, l'hydravion subit les tirs de missiles en provenance d'IQST et dut s'éloigner vers le nord, comme s'il rejoignait les commandos de Centdix. Si bien que ceux-ci subirent un déluge de feu dans les retranchements qu'ils avaient creusés et où ils se terraient depuis plusieurs jours. Centdix enrageait, peu habitué à ce genre de guerre, mais était forcé de rester à couvert. Là-bas, à bord de la *Chimère*, le Conseil du Tabernacle n'en finissait pas de discuter sur l'opportunité de bombarder IQ avec des missiles à longue portée.

Le soldat Marchial, devenu par ancienneté le chef du commando réduit à quatre hommes, expédia cependant via l'hydravion deux photographies accusatrices. Lienty reconnut Gislake malgré sa tenue d'Aiguilleur. D'ailleurs, l'ancien pilote du dirigeavion ne cachait pas sa satisfaction et arborait un sourire de fierté.

— Nous poursuivons, annonça-t-il ensuite au colonel Sank, qui aurait préféré attendre un peu que d'autres nouvelles tombent. Mais à ce moment-là Tom-Tom, président des Simone, appela pour annoncer que le Conseil du Tabernacle avait autorisé le bombardement de IQ Station.

Il demandait si l'hydravion pouvait leur fournir des vues aériennes de la ville.

— Ce sont des vues prises à l'infrarouge, mais où les centres industriels, par exemple, sont faciles à identifier. Il y a vers le sas Sud une usine de matériel roulant ainsi que de locomotives diesel. Il y a aussi le centre de la traction et celui de l'aiguillage avec sa grande tour de contrôle. Si vous les frappez, le moral des Aiguilleurs sera atteint et peut-être pourrez-vous reprendre l'offensive.

— Il sera temps, car Centdix ne supporte plus d'être enterré dans des abris à cinq mètres de profondeur. Il a perdu deux ski-cars, dont un fourgon de la logistique. Nous essayons de lui en faire parvenir d'autres, mais les missiles des Aiguilleurs ne ratent que rarement une source de chaleur.

La colonne repartit, contourna l'embranchement transformé en forteresse et se retrouva dans une région à densité humaine encore

élevée. On cultivait là, sur de grandes étendues, des blés arctiques en réchauffant légèrement les sols pour les débarrasser de la glace. Ils furent surpris de découvrir une plaine verdoyante, les semences ayant déjà germé et formant un tapis de quelques centimètres d'épaisseur. C'était un spectacle que les compagnons de Lienty et lui-même n'avaient jamais contemplé. Le blé aux Kerguelen était produit par des fermes-serres de grande hauteur, avec des plateaux superposés et une culture forcée. En trois mois on obtenait un grain pour la minoterie.

Ils s'étaient éloignés du tronc commun, ainsi appelaient-ils le réseau Est-Ouest et se rapprochaient d'IQST. Lienty dut même ordonner un bivouac, bien avant la nuit. Il craignait que le bruit des moteurs dans cette immensité de culture n'ait été enregistré quelque part et n'intrigue les services de sécurité Aiguilleurs. Il fit aménager des cachettes sous les troncs d'arbres abattus en lisière des champs de blé. La nuit venue, ils étaient tous dissimulés avec leurs Carminale.

Le soldat Marchial parvint à les contacter directement, l'hydravion n'ayant pas encore repris sa mission nocturne. En réalité, Marchial était un policier militaire, le Channel Drake n'ayant pas officiellement d'armée afin de ne pas prêter le flanc aux provocations de la Patagonie Est. Un petit État sans armée attirerait beaucoup plus la sympathie de tout l'hémisphère Sud, avait estimé Lienty. Mais ses possibilités de résistance étaient tout de même importantes.

— Pas de traces du sergent, mais aucun média ne fait mention de l'arrestation d'un espion. Nous avons tous trouvé du travail dans le ramassage des ordures, seul emploi que les métis peuvent occuper dans cette station. Nous entretenons soigneusement notre teint basané. Nous sommes payés chaque soir, car on peut nous renvoyer le lendemain matin. Nous tendons l'oreille, mais nos compagnons de travail ne parlent jamais en anglais. Seul le chef le fait, car il méprise le mélange d'espagnol et d'idiomes indiens de la population locale.

Juste à cet instant commença le bombardement de la station par les missiles à longue portée de la *Chimère*, et Marchial annonça qu'il allait se renseigner sur les dégâts.

— La population de ces confins où nous nous cachons s'affole et voudrait quitter la station, mais les sas sont bloqués pour l'évacuation des victimes. Il paraît que l'usine de matériel ferroviaire a souffert, ainsi que la tour de contrôle de régulation.

L'hydravion avait donc pu fournir à Tom-Tom les clichés aux infrarouges qu'il désirait, et Lienty n'en revenait pas de la précision des tirs à une si longue distance, pas loin de mille kilomètres. Sank,

qui méprisait plus ou moins les Simone, ne cachait pas son propre étonnement.

— Profitons-en, décida soudain Lienty. Nous allons filer en pleine nuit. Regardez le ciel, il est d'un rouge vif et la région est éclairée sur cinquante à soixante kilomètres de rayon autour de IQST. Nous y verrons comme en plein jour et nous serons avant le matin tout proches de cette agglomération.

Ils se déplaçaient par bonds stratégiques de deux à trois kilomètres, lorsqu'un Carminale de reconnaissance tomba sur un poste militaire. Les observateurs à l'affût virent arriver cet engin qui se déplaçait en dehors de toutes les règles connues de la CANYST, survolant même certains reliefs du terrain, et ils s'affolèrent. Ils tirèrent aux mitrailleurs et les hommes du Carminale ripostèrent par un missile de taille réduite qui pulvérisa le poste et ses six occupants.

— C'est une catastrophe ! hurla Sank dans le Carminale de commandement, et Lienty eut du mal à le calmer.

— C'était inévitable, lui dit-il, et jusqu'ici nous avons eu beaucoup de chance. Mais nous ne sommes pas pour autant identifiés, car les Aiguilleurs penseront que ne pouvant progresser vers l'ouest, Centdix a envoyé une reconnaissance par le sud.

L'hydravion transmettait des images du bombardement. Au centre de la station, l'incendie ravageait plusieurs quais et l'usine de matériel ferroviaire était complètement détruite. Les convois qui allaient et venaient encore appartenaient aux services de sécurité, à ceux de lutte contre les incendies, et aussi aux trains-hôpitaux qui avaient été autorisés à pénétrer dans la station.

Les policiers militaires s'excitaient fort à l'écoute de ces nouvelles, et pour eux ce bombardement exemplaire, avec destruction massive des objectifs, agissait comme une catharsis sur leur état psychologique et leur appréhension secrète des Aiguilleurs. Tout l'hémisphère Sud était constamment agressé moralement par la renommée effroyable des fous de la Cordillère, comme on les appelait. La guerre des deux Patagonie contre Opérasque avait laissé des lésions profondes dans le psychisme des habitants. Ces gens-là étaient capables de tout puisqu'ils envoyaient en avant-garde de malheureuses victimes des radiations nucléaires. Lorsque les pays du Sud l'avaient appris, un sentiment de terreur s'était emparé des esprits et ne les avait plus jamais laissés en paix. Les commandos se sentaient soudain libérés de cette terreur, et la facilité avec laquelle le Carminale avait détruit ce poste de défense n'avait fait qu'accroître ce sentiment. Commença de

circuler une sorte de pétition orale pour que la marche en avant se poursuive, même jusque dans IQST, et soudain un des deux lieutenants de Sank se permit de faire écho à cette volonté générale. Le colonel essaya de le faire taire avec fureur, mais Lienty prit au vol cette unanimité pour dire qu'ils fonçaient vers IQST et allaient s'en emparer. Ils étaient assez nombreux pour occuper les endroits stratégiques. Depuis le bombardement, l'hydravion, n'étant plus menacé par les tirs de DCA, survolait carrément la coupole de protection et pouvait les guider.

Ce fut dans une grande exaltation qu'ils se ruèrent vers les sas Est et Sud. Les premiers qui arrivèrent détruisirent le corps de garde qui repoussait toute intrusion venue de l'extérieur. La vue de ces glisseurs sur coussins d'air, lévitant parfois à un mètre du sol, sema l'épouvante et de vieilles légendes horribles réapparurent dans les têtes de ces gardes.

Lienty débarqua de son Carminale devant le train, à trois étapes de la gare proprement dite, et personne ne lui opposa de résistance. Suivi de ses hommes, il investit les bureaux. Repoussé par cette vague irrésistible, le personnel fut enfermé dans plusieurs compartiments avec ordre de ne plus chercher à en sortir. L'effet de surprise était total, traumatisant, hallucinant même. Personne n'aurait jamais cru qu'un jour des inconnus s'empareraient sans coup férir d'une station aussi importante, mais lorsque le jour se leva, c'était un fait accompli, et les bulletins de victoire étaient diffusés en direction de l'hydravion qui devait rejoindre sa base, et de la *Chimère* dont le rôle avait été déterminant dans ce succès. On devait apprendre que la pression qui pesait sur les commandos de Centdix avait disparu, les Aiguilleurs bloquant le passage s'étant repliés.

— Certainement pour essayer de contre-attaquer, pour nous chasser d'ici, commenta Lienty.

Tom-Tom annonça que Centdix avait reçu l'ordre de se rabattre vers le sud pour venir en appui des troupes de Lienty.

— Il ne doit pas être content, lança ce dernier à l'adresse du président Simone.

— Pas du tout. Je le soupçonnais dès le départ de vouloir se tailler une concession dans le coin pour se séparer de nous, mais il a échoué et doit se plier aux ordres du Conseil du Tabernacle. D'autant plus que nous disposons d'un autre groupe tout aussi aguerri, qui pourrait intervenir en cas de mauvaise volonté de sa part.

Marchial, le remplaçant du sergent Kentel, finit par les rejoindre, mais il n'avait toujours aucune nouvelle de son sergent ni du traître Gislake.

CHAPITRE 47

Lorsqu'à son réveil elle apprit qu'une fois de plus le thermomètre avait été pris d'une poussée de fièvre, remontant cette fois de deux degrés, Louria n'éprouva aucun sentiment de fierté, prit sa douche, se rendit à la cafétéria où déjà quelques collègues déjeunaient. Ils se levèrent et applaudirent. Parmi eux le jeune garçon qui l'avait contestée, lui reprochant d'avoir refusé son poste de ministre. Elle eut un petit sourire contraint, fit signe à une serveuse, et préféra s'installer sur une table à l'écart.

Avec ses propres amis, et surtout Roggerly, elle avait travaillé toute la nuit dans une rage qui se lisait non seulement sur son propre visage, mais aussi sur ceux de ses collaborateurs. Pour un peu ils auraient fait sauter Altaï si quelque chose n'avait pas voulu fonctionner. Ils commençaient d'approfondir la tactique à suivre et repéraient les immenses plaques de glace les plus gênantes pour la diffusion de la lumière et de la chaleur.

Lorsqu'elle quitta la cafétéria, elle regarda sa montre avec surprise, se retourna pour vérifier si elle marchait en consultant la pendule de la cafète. Pas de doute, il était huit heures et le jour était bien avancé. Elle fit le détour par sa cabine avant de rejoindre son bureau, et lorsqu'elle ouvrit sa porte, elle découvrit Harold assis sur le bord de sa couchette qui se levait d'un coup. Elle referma, s'appuya contre, haletante, comme après un sprint de cent mètres. Ils se regardaient, se contemplaient plus exactement. Elle notait son amaigrissement, son air inquiet, sa combinaison en sale état. Lui remarquait la fatigue, le durcissement de ses traits. Ils avancèrent en même temps, se rencontrèrent avec une violence agressive, avant que leurs bras ne se referment sur l'autre. Parce qu'elle ne pouvait pas encore parler, demander, expliquer, elle le poussa vers le lit, l'y renversa, véritable Diane chasseresse violant un berger. Ils défirent à peine leurs vêtements pour une brève pénétration sauvage.

Plus calme, elle se déshabilla complètement, le prit par la main pour l'entraîner dans la salle de bains, lui arracha sa combinaison pour le conduire sous la douche, l'y rejoignit.

— Tu empestes.

— Je vivais avec soixante-huitrennes autour de moi, dans une série d'igloos où les femelles venaient mettre bas. Je les aidais, je les soignais avec quatre Inuits.

— Ton père ?

— Mon père ! ricana-t-il seulement, préférant ensuite lever la tête vers la pomme de la douche, inondant son visage d'eau bien chaude. Elle le lissait de ses mains, sans intentions sexuelles, mais pour qu'elles enregistrent à nouveau sa silhouette. Les hanches saillaient beaucoup plus ainsi que les côtes, le ventre s'était creusé, était devenu concave, donnant plus de relief aux organes génitaux.

— J'ai faim, avoua-t-il, je marche depuis deux jours avec juste un bout de lard de rennes à sucer, sans y mordre malgré l'envie. Il m'a duré ces quarante-huit heures.

Elle savait qu'il serait d'une imprudence folle de retourner à la cafétéria pour remplir un plateau. Elle téléphona à Roggery qui, en bon végétarien qu'il était, fricotait ses repas dans sa cabine.

— Un grand plateau bien garni, œufs, saucisses, toasts, corn-flakes, jus d'orange, café, confitures... Les serveuses vont croire que je me suis converti au régime général.

Il n'avait pas demandé la raison de cette sollicitation, mais acceptait tranquillement. Lorsqu'il frappa, elle alla ouvrir, le fit entrer et Harold portant la robe de chambre de Louria sortit de la salle de bains.

— Je savais bien que tu ne pouvais être que la raison profonde qui m'a transformé en végétarien repent.

— Une idée ? demanda Louria. Te voilà clandestin chez nous, dans ce train, avec des clans qui sont toujours prêts à se bouffer le nez et peut-être même à se transformer en délateurs.

— Je ne suis que de passage, dit doucement Harold. Je pense poursuivre vers l'est et passer la frontière avec la Compagnie du Consortium des Bonzes. Le président Tharbin embaucherait des scientifiques, et j'ai appris qu'Ann Suba était désormais son ministre de la Recherche.

Puis, gêné par ce rappel de l'offre faite à Louria, il se tut.

— Ça représente pas mal de kilomètres, fit Roggery. Il doit y avoir moyen d'abrégier la distance, au moins jusqu'à la frontière. Avec une

draisine particulière disposant d'une carte de priorité.

— Merci, dit Louria, furieuse qu'Harold veuille repartir vite et ne trouvant aucune idée pour le retenir en toute sécurité. Nous en reparlerons, dit-elle. Je dois rejoindre mon bureau, car après le travail harassant de la nuit nous avons quand même eu quelques résultats, et je suppose qu'on va me demander des comptes, surtout s'étonner que je dispose d'une telle quantité de courant électrique.

— Trouve-moi une autre combinaison iso, lui demanda Harold, quelques provisions, de l'argent et je m'en irai te libérant de ma personne.

— Pour l'instant je te demande un peu de patience. Tu es en sécurité ici.

— Je crains d'être dénoncé. J'ai été aperçu alors que je me faufilais par le sas qui permet au personnel de cuisine de placer les containers d'ordures au-dehors.

— Je m'en occupe, proposa Roggery.

Elle avait six appels enregistrés et des e-mails en surnombre. Elle lança l'imprimante tandis qu'elle prenait le premier appel, celui de Bourguine. Il se montra assez bref pour la féliciter :

— Si la luminosité augmente, c'est que la couche de poussière libère de plus en plus d'espace céleste. Nos observations directes vont pouvoir s'effectuer dans de meilleures conditions.

Deux autres collègues la félicitaient également, et elle savait que ceux-là auraient participé à l'aventure contre les logiciels biologisés, mais leurs demandes de changement n'avaient jamais été prises en compte, certainement refusées par Esquaille qui les jalousait.

Alcibion, malgré sa mise au point cruelle, ne lui en tenait pas rigueur et il la félicita :

— D'accord, je suis sur la touche, mais parce que je vous ai défendue un peu passionnément.

— Tiens donc, foutu menteur.

— Parole. Et je vais encore insister auprès d'Opérasque si ce salopard d'Esquaille ne me censure pas. J'ai essayé Claudion Hyponias, mais ce voyageur est inaccessible. Je ne pense pas qu'il fasse l'unanimité. Vous avez entendu les commentaires radio de ce

matin ? La presse écrite ou la virtuelle n'étaient pas encore informées, mais deux degrés supplémentaires, et surtout cette luminosité retrouvée, c'est fantastique. Oui, je disais que dans les explications d'une radio indépendante qui risque d'être prochainement interdite, le commentateur a osé parler des logiciels biologisés et ma foi il en a donné un aperçu fort pertinent et très intéressant. Il paraît qu'à la suite de son émission les auditeurs ne cessaient d'appeler la station. Et vous savez qui est le commentateur ?

— Je n'ai pas pris la radio ce matin, répondit-elle, agacée.

— Un certain Edgon Kowning. Je ne sais pas comment ce bonhomme, génie de l'informatique, a réussi à se faire embaucher par cette radio alors qu'il est recherché comme Alien, mais le fait est là. Ce type est invraisemblable de culot. Mais lui seul pouvait comprendre et traduire en termes simples ce qu'était une métamorphose d'une intelligence artificielle en intelligence vivante.

Enfin, il y avait un appel de Claudion, mais lorsqu'elle le rappela il avait dû s'absenter. Ce fut Esquaille, alerté par la secrétaire qui l'interpella, avec cependant une nuance plus circonspecte :

— Nous serions prêts à passer l'éponge sur vos écarts, si seulement nous savions comment vous produisez cette électricité indispensable à vos expériences. L'électrolyse que vous prétendez pouvoir inverser, je n'y crois pas.

— Quand vous dites « nous », qui se cache derrière ?

— Vous savez bien.

Il soupira :

— Le président n'a eu d'autres réactions que de vous dire par mon intermédiaire qu'il maintenait ses exigences.

— Qu'il aille se faire foutre, articula nettement Louria.

CHAPITRE 48

Fleur apprit de la bouche même de Reiner qu'une attaque des Patagons contre Channel Drake avait été repoussée.

— Cette nuit même. Les pertes seraient considérables, une cinquantaine de morts et cent blessés chez les Patagons. Je n'ai aucun chiffre concernant le Channel Drake, mais Léonora Cabana n'a fait aucun commentaire et il paraît qu'à Magellan c'est la consternation. La plupart des milieux politiques, économiques, financiers et culturels sont contre l'idée d'une reconquête de ce territoire que Léonora n'a pas su revendiquer quand il était temps. Selon les lois, y compris celles anciennes de la CANYST, les banquises inoccupées appartiennent au premier qui s'y installe. Elle est donc en infraction, le sait, mais les Aiguilleurs la poussent aux fesses.

Pour qu'il usât d'une formule aussi vulgaire, c'était qu'il jubilait fort de cette défaite.

— Bien sûr, disent les commentateurs, l'état-major n'avait pas mis le paquet, mais tout de même... Si en cinq, six heures de combat les Patagons ont cinquante morts et le double en blessés, combien exigera de victimes la conquête de la concession avant d'atteindre le Channel ? C'était un test, et bigrement négatif pour Léonora qui ne pourra plus préméditer une opération de plus grande ampleur. De toute façon, nous vivons les dernières années, voire les derniers mois d'une navigation maritime telle que nous venons de la connaître. Le Pacifique ne gèlera que peu à peu, mais les autres océans se recouvriront de banquises. L'importance du Channel disparaîtra.

— Yeuse pense au contraire qu'un réseau ferré abrégérait les distances entre un terminal maritime à l'ouest et les Kerguelen prises dans les glaces.

— Oui, certes, mais dans de moindres tonnages. Fleur, nous allons toi et moi nous rendre à Magellan Station. Je sais qu'après avoir reçu des nouvelles aussi catastrophiques, Léonora ne sera pas très accueillante, mais je peux trouver avec toi une réponse à sa proposition de marché. Sans trahir ton compagnon tu peux tout de même donner de vagues, très vagues renseignements.

Visiblement, elle ne pouvait s'y résoudre. Elle avait approché de près l'ambitieuse famille Kalami et savait qu'elle était prête à tout pour étendre ses réseaux, donc son pouvoir sur toutes les régions du Sud-Est asiatique, du Moyen-Orient et plus tard de l'Afrique, lorsque les banquises établiraient des ponts d'une grande solidité. Les Kalami soupçonnaient Kurty de vouloir reprendre la suite de son père, le pirate qui avait ravagé la Transeuropéenne, mettant souvent en difficulté son conseil d'administration. Si elle voulait trahir son amant, elle n'avait qu'à le décrire tel qu'il était et non tel qu'on l'imaginait, mal à l'aise dans ce rôle de maître de la Locomotive géante, peu enclin à se comporter comme un forban, ne sachant pas lui-même ce qu'il souhaitait. C'était comme s'il avait abandonné sa personnalité ombrageuse, autoritaire, passionnée, en quittant la passerelle de la *Salamandre*.

— Remettons ce voyage à demain, proposa-t-elle.

— J'estime que Léonora sera affaiblie par cette défaite et se montrera plus conciliante. Si nous attendons demain, elle aura eu le temps de se reprendre.

Ils partirent pour l'aéroport, Reiner préférant l'hélicoptère au train.

— Je le prends le moins possible pour démontrer mon opposition. Je n'ai pu empêcher la création de deux compagnies de chemin de fer, mais je n'accorde aucune subvention.

Alors qu'ils étaient en vol vers Magellan, Reiner reçut une série de messages codés et alla s'enfermer dans l'habitacle radio pour les déchiffrer. Lorsqu'il revint, il souriait de la même façon que lorsqu'il avait appris l'échec de l'invasion de Channel Drake.

— Je ne sais ce qui se déroule exactement dans le Nord, du côté d'une station importante des Aiguilleurs nommée IQ Station, mais si mes informateurs ne rêvent pas, elle serait tombée entre les mains de commandos étrangers, profitant d'un bombardement aérien effroyable ayant en partie détruit les installations vitales. Pour le bombardement, pas de doute, c'est un coup des Simone qui seuls possèdent des missiles à longue portée, mais qui sont ces commandos, des Simone ou bien des policiers militaires de notre ami Lienty ? Je suppose que Léonora a également reçu cette nouvelle, et que sa confiance en la toute-puissance des Aiguilleurs en a pris un sacré coup. D'ailleurs moi-même je suis comme libéré d'apprendre qu'ils ont pu être surpris et qu'une de leurs stations importantes, cent mille habitants au moins, n'a pas résisté à l'assaut de quelques dizaines d'hommes décidés. Le mythe Aiguilleur est-il en train de s'effriter ?

— Mais ils n'avaient pas reculé lors de la guerre contre les deux Patagonie ?

— Ce n'était pas la même chose, ils nous avaient envahis et sont repartis avec un minimum de pertes, excepté les malheureux moribonds laissés sur le terrain pour cause de radioactivité. Et le fait que le nord des Patagonie soit toujours contaminé représente pour les Aiguilleurs une sorte de victoire. La chute d'IQ Station c'est autre chose. C'est une catastrophe pour Lascasas.

L'hydravion ne put se poser aussitôt qu'il s'annonça à la tour de contrôle, et Reiner constata qu'il régnait au sol une grande effervescence. Des appareils atterrissaient, puis repartaient.

— On évacue les blessés et aussi les morts à la suite des combats contre Channel Drake. Je ne sais pas si la présence de Yeuse a contribué à cette riposte victorieuse, mais cette femme est vraiment exceptionnelle. Léonora Cabana aurait dû tenir compte de sa présence en remplacement de Lienty. Yeuse a toutes les chances, en général.

CHAPITRE 49

Durant trois nuits, c'était le meilleur moment pour la diffusion des ondes mentales, Movane envoya des messages à Zixiss sans savoir s'il se trouvait vraiment à Talmyr ou s'il était retourné à Landal Gobi.

Le premier soir, Césaire avait veillé avec elle dans l'espoir qu'une réponse parviendrait à la jeune femme, mais au bout d'une heure, déçu, il s'était couché et depuis il estimait qu'elle perdait son temps. Il ne doutait pas de son pouvoir de télépathe, le phénomène n'en étant pas un dans Flatty où des dizaines d'habitants possédaient des dons exceptionnels. Les quelques scientifiques que comptait le satellite prétendaient que le séjour sur Ophiuchus IV avait favorisé la croissance de ces sens extrasensoriels, dont les germes existaient chez tout être humain. Césaire, par exemple, savait que Jdriège, le Roux, possédait ce don ainsi que Liensun et Fleur, les enfants de Lien Rag. Il avait entendu dire par Lienty, cousin de Lien, que ce dernier appartenait à une famille qui jadis avait été munie d'un gène d'éveil, lequel éclairait, apportant une connaissance plus perspicace au monde qui l'entourait. Jdrien, son fils né d'une Rousse et devenu messie des Hommes du Froid, avait disposé d'un arsenal de pouvoirs exceptionnels.

Lorsqu'il se réveilla après cette troisième nuit au cours de laquelle Movane avait dû veiller fort tard, elle dormait encore, il se rasa, se doucha et alla la réveiller.

— Je ne sais si tu as un cours ce matin, mais il est bientôt neuf heures.

Movane s'assit, s'appuya contre la cloison, ferma les yeux.

— Tu devrais arrêter ces longues veilles, cet animal n'en fait qu'à sa guise, tu sais. Là-haut, chez moi, on connaît ses fantaisies et sa mauvaise volonté vis-à-vis des humains.

— Il m'a répondu. Il était minuit. Il s'était éloigné de Talmyr à la recherche d'une femme. Et sais-tu de quelle femme il s'agit ? De Ann Suba, la grande scientifique.

Césaire ne paraissait guère impressionné. Il en avait entendu parler par Lien Rag, savait qu'elle avait fini par débarquer dans le détroit de

Béring et qu'elle avait été embauchée par la Panaméricaine.

— Elle était directrice du train-observatoire de NPST, une merveille de techniques réunies pour l'exploration de l'espace. Zixiss a appris qu'elle était partie pour une mission secrète et la recherche un peu partout, en vain. Il n'a pas progressé au sujet de la navette et de son pilotage, et évidemment il a paru intéressé par ma proposition.

— Hé attends, tu ne t'es pas emballée ? Tu as dicté tes conditions telles que nous les avons mises au point. Je connais ces sales bêtes. Quand elles veulent te soutirer un renseignement, c'est comme si elles voulaient te sucer le sang, elles s'accrochent de toutes leurs forces.

— Ne t'inquiète pas, il a parfaitement compris que je n'étais pas disposée à le supporter toutes les nuits, pour écouter ses rabâchages et ses regrets. D'ailleurs, pour l'instant, il ignore d'où je le contactais.

— Il est capable de décrire un tableau de bord de navette ? Spécialement de celle-là ?

Movane désigna l'ordinateur portable qu'elle utilisait couramment.

— Appuie sur une touche, il est en veille, et ensuite sur navette.

Césaire obéit et resta médusé. Il avait sous les yeux, à la dimension de cet écran de 17 pouces, une esquisse d'un tableau de bord avec déjà une vingtaine de touches, des voyants lumineux.

— J'ai dessiné au fur et à mesure qu'il me le décrivait. Ce sphale a une mémoire extraordinaire, excessivement pointilleuse sur les détails. Dès qu'il sera là, nous améliorerons ce croquis et tu feras un triomphe auprès des ingénieurs. Ils vont te prendre pour un surhomme et te porteront en triomphe, termina-t-elle avec ironie.

— Ce tableau de bord est proche de celui que je connais et pour cause. Avec quelques complexités, tout de même.

CHAPITRE 50

Les DCA de la frontière furent alertées. Un hydravion, volant à moyenne altitude et venant de l'aéroport de Magellan Station, venait de demander à la tour de contrôle de Ragustown l'autorisation d'atterrir. Le pilote affirmait que le président Reiner de la Patagonie occidentale se trouvait à bord ainsi que Fleur Rag, mais les services de la Sécurité craignaient une ruse, et c'est pourquoi les missiles sol-air furent pointés vers le ciel. On avertit la présidente par intérim, mais la base militaire connut une effervescence sans pareille. C'était la première fois qu'un appareil venant du nord se permettait d'approcher Ragustown.

— Le président Reiner en compagnie de la fille de Lien Rag ? s'exclama Yeuse. Je ne le croirai que lorsque je les verrai descendre de l'appareil. Reiner n'a pas remis les pieds ici depuis longtemps, s'il les y a jamais posés. Pourquoi brusquement aurait-il changé d'avis ?

Mais c'était bien Reiner qu'elle accueillit à sa descente de l'appareil, suivi de Fleur Rag qui restait en retrait. Et selon le plan de vol ils arrivaient tout droit de Magellan Station, ce qui bouleversait également toutes les idées reçues. Non seulement le milieu militaire, mais toute la population civile étaient à l'affût de la moindre information sur le sujet, espérant en déduire un relâchement de la tension politique.

Arrivants et hôtesse se contentèrent de banalités jusqu'à ce qu'ils se retrouvent tous les trois dans le bureau de Yeuse. Fleur raconta alors sa première entrevue avec Léonora Cabana et le marché que celle-ci, à ce moment-là très condescendante, lui avait proposé, et qui avait tout d'un ultimatum.

— Ensuite, je me suis rendue à Punta Arenas, avec le cargo de mes amies Jade pour y rencontrer Reiner, et c'est lui qui prit l'initiative de nous rendre ensemble à Magellan Station. Cette fois le ton fut différent.

— Est-ce après avoir appris que nous avions repoussé cette tentative d'invasion des Patagons soutenus par les conseillers militaires Aiguilleurs ? Entre parenthèses, je vous signale que nous en avons capturé deux, blessés, Aiguilleurs l'un et l'autre et soignés dans

notre hôpital sous bonne surveillance. Nous espérons qu'ils se montreront coopératifs. Nous ne sommes pas disposés à les relâcher de sitôt.

— Votre résistance victorieuse fut une excellente nouvelle pour moi, répondit Reiner sincère, mais une deuxième tout aussi agréable nous parvint alors que nous volions vers Magellan. La station d'IQ, fief très important de la Caste, est tombée entre les mains de commandos étrangers. Entre-temps j'ai pu avoir d'autres précisions. Il semblerait que ce soit Lienty qui se serait emparé de ce grand centre industriel et stratégique. Les commandos Simone se hâtent de venir en soutien. Léonora Cabana a salement accusé le coup et s'est montrée plus conciliante que lors de sa première entrevue avec Fleur.

— Elle a consenti à nous donner quelques renseignements, mais ne t'attends pas à grand-chose.

Yeuse, d'abord choquée, se souvint qu'elle avait demandé à Fleur de la tutoyer.

— Il y a eu des rescapés lorsque le dirigeavion a fini par s'abîmer dans ce qui était l'ancienne forêt Amazonienne et qui n'est qu'un désastre écologique énorme, avec des arbres foudroyés par le gel, cassés, entremêlés parfois sur des dizaines de mètres de haut, dans un fouillis inextricable. L'appareil se serait enfoncé dans cet entassement et un ou plusieurs survivants auraient à grand-peine réussi, en marchant des jours et des jours, à se faufiler sous ces branchages, allant jusqu'à ramper le plus souvent. Ils auraient ensuite atteint une petite station solitaire, et là, ils auraient été faits prisonniers et transportés sans attendre dans le quartier général de la Caste, en montagne.

— Lien Rag était-il parmi eux ?

— Nous l'ignorons. Et Léonora apparemment ne pouvait le dire. Par contre, un des survivants n'est autre que Gislake, l'un des pilotes. Keverny, le chef pilote, ne figure pas sur les renseignements que Léonora a obtenus. Et ce Gislake aurait demandé à servir dans les rangs des Aiguilleurs, et pour se faire accepter aurait proposé de conduire une reconnaissance jusqu'au dirigeavion enfoui sous les arbres abattus. Il a affirmé que si l'on parvenait à le retirer de ce fantastique entrelacement végétal, il pourrait être réparé et reprendre du service. Lui, Gislake, se faisait fort de former les pilotes futurs.

— Il y avait de quoi le faire fusiller, s'exclama Yeuse, au nom de la CANYST d'abord, et pour trahison envers les Kerguelen.

— Les élites Aiguilleurs ne rêvent que de disposer d'un moyen de transport de ce type. Ils en garderont le secret, mais l'utiliseront, et si j'ose dire Gislake tombe pile du ciel pour leur fournir ce dont ils rêvent. Du coup il aurait été accepté dans une école d'apprentis Aiguilleurs, école qui se trouve à IQ Station précisément.

— Et qu'a donc exigé Léonora Cabana en échange de ces quelques indications ? demanda Yeuse en regardant Fleur.

Était-elle indifférente au sort de Lien Rag ou bien s'efforçait-elle de ne pas trahir son chagrin ? se demandait Fleur. Dans l'avion entre Magellan et ici, Fleur avait pleuré tout le temps, ne s'arrêtant qu'au moment de l'atterrissage, ne voulant pas que son visage trop bouleversé frappe Yeuse avant toute explication.

— Elle n'a rien demandé, intervint Reiner, peut-être à cause de ma présence, mais surtout parce qu'elle commence d'avoir des doutes sur l'efficacité redoutée des Aiguilleurs. Car enfin, c'est avec quelques dizaines d'hommes que Lienty et le colonel Sank se sont emparés d'une station de plus de cent mille habitants. Bien entendu, depuis la *Chimère* les missiles de grande portée des Simone s'étaient abattus sur les centres vitaux, provoquant une panique monstrueuse. Ces habitants tranquilles, dans un territoire si éloigné des soubresauts mondiaux, n'auraient jamais pensé que le quart de leur cité pouvait partir en fumée.

— Elle réagira, déclara Yeuse, et la meilleure façon pour elle de démontrer que son alliance avec les Aiguilleurs, même si celle-ci reste secrète, est toujours valable, c'est de réattaquer nos positions.

— Non, dit Reiner. Cinquante morts, cent blessés pour quelques heures de combat, c'est statistiquement insupportable et moralement scandaleux. Je l'ai mise en garde. Si elle récidive, je coupe le détroit pour tous les bateaux, dans un sens comme dans l'autre.

Ils se regardèrent en silence, elle l'ancienne présidente de la Patagonie de l'Ouest, lui son successeur, son ancien conseiller et son amoureux transi depuis vingt ans. Du moins on le supposait, car il n'avait jamais laissé apparaître son sentiment.

— Merci, dit-elle. Ça la fera réfléchir.

— Elle va changer de chef d'état-major, le précédent étant trop lié aux Aiguilleurs.

— Vous pensez que Lienty, maintenant qu'il dispose de documents

de la Caste dans cette station lointaine, en apprendra plus sur Lien Rag ?

— Il s'agit d'un centre stratégique, d'après ce que j'ai appris de mes correspondants. Toutes les stations terminus, qui forment une demi-couronne protectrice à l'est de cette cité, dépendent toutes de IQST. Je pense que les émetteurs néos ne tarderont pas à nous apporter des précisions sur cette défaite de la Caste. Leurs fidèles sont les meilleurs correspondants de guerre qui soient.

— Léonora Cabana a-t-elle fait allusion à Lascasas ? Même de façon très vague ?

Reiner secoua la tête.

— Pas une fois, et elle se dérobe quand on lui pose directement la question. J'ai pourtant insisté en parlant de ce cargo, le *Tzingtao*, coulé dans l'Amazone avec tous ses occupants, sans un seul survivant. Le capitaine armateur était un habitué du port de Magellan et elle aurait pu avoir quelques paroles de sympathie pour lui et son équipage. Rien à faire. Pour elle c'est un sujet que l'on n'aborde pas.

— Un sujet tabou, fit machinalement Yeuse, et cette boutade eut un écho bizarre dans leur esprit. Fleur, dont les sens étaient plus exacerbés que ceux d'une femme comme Yeuse, eut la révélation qu'elle avait manqué l'occasion de fouiller dans le cerveau de Léonora Cabana, lorsqu'elle l'avait en face d'elle. Elle refusait d'user de ses dons, même dans des circonstances où ils auraient pu la secourir, mais lorsqu'il s'agissait de son père elle pouvait oublier ce black-out qu'elle s'imposait. Un sujet tabou. C'était exactement l'impression qu'elle avait ressentie, sans en explorer le contenu, comme si Lascasas était protégé par une aura qui agissait sur les personnalités, leur faisant admettre inconsciemment de ne jamais accepter de parler de lui.

— Fleur va revenir à Punta Arenas avec moi, dit Reiner. Je suis mieux à même d'obtenir des renseignements sur la situation à IQ Station et dans toute cette contrée appartenant à la Caste. Je ne vous cacherai pas que depuis quelque temps, j'ai mis en place un service d'écoute et de renseignements au nord de notre concession.

— Tu laisseras repartir tes amies, alors que tu étais engagée avec elles ? s'étonna Yeuse.

— Grâce à moi, elles ont fait de bonnes affaires, donc j'ai tenu parole, mais je ne les oublierai pas. Elles reviendront régulièrement et plus tard, peut-être, repartirai-je avec elles. Seulement quand je serai

fixée sur le sort de mon père.

— Et Kurty ?

Fleur ne souhaita pas répondre.

Avant qu'ils ne décollent, Yeuse souhaita leur faire constater, depuis son hydravion, les dégâts apparents des derniers combats. Puisque Reiner avait daigné venir au Channel Drake, qu'elle en profite pour lui faire prendre conscience de la disparité des forces en présence entre le Nord et le Sud. Il serait ainsi conforté dans son opposition récente envers Léonora Cabana.

CHAPITRE 51

Le sergent-chef Algouin, connu pour son sens de l'organisation, avait la responsabilité de relancer la vie quotidienne d'IQ. Pour l'instant il ne disposait pas d'un grand effectif, en attendant que les commandos Simone viennent relever les policiers militaires. Mais il vit arriver, comme volontaires bénévoles, des métis qui jusque-là étaient ravalés tout en bas de la société et voulaient prendre leur revanche. Il n'aimait pas trop cet état d'esprit, mais il en accepta un certain nombre, une fois qu'il leur eut inculqué quelques principes stricts. À la moindre bavure, les sanctions seraient sévères : le bannissement pur et simple en dehors de la station.

Dès qu'il le put, il se concentra sur l'étude des paperasses et des mémoires informatiques. Lienty avait tout de suite fait occuper l'école des apprentis Aiguilleurs, mais celle-ci était vide, élèves et professeurs avaient pu s'enfuir, profitant des derniers moments de désordre après la prise de la ville. Pas de trace du traître Gislake ni du sergent Kentel. On retrouva cependant le dossier de Gislake et enfin l'histoire du dirigeavion et de ses occupants.

Plus tard, Lienty la communiqua à Tom-Tom dans ses détails, l'épave du dirigeavion étant enfouie dans la forêt dévastée, sous des mètres et des mètres de troncs, de branches, de feuillages glacés.

— Comme survivants, quatre hommes dont Gislake, le chef des commandos de bord, Joffran et deux de ses hommes. Il semblerait que des blessés aient été abandonnés dans la carlingue par ces quatre-là qui se sont ensuite dispersés, les commandos souhaitant rejoindre l'Amazone gelée, la descendre pour retrouver soit notre hydravion, soit la *Chimère*. Gislake, dans ses déclarations, dit ignorer ce qu'ils sont devenus. Dès que nous découvrirons du nouveau, je vous en aviserai.

— Croyez-vous vraiment que Lascasas souhaite posséder un appareil comme le dirigeavion, en totale contradiction avec ses options ?

— Je n'ai aucune opinion là-dessus, je constate.

Ce que souhaitait Lienty, c'est que l'on retrouve le document qui donnerait la position du dirigeavion englouti dans un fouillis végétal

gelé à cœur.

— Croyez-vous, lui demanda Sank, que les Aiguilleurs aient déjà entrepris des fouilles pour exhumer cet appareil ?

— Colonel, les Aiguilleurs ne travaillent qu'à partir d'une ligne de chemin de fer, même la plus tordue, la plus étroite que l'on puisse trouver, et ils ne dérogeront pas. Il y a de l'ostentation dans leur obstination, mais c'est ainsi.

— Mais rechercher un aéronef, c'est trahir la CANYST.

— Lascasas a sûrement trouvé un biais, peut-être a-t-il annoncé qu'il désirait que l'on récupère cet appareil pour l'exhiber dans sa concession, avant de l'immoler comme un être vivant, dans un autodafé spectaculaire, par exemple.

Bientôt, il y eut quelques escarmouches aux portes Ouest de la station. Quelques Aiguilleurs qui erraient dans la campagne s'étaient regroupés pour forcer l'écluse et s'emparer d'une locomotive, mais la riposte fut immédiate et le quartier général de la Caste apprit que les envahisseurs étaient sur leurs gardes.

Les premiers ski-cars des Simone furent signalés par l'hydravion à moins de cinquante kilomètres de IQST. Les commandos s'étaient emparés de plusieurs stations, avaient fait prisonniers un certain nombre d'Aiguilleurs, mais ne savaient plus quel sort leur réserver.

— Je ne souhaite pas que Centdix s'installe à l'intérieur de la coupole, déclara Sank. Mieux vaut qu'il reste en dehors. Je n'ai pas conservé un excellent souvenir de ce garçon et je le crois capable de représailles, et d'exactions révoltantes.

— J'en parlerai à Tom-Tom, promet Lienty qui était de son avis. Algouin a bien réorganisé tous les services de cette station, et les habitants sont sinon contents, mais satisfaits de voir que tout fonctionne, excepté l'usine de matériel ferroviaire avec ses huit cents ouvriers sans travail. Nous sommes en train de réquisitionner de la nourriture. Il faudrait que nous retournions en arrière, là-bas dans cette plaine agricole, pour mettre la main sur le marché-gare et forcer les expéditeurs à continuer leurs envois.

Un garçon très astucieux, de l'équipe du sergent-chef Algouin, avait trouvé comment accéder aux archives centrales de la Caste, mais sur les conseils de Lienty ne les consultait qu'avec prudence, de crainte d'éveiller la méfiance des Aiguilleurs.

Un matin, après une nuit fiévreuse passée devant son écran, cet homme aurait pu crier eurêka. Il prévint hiérarchiquement le colonel Sank qu'il avait les coordonnées, longitude et latitude, du lieu où gisait éventuellement l'épave du dirigeavion.

— Pourquoi éventuellement ? demanda Sank.

— Parce qu'il n'est pas dit clairement que l'appareil s'y trouve. Seulement il y a un projet en cours d'exécution d'une double voie ferrée se dirigeant vers cet endroit. Un projet faisant référence aux indications d'un certain G. Croyez-vous que les Aiguilleurs poseraient des rails sous l'épaisseur de la forêt détruite pour le plaisir de se promener là-dessous ? Dans une région sans le moindre intérêt économique ou stratégique ? Une double voie qui nécessite des moyens énormes et l'emploi de plusieurs centaines d'hommes, donc, et c'est révélateur, de plusieurs dizaines de bûcherons.

Lienty, sans hésiter, lui donna raison. L'hydravion était dans la forêt dévastée, par 68° 51' de longitude ouest et 3° 04' de latitude sud, le long des rives du rio Japurà.

FIN

Imprimé par BUSSIÈRE CROUPE CPI

à Saint-Amand-Montrond (Cher) en août 2004

FLEUVE NOIR

12, avenue d'Italie 75627 Paris Cedex 13 Tél. : 01-44-16-05-00

— N° d'imp. : 43787. – Dépôt légal : août 2004.

Imprimé en France